

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

TOME TROISIÈME

JOURNAL

DE LA

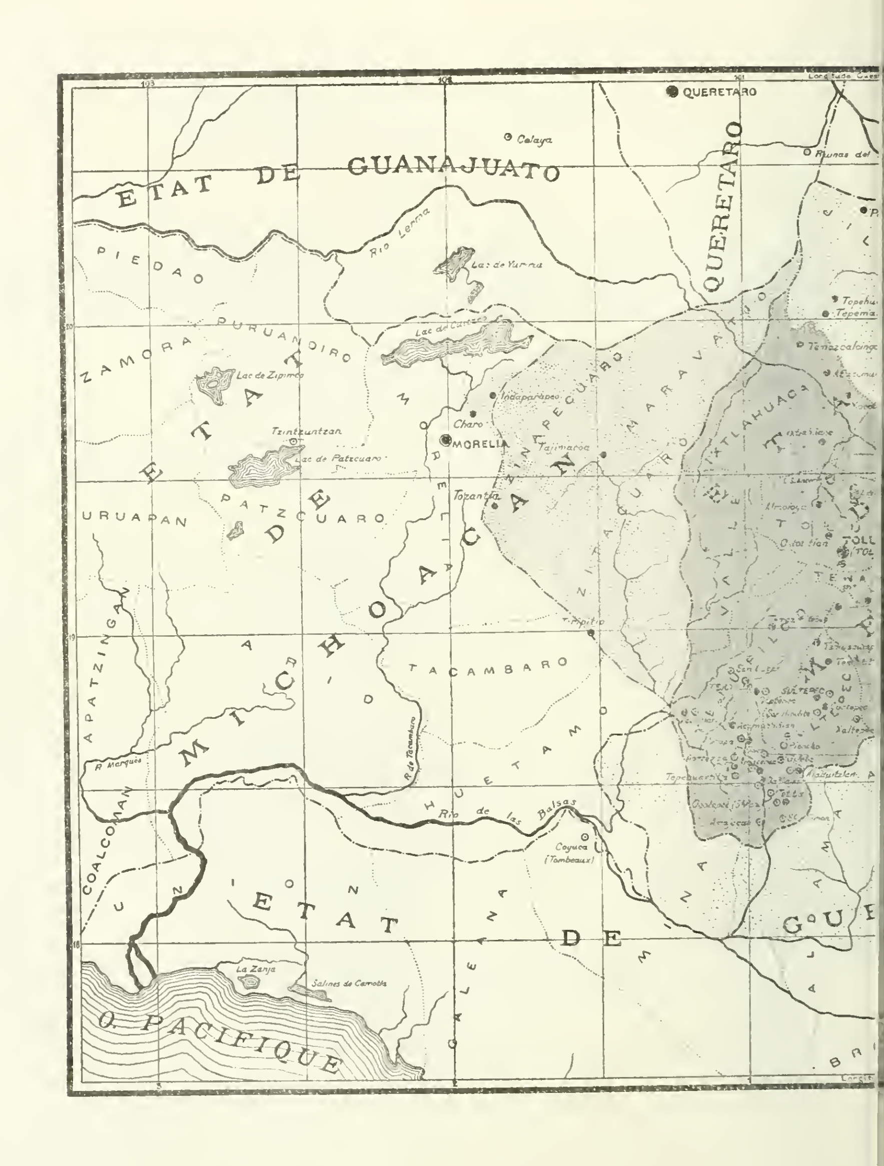
SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

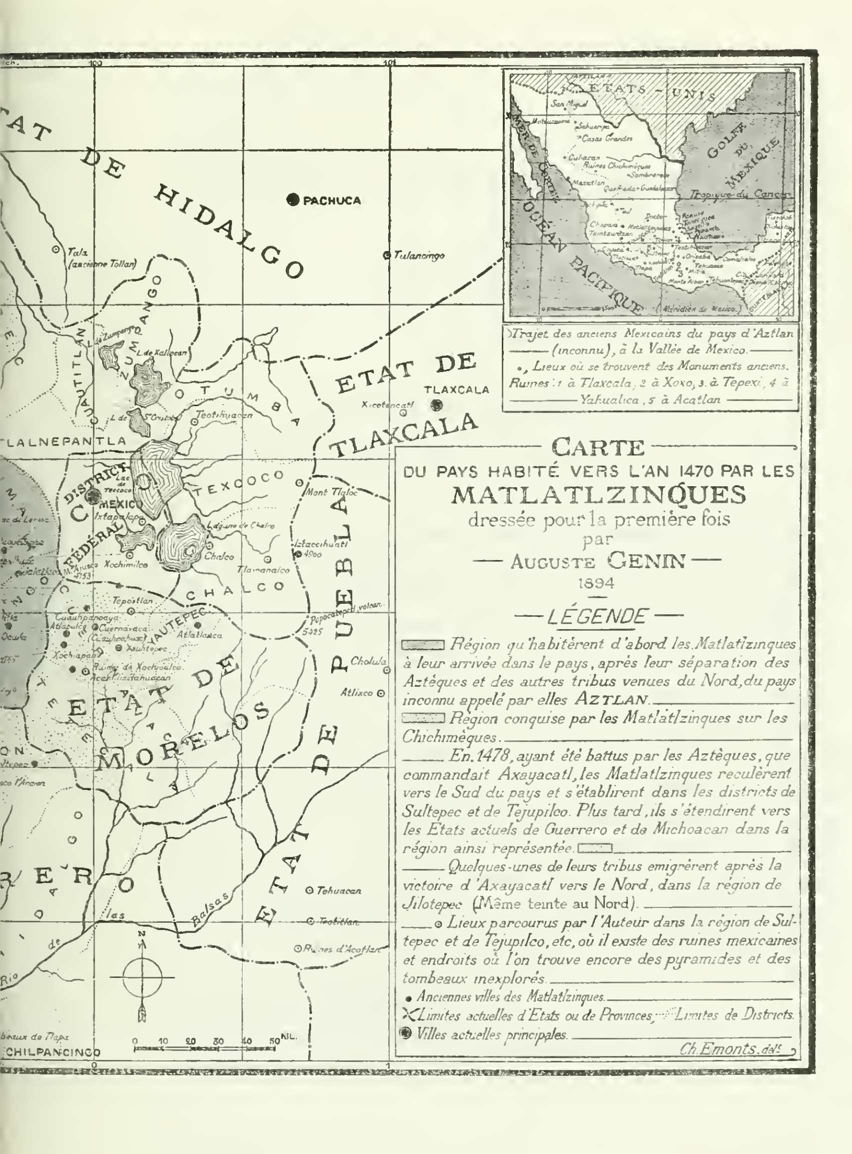
TOME TROISIÈME

PARIS
HOTEL DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION
41, Rue de Lille, 41
—
1900-1901





QUERETARO
Celaya
ETAT DE GUANAJUATO
QUERETARO
Rio Lerma
Lac de Yuriria
PIEDAD
PURUANDIRO
ZAMORA
Lac de Cuitzeo
Lac de Zipimeo
Indaparapeo
Charo
MORELIA
Tajimaroa
Tzintzuntzan
Lac de Patzcuaro
URUAPAN
PATZCUARO
Tozantla
ETAT DE MICHOACAN
TACAMBARO
APATZINGAN
R. Marques
R. de Tacambaro
HUETAMO
Rio de las Balsas
Coyuca
(Tambeaux)
COALCOMAN
ETAT DE
La Zanja
Salines de Camotla
O. PACIFIQUE


CARTE
DU PAYS HABITÉ VERS L'AN 1470 PAR LES
MATLATLZINQUES
dressée pour la première fois
par
— AUGUSTE GENIN —
1894
— LÉGENDE —
Région qu'habitèrent d'abord les Matlatlzinques à leur arrivée dans le pays, après leur séparation des Aztèques et des autres tribus venues du Nord, du pays inconnu appelé par elles AZTLAN.
Région conquise par les Matlatlzinques sur les Chichimèques.
En 1478, ayant été battus par les Aztèques, que commandait Axayacatl, les Matlatlzinques reculèrent vers le Sud du pays et s'établirent dans les districts de Sultepec et de Tejupilco. Plus tard, ils s'étendirent vers les Etats actuels de Guerrero et de Michoacan dans la région ainsi représentée.
Quelques-unes de leurs tribus emigrèrent après la victoire d'Axayacatl vers le Nord, dans la région de Jilotepec (Même teinte au Nord).
Lieux parcourus par l'Auteur dans la région de Sultepec et de Tejupilco, etc, où il existe des ruines mexicaines et endroits où l'on trouve encore des pyramides et des tombeaux inexplorés.
Anciennes villes des Matlatlzinques.
Limites actuelles d'Etats ou de Provinces; Limites de Districts.
Villes actuelles principales.
Ch. Emonts. del.
Trajet des anciens Mexicains du pays d'Aztlan (inconnu), à la Vallée de Mexico.
Lieux où se trouvent des Monuments anciens. Ruines: 1 à Tlaxcala, 2 à Xoxo, 3. à Tepexi, 4 à Yahualica, 5 à Acatlan
ETATS-UNIS
GOLFE DU MEXIQUE
Tropique du Cancer
MER DE CORTEZ
OCEAN PACIFIQUE
Méridien de Mexico
ETAT DE HIDALGO
PACHUCA
Tulancingo
Tula (ancienne Tollan)
ZUMPANGO
CUAUTITLAN
OTUMBA
Teotihuacan
ETAT DE TLAXCALA
TLAXCALA
TLALNEPANTLA
DISTRICT FÉDÉRAL
MEXICO
Ixtapalapa
Xochimilco
TEXCOCO
Mont Tlaloc
Iztaccihuatl
CHALCO
Chalco
Tlamanalco
Popocatepetl volcan
ETAT DE PUEBLA
Cholula
Atlixco
Tepoztlan
Cuernavaca
Atlatlauca
JAUTEPEC
ETAT DE MORELOS
Tehuacan
Teotitlan
Ruines d'Acatlan
Balsas
CHILPANCINGO
0 10 20 30 40 50 KIL.



NOTES D'ARCHÉOLOGIE MEXICAINE

PAR

M. AUGUSTE GENIN
Membre correspondant de la Société des Américanistes de Paris.

PAYS DES MATLATLZINQUES[1]

RÉGION (actuellement) DE TOLUCA, TEMAZCALTEPEC, SULTEPEC, CRISTO, TEJUPILCO, AMATEPEC, TLATLAYA, ATLAHUIZTLAN ET IZTAPA DE LA SAL.

« Matlatlzinca, dit le père Sahagun[2], vient de *matlatl*, mot qui veut dire filet, ou de *tlematlate*, nom que les indigènes — de la région de Tollocan — donnaient à la fronde dont ils se servaient à la guerre et à la chasse, avec autant d'adresse que les Chichimèques de leurs arcs et de leurs flèches. Le filet est leur symbole parce qu'ils s'en servaient en agriculture pour égréner les épis de maïs, besogne qu'ils accomplissaient en remplissant le filet d'épis et en le secouant avec violence pour les frotter et, par le frottement, détacher les grains. Leurs rites religieux leur prescrivaient un autre emploi de ce filet : ils devaient y enfermer le prisonnier offert à leur dieu[3] et l'y presser en serrant les deux bouts de son étrange prison jusqu'à ce que les intestins sortissent par les mailles. »

1. Voir la carte jointe à ce mémoire.
2. *Història de Nueva España*, t. III, p. 128.
3. Lequel avait nom *Coltzin*, dit Orozco y Berra (*Història antigua de México*, t. II, p. 174).

Le vieux chroniqueur espagnol donne maintes autres explications sur l'interprétation du mot Matlatlzinca, lequel, d'après Orozco y Berra, signifie fabricant, vendeur de filets, ou plutôt homme à filets, porteur de filets.

De toutes façons, ce nom, cette appellation est d'origine nahuatl, appartient à l'idiome des Aztèques et non à celui des Matlatlzinques. En leur propre langue, ceux-ci se dénommaient *Nemtanbati* ou mieux *Nentambati* [1] : les gens du milieu de la vallée, du pays intérieur, central, et aussi *Nepintatuhui* : les habitants de la terre du maïs [2]. En tarasque, langue des Michoacanèques — et d'une partie des Chichimèques aussi, je pense — le nom donné aux Matlatlzinques a le même sens que Nentambati. On les appelait *Pirindas* ou *Pirintas;* or *pirinta* veut dire la moitié, le milieu, le centre.

La langue *matlatlzinque* est morte, ou peu s'en faut : si quelques indigènes de la vallée de Toluca ou des environs de Sultepec, de Temazcaltepec et de Tlatlaya en ont conservé un certain nombre de termes, ceux-ci se sont fondus avec le *nahuatl* moderne et le dur langage *otomi*, se sont tout au moins usés à leur contact; ont perdu leurs facettes et n'ont presque plus rien de leur caractère premier. Telles, de vieilles monnaies, au cours d'innombrables transactions, ne gardent plus d'apparence d'effigie, sont encore et ne sont plus, et ne pourraient être classées dans une collection de numismatique.

* * *

Les Matlatlzinques figurent parmi les tribus qui se joignirent aux Mexis ou Aztèques, lors de leurs premières

1. On le voit écrit des deux façons.
2. Cette céréale abondait et abonde encore dans la région de Toluca.

pérégrinations historiques, et qui s'en séparèrent peu de temps après pour venir s'établir dans le « *pays du milieu* », la Vallée de Toluca, pendant que les Aztèques s'en allaient vers le « *pays auprès des eaux* », l'Anahuac, l'actuelle Vallée de Mexico.

Tous les historiens du Mexique signalent un mouvement d'émigration considérable du nord au sud, à l'aurore des temps historiques de ce pays.

A cette époque, les Mexis, Mexicas, Aztlanèques ou Aztèques habitent une contrée qu'ils appellent Aztlan, « *terre des hérons* [1] ». Une inondation, la sécheresse, la famine qui s'ensuit ; une catastrophe quelconque les pousse à s'éloigner de cette région, et leurs longues pérégrinations commencent [2].

1. Où se trouvait Aztlan ? Dans la partie la plus septentrionale du Mexique, au-dessus des provinces de Sonora et de Sinaloa, dit Veytia (*História antigua de México*, t. II, p. 91) ; Brasseur de Bourbourg place ce pays dans la péninsule californienne (*Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. II, p. 292) ; Mendieta, dans la province de Jalisco (*História Eclesiastica*, p. 144) ; Humboldt, vers le 42e degré de latitude (*Vues des Cordillères*, t. II, p. 179) ; Clavigero, au nord du golfe de Californie (*História antigua*, t. I, p. 104), et Betancourt à 2,700 milles au nord de Mexico (*Teatro Méxicano*, p. 67). Orozco y Berra (*História antigua de México*, t. III, p. 67) pense qu'Aztlan pourrait bien être l'île de Mexcalla, qui se trouve dans la lagune de Chapalla.

Jalisco, non loin de Guadalajara, et M. Hamy s'est rangé à cette opinion, dans un mémoire spécial, encore inédit, sur la mappe de la migration des Aztèques.

2. Les traditions, les légendes, les chroniqueurs qui les ont copiées, ne parlent point de catastrophe ; la migration est ordonnée par Huitzolopochtli, le dieu des Aztèques, peut-être leur chef premier déifié par ses frères : il leur promet de grands biens, un pouvoir immense, mais il faut partir, aller bien loin, marcher sans trêve jusqu'au jour où un aigle tenant un serpent dans les serres descendra sur un nopal (raquette opuntia) pour leur signaler l'endroit où ils doivent s'établir. Ils partent, errent pendant des siècles, et enfin le prodige s'accomplit ; l'aigle annoncé, tant invoqué, tant espéré, si longtemps attendu, apparaît sur un rocher ancré dans une lagune qu'encerclent de lointaines montagnes. Tenuchtitlan est fondée, ses fondateurs ont la foi, ils seront vainqueurs sans cesse ; leur dieu le leur a promis ; ils luttent en gens sûrs de l'avenir, et deux cents ans de gloire brillent pour eux.

Une foi aveugle les a faits grands, une superstition non moins aveugle va les déraciner : une autre tradition leur a parlé d'hommes blancs et barbus venus jadis, qui reviendront ;

Vers quelle époque ? Les historiens ne sont guère d'accord à ce sujet : ils varient entre 583 et 1090, ère actuelle. Orozco y Berra dit 648 [1]; M. Chavero, s'appuyant sur le Codex Ramirez, croit que c'est en 820 [2] et son opinion semble prévaloir.

A peine sortis d'Aztlan, les Aztèques rencontrent huit autres tribus d'émigrants : les Tépanèques, les Chichimèques, les Malinalques, les Chololtèques, les Xochimilques, les Chalques ou Chalcains, les Huexotzinques et enfin les Matlatlzinques.

Après avoir fait route ensemble, les neuf tribus, dont l'origine était commune peut-être, se séparent à Chicomoztoc, disent quelques auteurs, à Teocolhuacan, affirment d'autres.

Quoi qu'il en soit, les Aztèques, seuls de nouveau, s'en vont vers l'Anahuac, qu'ils atteignent pour la première fois vers l'an 900 et ils s'établissent non loin de la lagune de Chalco.

Leur esprit batailleur, leurs instincts de domination les mettent en hostilité ouverte avec les occupants du pays qui ont la priorité sur eux. Vaincus, ils sont réduits en esclavage ; patiemment, ils attendent une heure propice, se lèvent, s'en vont, recommencent leurs pérégrinations jusqu'au jour où, après bien des revers, bien des souffrances, ils fondent leur capitale et s'imposent à la vallée d'Anahuac [3].

une prophétie les montre vainqueurs. Les Castillans arrivent : le puissant empereur aztèque Motecuhzoma Ilhuicamina connaît la prophétie ; il s'effraie : lutte-t-on contre les dieux ? ils peuvent tout, la gloire et la chute ! A quoi bon résister ? Cortes profite de ces craintes, il les augmente ; l'empire de Motecuhzoma s'écroule, le soleil mexi s'éteint dans un lac de sang.

1. *História antigua*, t. III, p. 68.

2. *México à través de los Siglos*, t. I, p. 466.

3. La date de la fondation de Mexico Tenochtitlan est non moins controversée que celle du départ des Aztèques du pays d'Aztlan. L'opinion de Clavigero a longtemps prévalu : la fondation de la capitale aztèque aurait eu lieu en 1325 ; Ixtlilxochitl dit tantôt 1140 et tantôt 1220 ; le Père Duran, 1318 ; Veytia, s'appuyant sur un manuscrit que possédait Don Carlos de Siguenza y Gongora, prétend que cette date est sans contredit le

*
* *

Pendant que les Aztèques, seuls désormais, se dirigent vers la vallée de Mexico, les huit tribus qu'ils quittent suivent des chemins différents, quoique parallèles en ce sens qu'ils vont tous au sud.

Les Matlatlzinques passent près de Tollan, la capitale des Toltèques, dont l'an 1116 va marquer la ruine, mais qui est alors dans toute la splendeur de sa gloire pacifique. Ce peuple calme et industrieux les intéresse, les attire, autant que les impétueux et querelleurs Aztèques les ont effrayés. Leur vie paisible d'agriculteurs les charme, ils seront cultivateurs aussi; mais, comme leurs modèles, ils seront en butte à mainte attaque des tribus ou barbares, ou guerrières par instinct, avides de leurs richesses. Les Chichimèques, un jour, se rueront à la curée des Toltèques; les armées aztèques asserviront les Matlatlzinques [1].

18 juillet 1327. Tezozomoc, dans ses Chroniques d'un archaïsme si savoureux, opine pour 1326; Torquemada, pour 1341 : Chimalpahin, pour 1325. Quant à M. Chavero, il donne raison en partie à M. Aubin, qui a fixé 1312 comme date certaine, et en partie à Fernando Ramirez, qui donne comme date non moins certaine 1318. C'est incontestablement de 1312 à 1318 que cet événement s'accomplit ; il est téméraire de vouloir préciser davantage.

1. Je sais fort bien que beaucoup de chroniqueurs indigènes — parmi lesquels le chichimèque Fernando de Alva Ixtlilxochitl — mettent la destruction des Toltèques sur le compte des querelles civiles et des fléaux envoyés par les dieux ; mais les tribus chichimèques des ancêtres de Xolotl qui convoitaient du fond de Jalisco les trésors de leurs opulents voisins les Toltèques y sont pour beaucoup aussi.

On peut supposer qu'ils étaient fort heureux de prêter aide et secours aux factions qui déchiraient Tollan et les villes ses vassales, sachant fort bien qu'après les avoir aidées à se diviser et à s'affaiblir mutuellement, ils viendraient aisément à bout du dernier vainqueur. Qu'Ixtlilxochitl, par amour patriotique, défende la race, barbare jadis, dont il descend, d'avoir poursuivi, traqué et détruit une nation industrieuse, prospère et pacifique, c'est fort bien et on ne saurait lui en vouloir. Mais si les monarques toltèques n'avaient pas eu maille à partir avec les Chichimèques et ne les avaient pas craints à

Non loin de Tollan est un pays fertile que bornent de hautes montagnes : pays de plaines médiocrement arrosées, mais grasses; climat très doux, moins chaud que celui des vallées du Durango qu'on vient de traverser, moins froid que celui des plateaux non abrités que l'on a dû franchir.

Les Matlatlzinques s'y arrêtent et jettent les fondations de leur future capitale Tollocan, la Toluca d'aujourd'hui, chef-lieu de la province actuelle de Mexico.

N'y a-t-il pas eu souvenance, gratitude de la part des nouveaux émigrés dans le choix de ce nom? *Tollan*, nom de la capitale des Toltèques, a pour racine *Tollin*, *Tullin*, jonc, souchet, glaïeul; c'est également la racine de *Tollocan*, dont la dernière syllabe *can*, suffixe de nom de lieu, veut dire près, auprès, dans, dedans, de même que *tlan* ou *lan* dans le nom *Tollan*, qui devrait être grammaticalement *TollTlan*, et qui a été transformé par corruption ou établi sciemment par euphonie. *Tollan*, comme *Tollocan*, veut donc dire : dans les joncs, auprès des joncs ; mais si ce nom est justifié pour la capitale des Toltèques placée au bord d'une belle rivière, il ne l'est guère pour celle des Matlatlzinques, située sur un plateau sec à 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, bien qu'un maigre ruisseau baigne les murs de la ville moderne — la ville ancienne était plus éloignée de ce cours

l'extrême, ils ne leur auraient point payé tribut ; or, Ixtlilxochitl lui-même, dans ses *Relaciones* et son *Història Chichimeca*, mentionne ces tributs envoyés sous le règne de Topiltzin, le dernier monarque toltèque, vers 1100. « Il fallut, dit le chroniqueur, « 18,000 hommes pour transporter ces tributs et ils employèrent cent quarante jours pour « le transport. » (Voir le ms. nº 209 du *Catalogue raisonné de la Collection Boturini-Aubin-Goupil*, par M. Eugène Boban. — *Documents pour servir à l'Histoire du Mexique* ; Paris, 1891 : t. I, p. 29, t. II, p. 84.)

Plus tard, Tollan définitivement conquise par les Chichimèques se révolta, vers 1140, et l'un des fils de Xolotl, Nopaltzin, fut chargé de combattre le soulèvement que dirigeait Nauyotl ou Nauyotzin, chef des Culhuas (*Història chichimeca*, cap. IV).

d'eau — et qu'à quelques kilomètres dorme la calme lagune de Lerma.

Dans le choix de ce nom, les Matlatlzinques peuvent donc avoir été guidés par un pieux et reconnaissant souvenir plutôt que par quelque ressemblance de lieux entre le pays de Tollocan et celui où Tollan dressait alors ses temples et ses palais.

Tenochtitlan, plus tard, aura comme défense avancée un volcan tantôt couvert de neige, tantôt en éruption, le Popocatepetl, le mont qui fume, qui brûle [1], qu'avoisine l'Ixtaccihuatl, la femme blanche : un géant au cœur de feu, au front de neige, veille déjà sur Tollocan : les premières assises du Xinancatecatl, le seigneur sévère [2], commencent aux portes de la ville.

Instruits par les Toltèques, les Matlatlzinques se livrent à l'agriculture, fondent des villes, élèvent des temples et bientôt la fortune, le bien-être des « *gens de la terre du maïs* » s'établit et croît rapidement. Une ville nouvelle suit Tollocan : Tlacotepec, ou mieux Tlacotepetl, la montagne aux genêts (*Tlacotl*, genêt, *tepetl*, mont, montagne); puis, Tenanco et Tenantzinco, le petit Tenanco; deux villes fortifiées, sans doute, car le radical *tenan* vient de *tenamitl*, mur, barrière; *co*, suffixe de nom de lieu, est le synonyme de *can* et veut dire aussi : près, auprès, dans; mais, plus souvent, sur. Quant au *tzin* de Tenantzinco il nous est fourni par *tzintli*, base, anus, fondement; appliqué aux noms de lieux, il les détermine diminutivement.

1. Dans les mappes hiéroglyphiques dites *Histoire chichimèque* de la collection Boturini-Aubin-Goupil, on voit un mont — *tepetl* — tantôt couvert de neige, tantôt coiffé d'un panache de fumée ; c'est le Popocatepetl, dont les éruptions furent fréquentes aux XIVe, XVe et XVIe siècles.

2. On traduit aussi ce nom par « seigneur nu » (4,578 mètres de hauteur).

Temazcaltepec [1], Sultepec [2], Tejupilco [3], Tlatlaya [4] viennent ensuite. Atlatlauhca [5], Calimaya [6], Tepemaxalco [7], Malinalco [8], Ocuilla [9], Xalatlaco [10], Coatepec [11], Atlapulco [12], Caulnac [13], Ocoyoacac [14], Cuauhpanoaya [15], Tepehuexoyocan [16] les

1. Montagne aux bains fumants ; *temazcalli*, bains de fumée, de vapeur — ; *tepetl*, montagne. On pourrait traduire aussi et mieux : bain fumant sur la montagne.

2. *Sultepec* ou mieux Zultepec : mont aux cailles : *zulin*, caille ; *tepetl*, montagne.

3. *Tejupilco*. A mon avis le nom primitif est Tehuipilco — près de la chemise de pierre : *tetl*, pierre : *huipilli*, chemise sans manches, tunique ; *co*, près. Le nom me paraît une image, il rappelle la ceinture de rochers qui enserre Tejupilco.

4. *Tlatlaya*. Ici, il y a mélange d'idiomes : est-ce Tlatlayacatl? pointe des champs cultivés. *Tlalli* : terre cultivée ; *yacatl*, nez, pointe. Tlatlaya ou Tlatlayan me paraît vouloir dire plus simplement : endroit des terres cultivées ; *tlalli*, champ ; *ya* ou *yan*, terminaison signifiant endroit. La répétition du *Tla* de *tlalli*, indiquerait l'abondance des champs cultivés, suivant les règles grammaticales nahuatl.

5. *Atlatlauhca*, auprès de l'eau rouge : *atl*, eau ; *tlatlauhqui*, rouge — *ca* ou *can*, près, auprès, dans.

6. *Calimaya*, à mon avis : endroit où l'on fait des maisons : *calli*, maison ; *maitl*, main ; *ya* ou *yan*, endroit. Endroit où l'on fabrique — faire avec les mains — des maisons.

7. *Tepemaxalco*. La montagne divisée, fendue : *Tepetl*, mont ; *maxaltic*, chose fendue, coupée.

8. *Malinalco*, endroit gazonné : *Malinalli*, gazon, herbe ; *co*, endroit, ou près, auprès ; donc, endroit herbeux, gazonné ou près du gazon, de l'herbe.

9. *Ocuilla* ou plutôt *Ocuillan ;* Ocuitlan a le même sens : endroit véreux, plein de vers : *ocuilin*, larve, vermisseau, ver : *tlan* ou, par contraction, *lan*, lieu, endroit.

10. *Xalatlaco :* près de l'eau sablonneuse : *xalli*, *xalla*, sable ; *atl*, eau : *co*, suffixe de nom de lieu, près, auprès, dans.

11. *Coatepec*, le mont de la couleuvre, du serpent, de *coatl*, serpent et *tepetl*, mont.

12. *Atlapulco*, endroit inondé, endroit au milieu, près, à côté de l'eau : *atl*, eau : *tlapolactia*, enfoncer dans l'eau, submerger.

13. *Caulnac*. Orozco y Berra écrit *Caaulnac*. Ce mot me paraît étranger au nahuatl ; il y a sans doute erreur dans l'orthographe. Il signifie, si, comme je le pense, c'est *Cahualnac :* endroit porté à côté de l'oreille (??) ; *Cahua*, porter quelque chose ; *ac*, terminal. près, à côté ; ou, plutôt, *nac*, de *nacaztli*, oreille.

14. *Ocoyoacac* : sur les pins, ou au commencement, à la pointe, à l'orée des pins : *Ocotl*, pin ; *yacac*, nez, pointe, bout.

15. *Cuauhpanoaya*, pont en bois pour passer la rivière. *Cuahuitl*, arbre ; *panoayan*, passer, traverser la rivière. Soit arbre (pont) pour passer (la rivière).

16. *Tepehuexoyocan*, à mon avis, prendre possession de la montagne aux dindons : *Tepetl*, montagne ; *huexolotl*, dinde, dindon, *meleagris mexicana ; yoca*, de *yocatia*, prendre possession de quelque chose et *n* abréviation de *lan*, *tlan*, terminaison indiquant un nom de lieu.

suivent avec Teotenan [1] ou Teotenanco [2], Xiuhtepec [3], Cepayauhtla [4], Xochiapan [5] et Amatepec [6].

Remarquons que tous ces noms de villes sont nahuatl et non matlatlzinques; la très faible saveur étrangère qu'ils ont vient de la disposition des mots composant le nom, laquelle n'est pas toujours conforme aux règles grammaticales. Ainsi, dans *Atlatlauhcan*, près de l'eau rouge; rouge, *tlatlauhqui*, se trouve placé après le substantif *atl*, ce qui constitue une exception rare et même une infraction aux règles de la formation des mots. En donnant les noms des villes matlatlzinques en langue nahuatl, j'aurais voulu ajouter le nom correspondant dans la langue de leurs fondateurs, mais c'est besogne impossible, car ces appellations ont disparu dans le naufrage de ceux qui les donnèrent, et aucun livre de tributs, aucune carte hiéroglyphique n'existe — à ma connaissance, du moins — qui puisse m'aider à la reconstitution, à l'étayage de l'édifice. Lorsque les Aztèques conquirent ces villes, — et il en fut de même pour toutes celles qui tombèrent en leur pouvoir, — ils s'empressèrent d'en changer les noms, de les modifier considérablement, et les noms nouveaux qu'ils imposèrent étaient tantôt fixés par l'apparence des lieux, par une impression quelconque, par un souvenir; tantôt le sens du nom était littéralement traduit en

1. *Teotenan* : dans les murailles divines. *Teo*, dieu ; *tenamitl*, mur, barrière (*Teo* ou *Teutli* ou *Teutl*).

2. *Teotenanco*, comme précédemment, avec, en plus, le *co*, près, auprès, sur.

3. *Xiuhtepec*. Montagne précieuse, moutagne des pierres précieuses : *Xihuitl*, pierre fine ; *tepetl*, mont.

4. *Cepayauhtla*, terre des neiges : *Cepayauhtli*, neige ; *tlan*, pays, terre.

5. *Xochiapan*. Pays odorant, pays de l'eau des fleurs : *Xochitl*, fleur ; *atl*, eau ; *pan*, pays.

6. *Amatepec*. Le mont au papier, *Amatl*, papier ; *tepetl*, mont, cela ne signifierait pas grand'chose ; c'est plutôt le mont sur lequel poussent les arbres dont l'écorce fournissait le papier aux anciens Mexicains, le *Amacuahuitl*, arbre à papier.

nahuatl : pour *Taximaroa*, n'ayant pas la lettre R dans leur alphabet, ils modifient le nom et prononcent *Taximaloya;* pour *Tzintzuntzan*, capitale des Michoacanèques, dont le nom rappelle le bourdonnement des colibris (oiseaux qui abondent en cet endroit) et dont le sens est lieu des colibris, l'onomatopée les frappe et ils créent un mot, un nom nouveau qui est une onomatopée aussi et qui veut dire également lieu des colibris : *Huitzitzilan* [1] :

On pourrait multiplier les exemples de ce fait.....

Tollocan, je l'ai dit plus haut, n'est dans aucun de ces cas, car, à mon avis, les Matlatlzinques l'ont emprunté de toutes pièces aux Toltèques et, d'ailleurs le radical *Toll* (de *tollin*, *tullin*, jonc) est passé dans la langue de plusieurs des peuples qui eurent des rapports avec les fondateurs de Tollan. Ainsi les Aztèques, les Matlatlzinques, et les tribus leurs compagnes le gardèrent, les Huaxtèques eux-mêmes l'ont :

tulli, verbe, faire des bottes, des paquets;
tullin, subst., jonc, roseau;
tulle, subst., botte, paquet, javelle [2].

*
* *

Au nord-ouest de la contrée habitée par les Matlatlzinques, les Tarasques [3], dont la capitale est Tzintzuntzan [4],

1. *Tzintzuntzin*, colibri; terminaison *an*, lieu, endroit. *Huitzitzilin*, colibri; terminaison *lan*, contraction de *tlan*, lieu, endroit.
2. *Grammaire Huaxtèque*. (Cartilla huaxteca de M. Alejandre, chapitre VI. Lettre T.)
3. Du nom de leur dieu principal *Taras*. (Orozco y Berra, *História antigua de México*, t. I, p. 107.)
4. Tzintzuntzan, terre des colibris. Cf. plus haut, note 1.

occupent une région fertile, le Michoacan, pays des poissons (de *michin*, poisson [1]).

Au commencement du XIII[e] siècle [2], sous le règne de Characu — qui n'est autre peut-être que Zizispandacuare, lequel a porté le surnom de Characu, l'Enfant, — les Tèques et les Popoloques, premiers possesseurs du sol, vaincus jadis par les Tarasques, dépossédés et repoussés vers l'extrême ouest, envahirent leur ancien domaine.

Trop faible pour les vaincre seul, Characu fit appel aux Matlatlzinques; les semi-civilisés devaient s'unir contre l'ennemi commun, le barbare.

Les Matlatlzinques répondirent à son appel et, grâce à leur concours, les envahisseurs Tèques et Popoloques durent reculer et perdre une partie du domaine qui leur avait été laissé. Il fallut ensuite payer les Matlatlzinques; peut-être s'imposèrent-ils un peu par la force; peut-être les Michoacanèques ou Tarasques ne furent-ils guidés que par la reconnaissance; toujours est-il qu'une bande de terrain, commençant à Indoparapeo et finissant à Tiripitio, fut abandonnée par Characu à ses alliés et arrondit considérablement leurs possessions [3].

1. Michoacan. *Michin*, poisson; *atl*, eau; *can*, lieu; c'est plutôt — et ce serait vrai — pays des eaux poissonneuses.

2. La chronique de Tezozomoc n'en parle point, non plus que Sahagun, en tant que de ce point spécial; mais Fray Diego Basalenque abonde en détails dans son *História de la Provincia de San Nicolas de Tolentino de Michoacan* (t. I, chap. XV, pp. 303 et suivantes). Il ne donne point de dates, partout il ne raconte que les faits. Je dis : au commencement du XIII[e] siècle; il semblerait que ce soit beaucoup plus tard; pourtant je ne le crois pas.

3. Orozco y Berra (*História antigua de México*, t. II, p. 174); Basalenque dit (p. 304) :... « Pelearon los Matlaltzingas tan bien, que conocidamente ellos alcanzaron la victoria..... « Llegado à la paga, los Matlaltzingas como havian experimentado los buenos temples de « la tierra y el agrado de los Tarascos, trataron con el Rey que les diesse (*sic*) tierras en su « Reyno y le servirian en las guerras que se le ofreciessen (*sic*). Tuvole el Rey à muy buena « suerte y dioles à escojer y escojieron desde los terminos de Tiripetio (*sic*) hasta los de

Les villes de Tlaximaloya (Tajimaroa), Charo, Undameo, Cuchipitio et plusieurs autres étaient comprises dans la zone annexée et devenaient avec Indarapeo et Tiripitio vassales de Tollocan [1].

L'ombre qui enveloppe les destinées des Matlatlzinques depuis leur apparition aux côtés des Aztèques et des autres tribus émigrantes n'est éclairée que par instants : Si nous mettons en l'an 820 leur réunion avec les Aztèques ; en 866 leur séparation d'avec eux; vers le milieu du xie siècle [2] la fondation de Tollocan et des villes qui grandirent auprès d'elle, nous pouvons supposer, comme nous l'indiquons plus haut, que leur alliance avec les Michoacanèques eut lieu au commencement du xiiie siècle. Mais, après l'annexion du pays qui leur est cédé en paiement de leur valeur, ils rentrent de nouveau daus la nuit primitive. L'histoire mexicaine n'a plus d'yeux alors que pour les Aztèques, qui errent encore dans le pays d'Anahuac. Remarquons, pourtant, que leur entrée dans le Michoacan y introduit le système astronomique qu'ils ont emprunté aux Toltèques et qu'ils ont perfectionné. On peut leur appliquer tous les éloges que M. Michel Chevalier adresse aux Aztèques au sujet de leur façon de diviser le temps [3].

Orozco y Berra leur rend justice en appelant matlatlzinque le calendrier trop souvent désigné comme appartenant

« Andaparapeo..... los mejores nobles fundaron en Charo..... los memores en Undameo... » (*História de la provincia de San Nicolas de Tolentino*. Mexico, Édition de Barbedillo, 1886. T. I, pp. 304 et 305.)

1. Voir Orozco y (Berra : *História antigua de México*, t. II, pp. 173, 174, 570, 571 ; *Carta Etnográfica de México*, pp. 29, 30, 31), et Fray Diego de Basalenque, *História de la provincia de San Nicolas de Tolentino*, liv. Ier, chap. xv, pp. 290 et 303).

2. Certainement ces dates sont problématiques ; on peut aussi aisément les défendre que les combattre.

3. *Le Mexique ancien et moderne*, pp. 38 et 39.

exclusivement aux gens du Michoacan. « D'après les obser- « vations de M. Fernando Ramirez, dont nous avons les « notes sous les yeux, dit-il, les mots du calendrier dit de « Michoacan n'appartiennent pas à la langue tarasque, mais « bien à l'idiome matlatlzinque... et parmi les systèmes « divers appliqués à la division du temps, aucun n'est par- « venu à une perfection plus haute... [1]. »

*
* *

Deux siècles d'obscurité passent sur les Matlatlzinques.

Au milieu du xv[e] siècle, les Aztèques établis depuis plus de cent ans au cœur de la vallée de Tenochtitlan commencent à se sentir les maîtres. Avec Motecuhzoma Ilhuicamina, «l'archer qui menace les cieux » [2] (1440-1469), après avoir dominé la vallée par la conquête de Chalco, de Xochimilco, de Mizquic et de Cuitlahuac, ils franchissent les montagnes qui les séparent des royaumes voisins, asservissent le pays huaxtèque, soumettent Oaxaca en profitant des discordes qui désunissent les Zapotèques et les Mixtèques, et portent leurs armes victorieuses de Cempoalla, sur le littoral du golfe du Mexique, aux frontières du pays zapotèque aux bords de l'Océan Pacifique [3].

1. *Histöria antigua de México,* vol. II, pp. 150 et 151.

2. *El flechador del cielo*, celui qui lance des traits contre le ciel.

3. Quatre rois ont précédé Motecuhzoma Ilhuicamina ou Motecuhzoma I[er] (le vieux, *huehue*) :

1° *Acamapichtli* (celui qui empoigne les roseaux), 1376-1396, successeur de *Tenoch* le chef Mexi, fondateur de Mexico-Tenochtitlan ;

2° *Huitzilihuitl* (plume précieuse), 1396-1417 ;

3° *Chimalpopoca* (bouclier qui fume), 1417-1427 ;

4° *Itzcoatl* (serpent d'obsidienne), 1427-1440.

Sous le règne de *Chimalpopoca*, Maxtla, roi d'Atzcapotzalco, fils de Tezozomoc, chef

Toujours en guerre avec leurs voisins, se retirant à la moindre alerte dans leur ville bâtie sur pilotis au milieu d'une lagune disparue aujourd'hui, dont les eaux assez profondes constituaient alors une défense, un obstacle difficiles à franchir, les Aztèques, nation militaire par excellence, n'avaient guère le temps de cultiver la terre et ne subsistaient que grâce aux lourds impôts dont ils frappaient les peuples asservis par leurs armes. A force de tirer des tributs de leurs vassaux, ils les épuisaient, et il leur fallait sans cesse étendre le cercle de leur domination [1].

Axayacatl qui, en 1469, succéda à Motecuhzoma Ier, voyait depuis longtemps d'un œil d'envie les riches plaines de Tollocan couvertes de maïs (*tlaolli*, *ellotl*), de piments (*chillis*), de haricots verts (*exotl*), de haricots (*ayacotli*) et de tomates (*tomatl*, *miltomatl*). Les Matlatlzinques industrieux étaient une riche proie offerte à sa soif de butin [2]. La gloire y était pour quelque chose aussi : il était honorable d'augmenter la puissance portée à un si haut point par son prédécesseur. Et, d'autre part, les rites religieux lui ordonnaient de vaincre et de soumettre un peuple non encore asservi pour avoir des victimes à offrir aux dieux le jour de son couronnement.

Il hésitait pourtant : les Matlatlzinques étaient sortis, sem-

des Tépanèques, fit la guerre au roi aztèque qui avait aidé Ixtlilxochitl, roi de Texcoco, et son fils Netzahualcoyotl, dans la querelle que ceux-ci soutinrent contre Tezozomoc.

Chimalpopoca fut vaincu et périt en prison à Atzcapotzalco. Son frère, Itzcoatl qui lui succéda, s'allia au roi poète de Texcoco, le grand Netzahualcoyotl, et vengea sa mort et celle du père de son allié en détruisant Atzcapotzalco et en démembrant le royaume tépanèque.

1. Joug très lourd, domination cruelle ! Les Aztèques prélevaient même un impôt de sang, un certain nombre de victimes annuelles destinées aux autels de leur sanguinaire Huitzilopochtli.

2. « *La vertu des Matlatlzinques est qu'ils étaient de grands cultivateurs, de grands et forts travailleurs* » (Sahagun, t. III, p. 130).

blait-il, de la même souche que les Aztèques ; et puis, il fallait au moins un semblant de prétexte pour attaquer ces agriculteurs paisibles !

Au retour d'une expédition glorieuse qu'il mena jusqu'à Tehuantepec, il offrit de nombreuses victimes à Huitzilopochtli et songea à s'emparer du grenier toujours garni ouvert aux portes de la vallée de Mexico. En l'an VI *tecpatl* (silex), 1472, l'un de ses lieutenants — le *Codex Telleriano Remensis* en fait une vague mention — chercha noise aux Matlatlzinques voisins de son cantonnement, dans les environs de Xalatlaco peut-être ; mais ce premier essai ne réussit pas et les Aztèques qui avaient sans tarder franchi la frontière furent repoussés avec des pertes sérieuses [1].

D'après la façon dont les Aztèques faisaient la guerre, on peut du moins en augurer ainsi.

Dans le courant de l'année suivante, 1473, Axayacatl fit sculpter une grande pierre pour rappeler ses victoires aux

1. Orozco y Berra (*História antigua de México*, t. III, p. 340) dit que les anciens chroniqueurs ne donnent pas de détails sur cette opération militaire. Il ne faut pas s'en étonner : il s'agit d'une défaite, d'une entreprise avortée ; les historiens qui se piquent de patriotisme la cachent, mettant leur amour-propre national au-dessus de la vérité historique. Du reste, il ne faudrait pas avoir lu dix pages de l'œuvre des historiens nationaux de deux puissances rivales pour ne pas croire qu'il en a été toujours de même dans l'ancien monde comme dans le nouveau et qu'il en est encore ainsi. Cela va si loin chez quelques-uns, que le bon et naïf Tezozomoc ne craint pas de nous dire au chapitre II, p. 420, de sa *Cronica Mexicana*, que les Matlatlzinques portaient des *casques d'acier* — on sait que les anciens Mexicains, d'après tous les documents connus, ignoraient le fer — et au chapitre suivant il nous montre « *trente-deux mille deux cents soldats aztèques* » *taillant en pièces* « *cinquante mille* » *de ces farouches guerriers au chef si bien protégé.* Il est vrai qu'un peu plus loin, six lignes après le titre du chapitre, les Aztèques sont *32.300*, mais à la page suivante pour chaque renfort de deux mille hommes que les Aztèques reçoivent, il en vient dix mille aux Matlatlzinques. Et de cette hécatombe, il reste, quand les Mexicains se comptent, *deux cents Aztèques* et *quatre cents alliés* d'Axayacatl, « *les principaux chefs y compris* », ajoute Tezozomoc (chap. III, p. 424), ce qui fait estimer à un minimum de 31,900 hommes les pertes subies par les gens de Tenochtitlan et leurs alliés — sans compter les fameuses troupes fraîches venues par renforts de 2,000 hommes à la fois !!!

générations futures. Son prédécesseur, Motecuhzoma, avait agi de même ; son successeur Tizoc en fit autant [1]. L'offrande aux dieux de ce monument élevé à sa propre vanité devait être accompagné de nombreux sacrifices humains. Une guerre s'imposait.

Justement il vint à Tenochtitlan des ambassadeurs envoyés par Tezozomoctli, seigneur de Tenantzinco, qui les suivit bientôt lui-même. Insulté, disait-il, par les fils de Chimalteuctli, roi de Tollocan, son suzerain, il venait implorer contre ses ennemis l'aide du puissant empereur aztèque. « Axayacalt, dit Orozco y Berra, lui promit de l'aider, mais « comme il n'avait aucun prétexte plausible pour déclarer la « guerre au monarque dont il convoitait les domaines, il « envoya des ambassadeurs à Tollocan demander courtoise- « ment que le chef des Matlatlzinques voulût bien lui fournir « des poutres de cèdre et de pin pour aider à la construction « du *teocalli* (du temple de Huitzilopochtli). Le roi provoqué « savait fort bien ce que cela voulait dire ; il répondit par un « refus et ce refus entraîna la déclaration de guerre. Il n'en « fallait pas plus pour envahir un pays barbare [2]. » Cela se passait en l'an *VII tochtli* (lapin), 1474.

1. La pierre de Tizoc est au musée national de Mexico. Le musée du Trocadéro en possède un superbe moulage. On appelait ces pierres *Cuauhxicalli* ou *Teocuauhxicalli ;* vase divin des aigles (*cuauhtli*, aigle — *teo*, *teutl*, dieu, divin — *xicalli*, vase).

Le *cuauhxicalli* de Motecuhzoma et celui d'Axayacatl sont encore enfouis dans les fondations de la cathédrale de Mexico ou sous le pavement de la place qui se trouve devant cette église, si l'on en croit Orozco y Berra qui s'appuie sur de multiples autorités (Vol. III, p. 348, note).

Il est possible que d'autres monarques aztèques aient suivi l'exemple de leurs trois glorieux prédécesseurs, c'est même très probable ; mais on ignore le lieu où gisent ces monuments. Le vandalisme des premiers prêtres espagnols venus au Mexique avec le trop fameux évêque Zumarraga n'a pas épargné ces reliques, on peut le supposer.

2. *História antigua de México*, t. III, pp. 349, 350, 351.

Axayacatl fit appel à ses alliés et parmi eux au fauteur de la discorde, Tezozomoctli, seigneur de Tenantzinco.

Les Matlatlzinques, trompés par les ruses guerrières des Aztèques, furent battus et leurs ennemis entrèrent de vive force à Tollocan qu'ils mirent à sac. Le *teocalli* (temple) du dieu local, Coltzin, fut brûlé et ils emportèrent l'idole pour être offerte à Huitzolopochtli en même temps que les prisonniers de guerre, le jour de la consécration solennelle du *cuauhxicalli* d'Axayacatl.

Calimaya, Tepemaxalco, Tzincatepec et diverses autres villes furent aussi maltraitées que Tollocan; plusieurs d'entre elles ne se sont pas relevées de leurs ruines; leur nom même a été englouti dans leur naufrage.

En l'an *X tecpatl* (silex), 1476, le monarque aztèque augmenta ses conquêtes, dans le pays Matlatlzinque, des villes d'Ocuilla, Malinalco, Malacatepec et Coatepec.

Deux ans après, Axayacatl jeta encore ses armées sur les infortunées provinces dont il enviait la complète possession, et lui-même se mit à leur tête. Les Matlatlzinques furent battus, mais cette fois la victoire faillit coûter cher au téméraire empereur. L'un des chefs ennemis, le seigneur de Xiquipilco, Tlilcuetzpallin (le lézard noir [1]) l'attaqua corps à corps et le blessa grièvement à la cuisse. Sans l'aide de ses lieutenants qui vinrent à la rescousse, Axayacatl était perdu et les destinées de Tenochtitlan auraient pu singulièrement changer. Tlilcuetzpallin fut fait prisonnier et sacrifié aux dieux aztèques pendant que son peu généreux adversaire faisait son entrée triomphale dans sa capitale en liesse.

La défaite est complète à présent pour les fondateurs de

1. *Tlilli*, noir ; *cuetzpallin*, lézard.

Tollocan ; leur empire est démembré ; leurs rois, leurs prêtres, leurs rites religieux sont proscrits ; ils sont braves et amoureux de leur indépendance, ils se soulèvent encore [1]... Leur courage ne tient pas contre la fougue aztèque : vaincus définitivement, ils laissent Tollocan aux mains sacrilèges des vainqueurs et s'enfoncent dans les montagnes au nord-ouest et au sud-ouest. En souvenance des villes perdues, ils donnent leurs noms à des villes nouvelles, les peuplent tant bien que mal : les Aztèques s'opposent à l'émigration des vaincus, il faut des bras pour cultiver les terres conquises. Eux, vainqueurs, vivent, jouissent, défendent au besoin leurs serfs contre des agressions étrangères ; les vaincus travaillent.

Puis, comme les Aztèques poursuivent leur marche en avant, — le Pacifique seul les arrêtera, — les derniers des Matlatlzinques se soumettent, paient tribut pour vivre tranquilles sans tracasseries, sans provocations. Pour recueillir ces tributs, pour tenir ces tributaires en respect, les vainqueurs laissent, de ci, de là, des colonies militaires.

Aussi, partout où les Aztèques ont passé, des forteresses couvrent-elles stratégiquement la ville prochaine, le pays voisin. On parlait mexicain, nahuatl, dans ces bourgs fortifiés, on l'y parle encore ; mais dans les environs la langue des vaincus a subsisté, s'est perpétuée, mélangée pourtant.

Voyez Tlatlaya chez les Matlatlzinques, voyez Tochtepec, aujourd'hui Tuxtepec, dans l'État de Oaxaca, en plein cœur du pays zapotèque. A Tlatlaya, on parle *nahuatl* dans le

1. Ce nouveau soulèvement eut lieu en l'an *V Tecpatl* (silex), 1484. Tizoc, roi de Tenochtitlan, marcha en personne contre eux avec les rois de Tlacopan et Texcuco, ses alliés, les défit complètement et ruina à jamais la puissance Matlatlzinque. Cette victoire de Tizoc est consignée sur la pierre votive qui porte son nom.

village même, autour, *otomie*, et une langue hybride qui tient du *nahuatl* et du *tarasque*.

A Tuxtepec, le *mexicain* survit; en face, à deux lieues vers le golfe du Mexique, l'ancien *chinantèque* domine; derrière, vers le Pacifique, le *zapotèque* règne; à droite, c'est le *mije*, à gauche, le *mixtèque*, ce qui veut dire qu'en dehors du cercle d'influence armée, le nahuatl a disparu ou plutôt n'a pas pénétré.

Les mœurs, les instruments, les armes suivent les vainqueurs comme leur langue. Ils adoptent bien certains usages, modifient quelque outil défectueux, le changent pour un plus pratique, mais cela, à la longue.

Ce que les Aztèques n'abandonnent pas, c'est leur dieu Huitzilopochtli et tous leurs mythes secondaires : ils imposent leur religion, ils tuent celle de l'adversaire comme le Christianisme viendra tuer la leur, — avec non moins de cruauté fanatique, d'excès calculés. Mais dans les cavernes, dans le fond des grands bois, les vaincus gardent les anciens dieux; ils en ont été abandonnés, ils ne les abandonnent pas : les temps victorieux reviendront peut-être!

Et les rites religieux des uns et des autres persistent, les idoles résistent au temps, finissent par se mêler, se confondre un peu, le vaincu empruntant volontiers au vainqueur le fétiche qui lui a donné la victoire... ; les objets du culte se mêlent, eux aussi, comme les instruments aratoires, les ustensiles culinaires, les armes, les outils divers...... Puis les hommes barbus, les vainqueurs blancs arrivent selon les prophéties de Quetzalcoatl, de Netzahualpilli, et le naufrage des anciennes populations du Mexique a lieu.

Les missionnaires catholiques suivent les massacreurs castillans, démolissent les idoles comme leurs prédécesseurs

armés ont anéanti les rois ; et les races indigènes sombrent avec leurs mœurs, leurs religions, leurs découvertes dans un océan plein de mystère et de nuit.

De ces superpositions de races, de l'esprit de conquête des Aztèques qui suivit l'instinct d'émigration [1], naissent pour

1. Je ne vois pas les migrations des nations historiques du Mexique aussi clairement que la plupart des auteurs qui en ont parlé. Si de grandes catastrophes avaient chassé certaines familles de leur lieu natal, les traditions en parleraient d'une façon moins vague que des quatre soleils nahoas, soleil d'eau, soleil de feu, soleil de terre, soleil d'air, soit déluge, éruptions de volcans, sécheresse et famine, enfin orages et tempêtes. Quant aux légendes, comme les traditions, elles ont passé par tant de bouches qu'elles n'ont plus grande valeur au point de vue historique. Pour moi, les huit tribus qui accompagnèrent les Aztèques dans une partie de leurs pérégrinations, ou bien étaient de très petites familles et non plus des peuples de race, de langue, de mœurs différentes, ou bien cette émigration n'a pas été simultanée. Ce n'est plus une fuite en masse, mais des déplacements progressifs, dirigés vers le sud sous des influences différentes et à diverses époques.

Si le nucleus de toutes ces races est quelque part, il n'est pas, à mon avis, au Mexique, mais beaucoup plus haut, dans les États-Unis, sur les bords des grands lacs Supérieur, Huron, Michigan, Erié, etc., et il y aurait eu une émigration descendante et une émigration ascendante venue des bords d'autres lacs, ceux de Nicaragua, de Managua, de Titicaca, de Maracaybo, des uns ou des autres ; dans tous ces cas, on donnerait satisfaction aux traditions et aux légendes. Le Mexique s'étend comme un pont entre les deux Amériques, il se resserre au sud, devient passerelle. Sur cet espace relativement étroit les races se sont frôlées, touchées, heurtées, confondues, battues plus que partout ailleurs, mais le fond, le point de départ me paraît toujours le même et repose sur l'existence d'une race aborigène spéciale, dont le squelette, trouvé en 1884 au Peñon, près de Mexico, est un échantillon fossile.

Les Peaux Rouges existent partout en Amérique sous les noms d'Iroquois, de Hurons, de Sioux, d'Apaches, de Lacandons, de Guarauros, de Caraïbes, de Téhuelches ; de l'Alaska à la Patagonie, ils restent et sont les mêmes, les primitifs, les incivilisables. Ceux-là n'ont rien de commun avec les races civilisées de l'Amérique ou, pour être plus bref, du Mexique : ils ne ressemblent ni aux Mayas, ni aux Toltèques, ni aux Aztèques, mais ils ont quelque chose des anciens Chichimèques ; pourquoi ? parce que ceux-ci sont de leur famille, ce sont des branches moins âpres, voilà tout ; tandis que ceux-là ont toujours été leurs ennemis comme les Peaux Rouges l'ont été eux-mêmes de toutes les nations civilisées de jadis ; comme ils l'ont été des Espagnols pendant leurs trois siècles de domination ; comme ils le sont des Mexicains actuels métis, civilisés, et de leurs frères Yaquis civilisables.

Considérons un instant ces Peaux Rouges seuls dans le nouveau Continent : par le seul fait du progrès humain qui existe toujours et partout, au moins à l'état latent, quelques-uns parmi eux ont des instincts moins sanguinaires que les autres, et suivent

l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, des mélanges bizarres, des heurts étranges, des assemblages hétéroclites. Un objet, un mot purement zapotèques viennent jeter dans un monceau de reliques aztèques, dans un vocabulaire nahuatl, et réciproquement, une confusion que l'on n'arrive

tout naturellement l'évolution qui transforme les chasseurs en bergers et en cultivateurs. Leurs frères plus sauvages les maltraitent ou les méprisent seulement ; dans le premier cas, ils se défendent ; ils émigrent dans le second. Mais les générations augmentent, la densité de la population croît ; à des chasseurs il faut de grands espaces... les uns poussés par les autres, les faibles fuyant, les forts poursuivant ; les plus sauvages voulant la guerre, les plus civilisés, la paix ; des castes s'établissent, des familles s'agglomèrent, les faibles réunis écrasent le fort ; puis chacun éprouve le besoin de s'en aller de son côté avec ceux qui ont ses goûts, on fuit la commune source ; les espaces séparent les branches sœurs, et, peu à peu, rien ne les rappelle l'une à l'autre.

Mais des étrangers arrivent, les uns de l'ouest, de la Chine, du Japon, de la Tartarie, les autres de l'est, de l'Atlantide, de l'Islande. Les premiers ont Votan pour symbole ; Quetzalcoatl est celui des autres ; ceux-là tiennent les bords de l'Océan Pacifique, ceux-ci les rivages de la mer Atlantique. Les traditions, les mœurs, la civilisation des deux côtés ont des points de rapport ; sans doute ! l'Asie est leur commune source, elles n'ont pas le même âge, mais elles sont sœurs, pourtant.

Et voici que ces civilisateurs étrangers avancent, s'incorporent les autochtones civilisables. Des familles nouvelles qui deviendront des races se créent, des idiomes ayant ou n'ayant pas des points de ressemblance, suivant l'origine des auteurs des races, se forment, se perfectionnent, rayonnent en s'éloignant de la matrice dont ils jaillirent. Les incivilisables se sont retirés au plus profond des forêts, dans les cavernes les plus noires, sur les sommets les plus ardus ; ils en sortent parfois et molestent les civilisés et les civilisateurs. On met encore de la distance entre eux et la tribu prospère ; on s'en va vers le sud, et partout, sur le parcours, on trouve encore et toujours des civilisables qui s'approchent, des incivilisables qui fuient. Des siècles se passent ; décidément, le Peau Rouge est rétif au progrès ; — au fur et à mesure que les peuples nouvellement formés se polissent, quelques groupes réfractaires s'en écartent et, arrivés à un certain degré, restent stationnaires.

Les civilisateurs progressent et avancent en quête de pays neufs qui répondent à leur développement ; mais rien n'est absolument désert, partout on trouve des premiers venus — des aborigènes — qu'il faut charmer ou détruire, sous peine d'être détruit par eux. De là ces jonchées de monuments — et de tombeaux — qui semblent marquer, et marquent en effet les stations des races en marche, de Casas grandes à Chichen-Itza. Pour le Mexique, les premiers civilisés sont, dans les temps légendaires encore, les Olmèques, les Xicalanques ; puis viennent les Mayas, les Toltèques à l'aube des temps historiques. Les peuples troglodytes et sauvages sont alors les Mèques, les Otomies ; ils ont entendu parler des richesses des nations du sud, ils quittent le nord et viennent à la curée comme les Cimbres et les Teutons se jetèrent sur la Gaule Romaine. Les Colhuas les suivent,

pas à démêler. Sur un monument toltèque, la main des sculpteurs mexis a tracé, superposé un ornement ; un *tlacuilo* — peintre — a complété une fresque ; un prêtre artiste a terminé une frise en ajoutant le colibri de Huitzilopochtli ou l'aigle chichimèque au serpent emplumé des adorateurs de Quetzalcoatl. Le temps a patiné la pierre comme il émousse les mots ; a adouci les tons, les a égalisés comme, par le frottement des facettes, il enlève à une expression typique son originalité... Quelle race a passé là ? Quel est l'auteur primitif, quel est le plagiaire ou le destructeur ? Qui a reconstitué, qui a dénaturé ?

Le champ des suppositions est grand, le doute est adroit, l'affirmation dangereuse,

Du Yucatan à la Sonora, on peut tout supposer, tout avancer ; il n'est point d'argument qu'un argument aussi bon ne puisse combattre, point de thèse qu'une autre thèse ne puisse, ou étayer, ou jeter à bas. Malgré Dupaix, Brasseur de Bourbourg, Ramirez, Orozco y Berra, malgré tous ceux qui les ont précédés, malgré ceux qui travaillent encore, le doute subsiste et subsistera longtemps peut-être.

Pour la langue sculptée sur les pierres de Palemque, de Mitla et de Xochicalco, peinte sur les feuilles de papier

ils s'emparent des dépouilles des vaincus ; puis les Chichimèques viennent sur eux comme les Suèves suivirent les Cimbres... Alors apparaissent les Aztlanèques, Aztèques ou Mexis parmi les tribus Nahuatlaques. Ceux-là sont les Romains du Nouveau-Monde. Leurs aigles ouvrent leurs ailes au cœur de l'Anahuac sur un misérable îlot, elles prennent leur essor, s'imposent à presque tous les peuples du Mexique, planent menaçantes toujours, le bec ouvert, les serres tendues, et ne reculent qu'un jour, devant les grands oiseaux aux ailes blanches qui glissent sur la mer orientale avec, dans leurs flancs ténébreux, les dieux fils du soleil promis par les légendes.

L'empire mexicain s'étend alors de Colima à Xoconocheo sur le Pacifique, des bouches du Rio Panuco au Rio de Tabasco sur le golfe mexicain, touche au sud au pays des Mayas et des Lacandons, au nord menace les Zacatèques, les Cahites et tient en respect les Mèques et les Otomies sauvages.

d'agave de Boturini et d'Aubin, un Champollion manque encore; pour l'ensemble et la philosophie de l'histoire du Mexique, un Guizot n'est pas venu.

* * *

La région qu'habitèrent jadis les Matlatlzinques offre aux archéologues un grand nombre de tumulus de forme pyramidale, souvent parfaitement orientés, et variant de 2 à 10 et 12 mètres de hauteur.

Les indigènes les appellent *mamoztles* [1], du nahuatl *mumuztli*, autel. Quelques-uns sont, en effet, des façons d'autels qui durent supporter autrefois des idoles; d'autres sont des tombeaux. On trouve en les fouillant des ossements et des objets propres aux usages domestiques — ceux de ces objets que les anciennes populations du Mexique consacraient à leurs défunts, enfouissaient en leur compagnie. D'autres encore sont simplement des postes militaires : placés au sommet d'une montagne commandant les environs, dominant les chemins, les défilés, les ruisseaux qui donnent accès aux vallées, ils sont placés selon les règles de la stratégie des anciens Mexicains.

Quelques-uns, tel celui de Santa Rita [2], qu'on appelle de son ancien nom *Alahuistlan* [3], est non seulement isolé sur un pic, mais encore des murs en pierres sèches, disposés

1. M. Aubin dit *Momoztli*, et Molina, en son dictionnaire hispano-nahuatl, *Mumuztli*.
2. On l'appelle aussi *mamoztle de la Goleta*.
3. *Alahuiztlan* : « lieu glissant plein d'épines », et : aussi « Lieu d'épines et glissant situé au sud », à cause de la double signification du mot *huiztlan* ou *uistlan*. Selon Tezozomoc, *huiztlan* ou *uistlan*, sud, midi, et aussi épines ; *atl*, eau ; *alatic*, chose glissante; *tlan*, de *tlantli*, lieu près, auprès. *Atl — huiztlan*, sans aller plus loin, n'est-ce pas simplement : « eau épineuse », ce qui est bien vague, ou plutôt : « endroit humide plein d'épines »?

en labyrinthe, forment une série de retranchements s'étageant concentriquement du bas de la montagne au pied du tumulus. Ils en rendent l'approche singulièrement difficile. En cet endroit, avec des armes à peine plus perfectionnées que celles de leurs ancêtres, les insurgés mexicains de 1820, commandés par le célèbre guérilléro Pedro Ascencio, tinrent en échec un gros de forces espagnoles munies de mousquets et d'artillerie.

Au pied de la montagne, au sud, du côté opposé à celui par lequel on vient de Sultepec, on voit deux maigres villages, San Simon et Santa Maria, et un autre tumulus qui a nom *Ayohualco* [1].

En juin 1892, je fis une expédition aux tumulus d'Alahuistlan, emmenant avec moi pour travailler huit hommes et les outils indispensables. De Sultepec au tumulus principal il nous fallut deux longues journées à cheval par des chemins presque impraticables et, en route comme pendant les neuf jours que je passai à Alahuistlan, nous dûmes dormir à la belle étoile — ce qui n'est rien quand il fait beau, mais ce ne fut pas notre cas, — toutes les nuits.

Le tumulus, placé à l'extrême pointe de la montagne, a trois étages ; on les distingue, malgré les dégradations considérables causées par la végétation et les ouragans. Sa forme est celle d'une pyramide tronquée, et il est parfaitement orienté. Des marches sont encore visibles sur le pan placé au soleil levant. Je fis commencer les travaux de ce côté en ouvrant une tranchée au milieu du *mound*. Le septième jour, nous atteignîmes le milieu de cet amoncelle-

1. *Ayohualco*, sur l'eau ténébreuse ou nocturne. *Atl*, eau ; *yohualli*, la nuit ; *co*, près, sur, auprès.



N° 3

Groupe Azteco-Toltèque de Yahualica (Mexique).

ment de pierres plates placées soigneusement les unes sur les autres et reliées par de la terre. Au centre, au niveau du sol, une grande dalle fort épaisse, posée à plat, me fit concevoir l'espérance de découvrir enfin quelque objet intéressant, car jusque-là nous n'avions trouvé entre les pierres de la surface que plusieurs balles de plomb et un morceau de lame de sabre, ce qui s'explique par les batailles soutenues en cet endroit par les insurgés du Guérilléro Ascencio contre les Espagnols. Mon espoir fut déçu : sous la dalle commençait le roc de la montagne; ailleurs, rien que des pierres et de la terre mêlées. Je fis alors cette remarque que, du côté opposé de la pyramide, la terre était plus meuble, les terres moins bien disposées ; selon toute apparence, le mamoztle avait déjà été visité.

Deux autres tumulus voisins, plus petits, furent ouverts alors : ils étaient vides également, et sûrement avaient été visités. Les trous par lesquels on avait pénétré à l'intérieur avaient été comblés après les recherches, fructueuses ou non, de nos devanciers, les insurgés probablement.

Pour comble de malheur, pendant la nuit qui suivit mes déceptions, un orage terrible se déchaîna sur la montagne et un petit chêne ancré sur la pyramide, et qu'on voyait de plusieurs kilomètres à la ronde, fut frappé de la foudre. Il se brisa avec un grand fracas, ainsi que d'autres arbres des environs, et sa cime feuillue tomba dans un ravin.

Au matin, l'un de nos guides, parti à l'aiguade, vint nous avertir — j'étais avec mon beau-frère, M. Eugène Dubernard, — que les habitants de Santa Maria attribuaient à nos travaux sacrilèges dans le *mamoztle* la chute du petit chêne, l'orage de la veille, les dévastations qu'il avait causées dans leurs champs et je ne sais quelles autres catastrophes encore.

Ils s'étaient armés en toute hâte et venaient nous faire un mauvais parti. Les ouvriers indigènes que j'avais engagés à Sultepec, et que je payais au jour le jour, n'attendirent pas l'arrivée de l'ennemi. En un clin d'œil, ils ramassèrent ceux des outils qui leur appartenaient et s'en allèrent. Après réflexion, resté seul avec mon parent et le guide, n'ayant du reste plus rien à faire en ce lieu, je pris le parti de les suivre. Nous montâmes à cheval et, de la montagne voisine, après trois heures d'une marche forcée, ayant mis une large *barranca* (ravin creusé par les eaux) entre Santa Rita et nous, nous pûmes voir les gens de Santa Maria constater notre fuite, et se livrer sans doute à des imprécations formidables contre nous.

Un mois après, j'appris à Toluca que ces mêmes individus venaient de se révolter contre leur chef politique (maire, bourgmestre) et l'avaient massacré dans sa maison, — probablement avec les armes qui devaient leur servir contre nous. Cinq ou six d'entre eux furent fusillés après un jugement sommaire, et la paix régna dans le canton.

Je ne cite ce fait que pour montrer, malgré bien des opinions contraires, qu'il ne suffit pas d'aller au Mexique et d'avoir de la bonne volonté, de l'argent même, pour trouver quelque chose d'intéressant ; pour montrer aussi que le métier d'archéologue en pays neuf n'est pas toujours rose, qu'on y court quelques dangers, qu'on doit y supporter bien des privations et des fatigues [1].

J'en avais fait d'ailleurs la triste expérience quelque temps auparavant. En revenant de Tlatlaya par une route que les

1. Pendant neuf jours nous n'eûmes, en fait de provisions, pour nous et nos hommes, que ce que nous avions apporté. Dans le village on ne voulut rien nous vendre ; pour aller à l'aiguade ; il fallait faire 3 kilomètres... de montagne.

pluies avaient détrempée, je tombai avec mon cheval dans un ravin près de Temazcaltepec et je me brisai le bras gauche [1]. Pendant qu'on me soignait au Real de Abajo, je pris les fièvres intermittentes très communes dans cette région, et il me fallut plus d'un an pour m'en débarrasser complètement.

***

Je fus un peu moins malheureux dans les fouilles que je fis au Picacho, montagne qui domine le district minier du Cristo. Un tumulus de 8 mètres de hauteur couronne cette cime ; des tumulus plus petits, au nombre de cinq, l'entourent : quatre aux coins, le cinquième en avant des deux premiers et en face du plus grand.

Ayant commencé à ouvrir une tranchée dans le côté occidental du *mamoztle* principal, lequel est fait de pierres et de briques séchées au soleil, nous ne tardâmes pas à découvrir plusieurs squelettes humains étendus sur le dos côte à côte. Les uns étaient accompagnés d'ustensiles de ménage, *metatl*, pesons de fuseaux, colliers de pierres dures, petits vases en terre cuite ; d'autres avaient auprès d'eux dans des terrines — *caxitl* — des pointes de flèche en obsidienne et en silex, d'aucunes fort petites, presque toutes brisées. Tous ces squelettes avaient le crâne posé dans un *mulcaxitl* [2] semblable à ceux qui portent les n°s 1 et 2 (17 pièces) sur mon catalogue. Un vase à trois pieds pareil leur couvrait la face.

Malheureusement, les couches d'argile et de pierres qui

1. Comme il appert du rapport médical que j'eus l'honneur d'adresser au Ministère de l'Instruction Publique en juillet 1892.

2. *Mulcaxitl* ou *molcaxitl*, en mexicain moderne *molcajete :* vase à trois pieds, en terre, sorte de mortier à piler les épices ou plutôt les *chillis*, piments, et les tomates : *mulli*, sauce, *caxitl*, vase.

constituent le tumulus avaient laissé filtrer l'eau des pluies et je ne pus sortir qu'en débris la plupart de ces objets, lesquels ont l'air d'être aztèques, et appartiennent à l'époque où les Matlatlzinques avaient déjà perdu leur autonomie et leurs caractères nationaux.

Les ossements étaient en poudre, les crânes s'émiettaient sous les doigts. Le peu que j'en ai sauvé figure sous le n° 3. Les n°s 6 à 55, 59 à 69, 71 à 86, 98 à 114, appartiennent également à mes minces trouvailles du Picacho [1].

*
* *

A Iztapa de la Sal, où je découvris des ossements fossiles de grands pachydermes, je fouillai plusieurs tumulus sans succès. Dans l'un d'eux, déjà exploré, je trouvai des fragments de crâne et un morceau d'étoffe grossière qui porte des traces métalliques : n° 4 de mon catalogue.

*
* *

Les environs de Sultepec offrent beaucoup de tumulus, du côté du Cerro de la Culebra, Coatepetl, plus particulièrement. Les n°s 5, 6 à 56, 57, 58, 70, 87 à 89, appartiennent aux *mamoztles* de cette région.

L'une de ces constructions, adossée à un pan de montagne, présentait une cavité centrale communiquant avec une caverne naturelle, peut-être creusée dans le roc. J'y trouvai, comme en une sorte de magasin, de dépôt, un grand nombre d'idoles fort grossières, fort laides, faites d'une espèce de mortier blanc ou jaunâtre taillé sans doute à l'état humide.

1. Toutes ces indications numériques se rapportent aux collections déposées à son retour par M. Genin, soit au Muséum, soit au Trocadéro.

Il en est beaucoup de semblables, quoique de tailles différentes (nos 156-175).

Ce sont des pénates, je pense; mais, à coup sûr, ces images grossières n'ont été fabriquées, ni par les Mexicains, ni par les Matlatlzinques.

Comme Coatepetl touche les sierras boisées affectionnées par les chasseurs Otomies, qui restèrent plongés dans le fétichisme le plus absurde longtemps après la conquête espagnole, je n'hésite pas à attribuer ces divinités, dénuées de l'art le plus élémentaire, à quelqu'une des tribus sauvages de la nation Otomie (nos 156-173). A Papantla, non loin de la fameuse pyramide, on trouve des pénates — bien plus artistiques que celles-ci, certes ! — faites aussi de mortier, mais le centre renferme un morceau de pierre sculptée montrant les principales lignes de l'objet que représente à l'extérieur la cape plus ou moins épaisse du mortier.

***

Outre les pyramides et les sépulcres que j'ai visités, j'en ai noté un certain nombre qui, je crois, n'ont pas encore été explorés.

Ils se trouvent dans la région qui est dénommée aujourd'hui Canton de Sultepec et Canton de Tejupilco, et je crois qu'en ce pays les Matlatlzinques ont dû habiter longtemps, prospérer encore un peu après leur défaite par les Aztèques et leur recul devant ceux-ci. La carte jointe à ce mémoire permettra de voir plus aisément la position de ces monuments et rendra plus faciles les recherches futures.

Je cite pour mémoire un grand tumulus à *Acatempa*, près d'Amatepec; les indigènes l'ont nommé San Francisco et ils

prétendent que toutes les nuits un bruit de cloches s'en échappe (!).

Dans la même région, un autre porte le nom de *San Martinito*.

Au *Potrero*, près de Tlatlaya, j'en ai remarqué plusieurs, de même qu'à *San Marcos*, près d'Amatepec. A *San Pedro Omealco*, il en existe un grand, remarquablement fortifié, deux autres à *San Pedro Guayagualco* et à *San Miguel Totomaloya*, etc.

YAHUALICA

A 40 kilomètres au sud de la ville de Huejutla, dans l'État de Hidalgo, se trouve un village qui est l'un des plus anciens du Mexique : Yahualica. L'antique royaume de Metztlitlan ou Metztilan, le pays de la lune — (*Metztli*, lune, *tlan*, terre), — le compta au nombre de ses principales villes et en fit même une sorte de place forte destinée à protéger le pays contre l'invasion des Cuextèques [1].

Les habitants appartenaient à une race sœur des Aztèques ; « ils parlaient le nahuatl un peu corrompu et pratiquaient « les mêmes rites religieux que les fondateurs de Tenoch- « titlan », dit Orozco y Berra [2].

Je ne partage pas complètement l'opinion de l'éminent historien mexicain : que les Metztitlanèques aient fait des emprunts plus ou moins considérables à la religion aztèque, c'est très possible ; il est même probable que ces emprunts leur auront été imposés par les Aztèques, grands propagateurs de leurs rites, après quelque victoire [3] remportée sur

1. Orozco y Berra, *História antigua de México*, t. II, p. 205.

2. Id., *Ibid.*

3. Metztitlan fut toujours en guerre contre ses voisins les Acolhuas ; ceux-ci ayant été alliés aux Aztèques, les Aztèques ont dû avoir maille à partir avec les gens de Metztitlan.

eux ; mais chez les gens de Metztitlan, la zoolâtrie et le culte du phallus dominent, ce qui n'est point le cas chez les Aztèques.

En effet, chez ces derniers, le serpent,—*coatl* et *cohuatl*,— l'aigle, — *cuauhtli*, — le tigre, —*ocelotl*, —figurent souvent ; le colibri, — *huitzitzilin*, — tient même une grande place ; mais il me semble que c'est presque toujours à titre d'emblèmes, de symboles, bien rarement plus. En effet, le colibri ne figure que comme ornement, comme hiéroglyphe partiel du dieu de la guerre Huitzilopochtli, dont le pied gauche portait des plumes de cet oiseau, d'où le nom de la divinité. *Huitzitzilin, huitzili* — colibri; *opochtli,* gauche [1], gaucher, soit : colibri gaucher, ou plutôt colibri à gauche. Les aigles, les tigres sont pris comme emblèmes de la force et du courage; le serpent est le symbole de la ruse et du mystère : le mystère de son charme étrange, effrayant, captivant; le mystère de ses fuites, de ses apparitions subites; la ruse avec laquelle il se dissimule, rampe et soudain se dresse à demi... L'aigle est vénéré par gratitude : au temps de la pérégrination, il a montré au jour béni la terre promise, le lieu où devait s'élever Tenochtitlan, mais il n'est pas adoré comme dieu. Des chevaliers le prennent pour emblème comme d'autres chevaliers prennent l'ocelot ; on veut ressembler à ces tyrans de l'air et

1. On sait que la mère de Huitzilopochtli — d'après la légende — qui n'est autre, peut-être, que Coatlicue (*Coatl,* serpent; *cueitl,* jupe ; jupe de serpents) était servante dans un temple des dieux premiers. Un jour, en balayant le temple, elle aperçut un bouquet de plumes de colibri qui flottait en l'air. Elle le prit dans l'intention d'en faire l'humble hommage à ses dieux pénates, et le mit dans son sein. Quelques jours après, les signes de la grossesse se montrèrent chez elle. Ses fils, l'ayant appris, la voulurent tuer pour avoir commis le péché de chair — elle était veuve. Mais voici que Huitzilopochtli sort tout armé du ventre de la malheureuse, tue ses frères qu'il déifiera plus tard et règne sur les Mexis. Le bouquet de plumes de colibri était resté fixé à son pied gauche, il devint son emblème. Huitzilopochtli s'appelle aussi Mexitli — dieu des Mexis ; et Tetzahuitl, l'effrayant, le fantôme.

des forêts, on se couvre de leurs dépouilles pour effrayer les ennemis... Tuerait-on les aigles et les tigres pour vêtir leurs adorateurs si ces animaux étaient dieux ? Non, certes !

Quant au phallus, il est excessivement rare chez les Mexicains (de Tenochtitlan). Je ne connais guère qu'un objet qui me semble un emblème phallique trouvé chez eux : la petite idole en terre cuite n° 145. Et encore, est-ce un phallus, cette petite proéminence qui s'élève au-dessus de la tête de l'idole? On peut en douter [1].

Au contraire, dans les tumulus du pays de Metztitlan, et tout particulièrement dans la région de Yahualica, les animaux en pierre sculptée et les phallus de toute taille abondent.

Je citerai, parmi les animaux, un grand cerf, et une sorte d'anthropoïde accroupi, de 90 centimètres de hauteur. Cette dernière figure m'a frappé, car les anthropoïdes n'ont jamais existé, que je sache, en Amérique. Ces animaux ne sont point des ornements détachés d'un autel, d'une antéfixe de temple, ce sont des tout parfaitement complets, destinés à être portés sur un socle mobile ou à figurer sur quelque piédestal pour y être adorés et recevoir des offrandes.

Supposer que ces idoles datent du temps des prédécesseurs premiers des Metztitlanèques dans cette contrée, les Olmèques, les Xicalanques, ne me paraît pas acceptable, car les tumulus où ces objets ont été trouvés font reconnaître tout de suite la civilisation aztèque, fille de la toltèque, mais plutôt celle-ci que celle-là. Les menus objets : colliers, poteries,

1. Cette petite idole a été trouvée à Tlatelolco : une commission mexicaine y fait des fouilles en ce moment, dans l'intérieur du Teypan. Je l'accompagnai plusieurs jours et on me fit présent de cette idole et de plusieurs autres objets. Il y a beaucoup à dire sur l'âge de tous les objets qu'on trouve à Tlatelolco et dans les environs de Mexico. Ce ne sont point toujours des antiquités fausses, contrefaites, mais beaucoup d'entre elles sont postérieures à la conquête du Mexique.

flèches, fragments de lances, pipes ressemblent beaucoup plus aux trouvailles similaires faites à Tula et à Cholula qu'à celles de Tlatelolco, d'Atzcapotzalco ou de Tacuba.

Je crois donc que la religion et la civilisation toltèques ont dominé chez les gens de Yahualica et du Metztitlan, et non pas celles des Aztèques. Je veux dire, bien entendu, la religion des Toltèques derniers, celle de la fin de leur puissance, quand la zoolâtrie, les envahissant, se mêlait au culte pur de Quetzalcoatl en se mélangeant avec les rites sanglants laissés par les adorateurs de Huitzilopochtli lors de leur passage.

A cette époque, régnait sur Tollan le fils adultérin de Tecpancaltzin et de la belle Xochitl, Meconetzin, appelé aussi Topiltzin [1] (1039-1116). Les chroniqueurs s'accordent à reconnaître que, dans les derniers temps du règne de ce prince, la licence la plus éhontée avait corrompu les mœurs des Toltèques : les prêtres, qui avaient fait vœu de chasteté, vivaient publiquement avec les grandes dames de la Cour, l'adultère compliquant le sacrilège, et les temples étaient devenus des lieux de prostitution.

Quoi d'étonnant qu'alors, après l'ophiolâtrie partielle — le serpent à plumes, Quetzalcoatl — la zoolâtrie, les sacrifices humains, le culte du phallus se soit généralisé dans cette société dissolue mûre pour cet emblème, non plus alors symbole de la génération qui vivifie, qui perpétue, du soleil-

1. Meconetzin, de *meconetl*, le drageon de l'*agave mexicana* qui fournit la boisson alcoolique nommée *pulque*, et la terminaison révérencielle *tzin*. Tous les auteurs lui reconnaissent ce nom, qui lui fut donné par son père Tecpancaltzin en souvenance de la pseudo découverte * du *pulque* par sa mère Xochitl ; mais ils préfèrent lui donner celui de Topiltzin, le justicier, disent-ils. Pour moi, Topiltzin vient de *Topil*, ou *tupil*, domestique, asservi, esclave ou fils d'esclave.

* Cette découverte a été contestée. (Voir Orozco y Berra, *op. cit.*, t. III, p. 79.)

homme embrasant, fécondant la terre-femme pour engendrer, mais symbole des plus grossières jouissances, des plus violents appétits de la chair triomphante !

Rien ne démontre, je le sais bien, le culte phallique à Tollan; mais dans les dépendances de cette métropole ?

Peut-être les excès mêmes des adorateurs de la chair les ont-ils fait poursuivre par des sectaires non moins dissolus, mais plus hypocrites. Il y a eu tant de révolutions et d'évolutions dans les derniers temps de Tollan, pour des motifs inconnus, qu'on peut supposer que le culte phallique en fut un.

Les Toltèques partisans de cette aberration s'en furent alors et, qui sait, portèrent leurs pas et leur culte nouveau — rendu plus fort par la persécution — vers le pays de Metztitlan [1]. On peut le supposer. En tous cas, la plupart des gens de Yahualica ont le type toltèque bien caractérisé. Cela, me semble-t-il, est un appoint en faveur de mon opinion contre celle d'Orozco y Berra, car le fait n'existe pas seulement à Yahualica, mais dans toute la région de Metztitlan, qu'il dit avoir été de civilisation et de population aztèques.

Le type aztèque, pourtant, se rencontre aussi, mais moins nombreux, moins accentué que l'autre : il y a eu croisement et le toltèque a dominé [2].

Les anciennes danses mexicaines, mi-profanes, mi-sacrées, que quelques missionnaires laissèrent conserver à leurs ouailles païennes, à condition de ne les célébrer qu'aux jours

1. Notons que la province de Metztitlan était consacrée à la lune, *Metztli*. Yahualica, pour moi, est *Yohuallica* : près de la nuit, *yohualli*. De cela, je crois voir jaillir une lumière confuse; j'y reviendrai après un nouveau voyage poussé plus loin, vers Metlaltoyuca, clef du mystère.

2. Voir la planche jointe à cette étude.

des solennités catholiques, ont conservé tout leur caractère dans cette région. J'avoue que ces manifestations chorégraphiques ont infiniment plus de rapports avec la danse du scalp des Apaches et les furieuses contorsions des Dahoméens qu'avec la plus primitive ébauche de l'art de Vestris.

* * *

En 1893, je passai par Yahualica en allant examiner superficiellement la sierra de Huachinango et le pays de Tecolutla et Metlaltoyuca, région comprise entre les bouches des Rios de Cazones, de Nautla et de Tecolutla, dans le voisinage de Papantla, célèbre par sa pyramide [1]. Cette contrée, occupée jadis par les Totonaques, est couverte de monuments anciens qui n'ont pas encore été explorés. Là, dort toute une civilisation bien différente de la toltèque et de l'aztèque, je pense, et peut-être antérieure à toutes deux; car, si l'on en croit leurs traditions, les Totonaques furent les constructeurs des Pyramides de Teotihuacan et comptaient, en 1600, huit siècles de séjour dans le pays [2].

De toutes façons, cette région est extrêmement intéressante, car les Totonaques, que l'on confond souvent avec les Huaxtèques [3] avec lesquels ils ont plus d'un point de rapport, étaient, d'après les anciens chroniqueurs, de très habiles ouvriers ès arts mécaniques et ils étaient blancs de peau! Si, à leurs traditions qui remontent fort loin, à la blancheur rare de leur peau et à leur ressemblance avec les Huaxtèques, leurs proches parents, à coup sûr, et leurs voisins,

1. États de Puebla — Nord — et Veracruz, entre le 20° et le 21° de latitude N.
2. Orozco y Berra, *História antigua de México*, t. II, p. 173; Sahagun, t. III, p. 131.
3. Que les anciens chroniqueurs appellent aussi *Cuextèques*, *Huxtèques*, etc.

on ajoute que ces derniers prétendaient être arrivés jadis par la mer, sur des barques, aux rivages du Golfe du Mexique, on comprendra l'attrait que présente l'étude de leurs monuments. Dans ce coin du Mexique se trouve, il me semble, la clef du mystère des premiers temps du Mexique, la pierre de Rosette qui livrera le secret des inscriptions mexicaines [1].

Les langues huaxtèque et totonaque se ressemblent et appartiennent à la famille maya, yucatèque. Leurs monuments doivent se rapprocher aussi — telle, la Pyramide de Papantla — des ruines du Yucatan et du Chiapas. Pour ma part, je n'ai vu que des tumulus en grande quantité, des pyramides aux dehors grossiers, et des fortifications qui ont dû être celles d'une grande ville. Mais il peut y avoir des ruines immenses, — et j'ai entendu dire par des indigènes qu'elles existaient, — dans les forêts qui couvrent cette région. Le hasard, à défaut d'intelligentes et adroites recherches, les fera découvrir, comme il fit trouver, en 1785, à un agriculteur, M. Diego Ruiz, la belle pyramide du Tajin ou de Papantla, que j'ai citée maintes fois dans les précédentes lignes [2].

Je signale très particulièrement cette zone archéologique aux explorateurs *qui voudront du nouveau, n'en fut-il plus au monde !*

* * *

1. Le pays des Huaxtèques aux bords du Rio Panuco s'appelait jadis Panotlan, Pantlan, Panoayan (c'est-à-dire — nous l'avons vu ailleurs — passage sur l'eau, pont, passerelle) ; ils étaient venus par eau, nous dit Sahagun (*H. de Nueva España*, t. III, p. 132).

2. Laquelle tombe en ruines, soit dit en passant. Le conservateur des monuments mexicains anciens, M. Batres, devrait y veiller.

A Yahualica, j'eus le plaisir de rencontrer M. Louis A. Escandon, qui venait d'arriver avec une commission du gouvernement de l'État de Hidalgo pour faire des fouilles dans les tumulus des environs [1]. Il voulut bien m'autoriser à l'accompagner dans ses recherches.

Il ne fut pas plus heureux que moi à Alahuiztlan. Après avoir fait, dans un tumulus de 9 mètres de hauteur, une section transversale de 12 mètres de long sur 3 et demi de large, il ne trouva qu'une pierre énorme posée au centre, sur le sol, et mesurant 1 mètre 95 de hauteur sur 0 mètre 65 de largeur et autant de longueur. Rien de plus; pas le moindre bibelot, pas le plus mince ossement, des cailloux et des pierres seulement, amoncelés avec régularité.

Dans un autre tumulus, de 7 m. 56 de hauteur, à 5 m. 49 de profondeur une petite muraille de dalles scellées entre elles par une espèce de mortier arrêta les travailleurs. On mit à découvert avec soin une sorte de boîte faite de dalles, pareille en tout à la caisse sépulcrale trouvée par moi dans un tumulus d'Iztapa de la Sal [2]. On l'ouvrit; elle ne contenait que des ossements qui s'en allèrent en poussière quand on les toucha, un collier de pierres dures, des lances en obsidienne, un fume-cigare en os, semblable à celui que j'avais trouvé précédemment à Coatepec dans une région distante de plus de 240 kilomètres [3] et qui porte le n° 72 de mon catalogue. Un grand nombre de menus objets accompagnaient

1. Des environs seulement; la zone intéressante est à huit jours de cheval plus loin, à l'est-nord-est.

2. Cf. mon rapport au Ministère de l'Instruction publique en date du 20 octobre 1892.

3. En ligne droite. Les deux pays ont été visités, conquis, longtemps dominés par les Aztèques; de là leurs points communs; de là aussi la preuve du peu d'ancienneté des tumulus. Et pourtant, qui sait?

ceux que je viens de citer; parmi eux, un petit phallus en or retint mon attention.

D'autres sépulcres furent ouverts ; d'aucuns étaient vides ; d'autres contenaient des ossements qui, au contact, tombaient en poudre, et des objets d'usage domestique, pesons de fuseaux, vases, etc. ; des couteaux, des grattoirs, des pointes de flèche en obsidienne, plusieurs ciseaux en bronze et, dans un tube en terre cuite, une aiguille en cuivre.

Non loin des tumulus, on voit des ruines d'un palais ou d'un temple, d'une construction considérable enfin. Les fondations — peu profondes, presque au ras de terre — et les murs sont faits de pierres plates posées avec soin et tenues seulement par de la terre. Parfois, pourtant, on remarque une sorte de ciment blanchâtre.

Entre ces ruines et des ruines voisines, furent trouvées des « brazeros », fourneaux en pierre, un singe en pierre également, et trois phallus en pierre fort dure, ayant 1 m. 57, 1 m. 62 et 1 m. 55 de longueur [1].

1. En 1886, voyageant dans l'État d'Oaxaca, je découvris un autre phallus, qui me paraît étrange, dans une caverne située dans une petite île entre Playas Vicente et Paraiso-Ozumacin, sur la rivière de Tesechoacan, affluent du Papaloapam.

Nous descendions la rivière en radeau, lorsque l'idée nous prit d'aborder en cette île qui n'est qu'un énorme monceau de rochers accumulés par suite de quelque convulsion terrestre et présentant une série de cavernes qui, du haut en bas de la montagne, ou plutôt de l'amoncellement rocheux, communiquent entre elles. Tout en haut, une marque rouge, assez semblable à une main et produite par des veines de marbre rouge ou d'opale sur le fond plus sombre du massif, a fait donner à cet endroit le nom de *Mano del Marquez*, la main du Marquis (le Marquis, c'est Hernan Cortes, marquis de la vallée d'Oaxaca).

Nous entrâmes dans une caverne située au ras de l'eau, et qui était remplie de serpents et de scolopendres. Nos guides indiens refusaient de nous accompagner, leurs légendes leur faisant accroire que ce lieu était maudit et qu'on n'en sortait plus une fois entré. Il faut dire que cette région est à peu près déserte à trente lieues à la ronde et que la rivière de Tesechoacan, au-dessus de Playas Vicente, n'est parcourue que par trois ou quatre canots qui font deux voyages annuels entre Ozumacin et Cosamaloapan pour apporter les récoltes de tabac et de caoutchouc du pays. Et, encore, les Indiens suppriment-ils souvent

La plupart de ces objets ont été envoyés au Musée de Pachuca [1]. Un masque en pierre, une idole brisée, un petit vase, un plat et un sifflet, les deux premiers en pierre dure, les trois derniers en terre cuite furent rapportés par moi de cette expédition (nos 140, 141, 142, 143 et 144 de mon catalogue).

*
* *

De Yahualica, j'accompagnai M. Escandon à Tula, où il se rendait pour marcher sur les traces de l'excellent voyageur M. Désiré Charnay.

Aux environs du Terro del Cesoro, il mit à découvert les

le service des canots ou des radeaux à cause des risques de naufrage que leur font courir les innombrables rapides de la rivière. Ils préfèrent vendre leur récolte à meilleur marché et la porter à dos d'homme à Tuxtepec et à Oaxaca, d'où on la réexpédie vers la mer.

La caverne présentait l'aspect d'un chœur de cathédrale : elle était fort haute, la voix se perdait comme sous un dôme, et, sur les côtés, des anfractuosités du mur, des trous, semblaient, en bas, des sièges pour de mystérieux clercs ; en haut, des niches pour des saints disparus. L'eau avait rongé la pierre et lui donnait, par endroits, de beaux reflets de velours vert, de peluche olive. Au fond, se détachant de la paroi, descendait vers la terre, non tout droit, mais en travers, comme se dirigeant vers l'entrée, un énorme phallus. Je dis : descendait, car ce n'était plus le phallus triomphant de Yahualica, mais un organe atone, tristement monstrueux. Je crus d'abord que c'était une concrétion pierreuse qui s'allongeait obliquement de la voûte, mais non! elle portait des traces qui ne permettaient point de croire à un caprice de la nature.

Si tant est que c'était une stalactite, elle avait été polie, usée, à certains endroits pour dessiner la protubérance du gland, réserver le filet, indiquer les replis du prépuce; les testicules, au fond, pendaient comme un abaissement de la voûte.

La ressemblance était telle, en tous cas, que nos domestiques indiens, gens peu observateurs d'ordinaire, la remarquèrent et, libidineusement, se montrèrent en riant l'extraordinaire appendice.

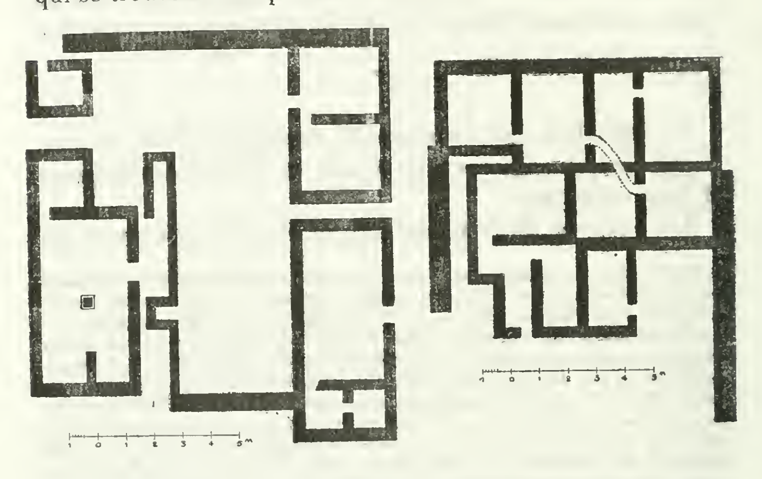
Cette caverne se trouve en pays Chinantèque — (la région a gardé son ancien nom : Chinantla) — c'est-à-dire sous l'influence religieuse des Zapotèques, bien que la langue chinantèque n'ait que de lointains rapports avec les idiomes mixteco-zapotèques, si l'on en croit le Père Burgoa, Orozco y Berra et Pimentel.

Je ne serais pas autrement étonné que cette grotte ait servi longtemps de temple païen aux tribus voisines si difficultueusement catéchisées, converties par les missionnaires espagnols.

1. Ils ont été transportés à Pachuca, capitale de l'État de Hidalgo, où le gouvernement local a l'intention d'installer un musée d'archéologie.

fondations de deux maisons assez amples, dont M. Jules Aguirre, ingénieur mexicain, dressa le plan.

Il voulut bien m'en laisser prendre copie, et ce sont eux qui se trouvent ici reproduits.



MITLA

Profitant de l'inauguration du nouveau chemin de fer du Sud qui relie Mexico à Oaxaca par Puebla, j'eus le plaisir, en décembre 1892, d'aller revoir les ruines de Mitla, Mitlan ou Mictlan. J'ai pu constater qu'aucune recherche sérieuse n'y a été faite depuis quelques années, mais que rien n'a été fait non plus pour préserver ces majestueuses reliques de la ruine complète dont les menacent les arbustes, les grandes herbes et les indigènes qu'on y envoie fouiller et démolir à tort et à travers pour découvrir quelques baga-

telles ou chercher les fameux trésors qu'on y croit cachés.

J'ai rapporté de ce voyage un petit vase zapotèque à forme très caractéristique, n° 139, et deux masques, n°s 137 et 138 de mon catalogue.

CHOLULA

En passant par Puebla, je m'arrêtai pour pousser une pointe vers la pyramide de Cholula, bien délaissée aujourd'hui.

Une fabrique d'antiquités établie aux abords de la ville fait concurrence à celles de San Juan Teotihuacan et du Niño Perdido de Mexico, et fournit abondamment et à bon marché ses extraordinaires produits aux touristes américains qui viennent visiter Puebla.

Comme les touristes affluent, les collections de Boston, de Chicago et de Saint-Louis de Missouri seront très riches dans peu d'années!!

SAN JUAN TEOTIHUACAN

Suivant les désirs de M. Désiré Charnay, je voulais me rendre à Teotihuacan pour y opérer les recherches qu'il avait bien voulu me faire indiquer par une lettre du Bureau des Missions en date du 24 septembre 1892.

Il me fallait une autorisation pour y faire des fouilles, de même qu'au mont Tlaloc, au dessus du Rio Frio, où je pus cependant constater l'existence du cimetière indien indiqué par M. Charnay.

L'autorisation gouvernementale se faisant attendre, je pris le parti de rentrer en France, remettant une exploration des lieux que signale l'éminent voyageur à mon prochain voyage au Mexique.

GUADALCAZAR

Avant de rentrer en France, j'eus l'occasion d'aller à San Luis Potosi, à quelque 450 kilomètres de Mexico.

Je signale aux archéologues, à 80 kilomètres Nord-Est de San Luis Potosi, à Guadalcazar, l'existence d'une caverne qui a servi, pendant de nombreuses années, de cimetière aux Indiens Cuachichiles ou Cuachichils [1].

On y trouve, mêlés aux crânes, aux ossements, aux urnes cinéraires, des ustensiles de toute sorte et un grand nombre de gros grelots en bois que je n'ai rencontrés que là. Ces grelots, de la grosseur d'une noix, devaient servir à faire des colliers.

Ceux que je recueillis avec plusieurs crânes intéressants et de menus objets, me furent expédiés quelques jours après mon passage à Guadalcazar. Je n'ai jamais revu la caisse qui les contenait. Peut-être est-elle restée en souffrance dans une gare intermédiaire, peut-être m'attend-elle à Mexico !

1. Je crois utile d'ajouter que si je donne cette indication et d'autres, c'est que je ne les ai jamais trouvées dans les ouvrages que je connais sur le Mexique.

DE LA LANGUE ALLENTIAK
(GRAMMAIRE, TEXTES, VOCABULAIRES)

PAR M. RAOUL DE LA GRASSERIE
Membre de la Société des Américanistes de Paris
Correspondant du Ministère de l'Instruction Publique

La langue Allentiak n'est plus en usage ; elle était parlée par les Guarpes ou Huarpes, population indigène de l'Amérique du Sud qui habitait près de la ville de San Juan de la Frontera, dans la province de Cuyo, dépendant autrefois du Chili, actuellement de la République Argentine, et dans la plaine arrosée par le lac ou lagune de Guaracacha, sur le versant oriental de la Cordillère des Andes. Ces indigènes étaient appelés, avec d'autres, Puel-che, hommes de l'Est, par les Araucans, tandis que le nom de Guarpe leur fut donné par les Aymaras. Ils étaient de plus haute stature que les Araucaniens du Chili et plus robustes ; ils descendaient des tribus nomades pampéennes. Dans sa géographie universelle, Élisée Reclus ne mentionne pas les Guarpes ou Allentiaks, mais seulement d'une manière générale les Pampéens qui ont, dit-il, disparu, tandis que les Patagons proprement dits survivent, quoique décimés. Cependant il cite les Puel-che du Colorado, et d'autres peuples en *che* (on sait que ce mot signifie *homme* dans la langue Auca), dont quelques-uns habitaient la province de Mendoza et doivent être

des Milcayac ; c'est près d'eux que fut fondée la ville de San Luis, tandis que celle de San Juan le fut chez les Guarpes. Cet auteur divise, d'ailleurs, les habitants de toute cette région en trois familles : les Araucaniens, les Pampéens et les Patagons ; les Guarpes se rattachent à la seconde. Leur langue était, au moins géographiquement, voisine de celle des Milcayac, dont il ne nous est pas resté de trace. Elle ne semble avoir aucune affinité avec les dialectes du Chili ni ceux de la Patagonie qui l'entourent. L'Auca, le Tehuelche et le Pehuelche en sont nettement distincts. Elle ne semble pas en avoir non plus avec les dialectes Chaco, dont Luis Jorge Fontana a donné des vocabulaires en 1881, et jusqu'à présent on ne peut la rattacher à aucune des familles linguistiques américaines plus ou moins connues, quoique certains de ces mots, comme nous le verrons, se retrouvent dans d'autres langues. On ignore même si le Milcayac, parlé autrefois dans la province de Mendoza, mais resté inconnu, avait avec elle des affinités réelles.

C'est au Père Valdivia que nous devons ce qui nous est parvenu de l'Allentiak ; c'est lui qui avait écrit aussi la grammaire et le vocabulaire de l'Auca et ceux du Milcayac, ces derniers entièrement perdus. Il en a été, du reste, longtemps ainsi de sa grammaire allentiak. Le père Valdivia fut un des premiers missionnaires jésuites qui s'établirent au Chili en 1593 ; il suivait les conquérants dans leurs campagnes, en cette qualité et dans ce but il étudia les langues des indigènes. Il était né à Grenade, en Espagne, en 1560, et l'on trouve sur lui des détails biographiques dans l'*Histoire de la province du Paraguay et de la Compagnie de Jésus* par Lozano. C'est en 1607 probablement qu'il publia son ouvrage, comprenant une grammaire, un vocabulaire espagnol-allentiak, un catéchisme et un confessionnaire, sous le titre suivant :

Valdivia (Luis de), *Doctrina christiana y catechismo, con un Confessario, arte y vocabulario de la lengua allentiak*, por el padre Luis de Valdivia de la Compañia de Jesu. Lima, 1602.

Cet ouvrage, qui est la seule ressource que nous possédions pour étudier l'Allentiak, a eu une singulière fortune. Il était perdu et on n'avait conservé nul espoir de le retrouver, lorsque J. T. Medina en découvrit un exemplaire dans la bibliothèque nationale de Lima et en donna une notice dans son *Histoire de la littérature coloniale du Chili*, publiée en 1878. Cet exemplaire lui-même fut perdu ; mais en 1892 le comte de la Viñaza en signala un autre qui se trouvait dans la bibliothèque nationale de Madrid. Quant au titre lui-même, il avait été relaté par divers auteurs avec des variantes qui n'étaient pas d'accord même sur la date de la publication primitive. D'après celui qui a été donné par Antonio Nicolas, dans sa *Bibliotheca nova*, l'ouvrage comprenait le Milcayac, en même temps que l'Allentiak. La partie relative au Milcayac était terminée par le P. Valdivin et allait être livrée à l'impression en 1607 ; mais il était de retour en Europe et le manuscrit se perdit à Lima. Quant à l'exemplaire allentiak de la bibliothèque de Madrid, il a été réimprimé par José Toribio Medina à Séville en 1894, et c'est cette réimpression que nous avons entre les mains. A la Plata, Bartholomé Mitré a écrit, en 1894, sous le titre de *Langues américaines* [1], une étude critique sur les ouvrages de Valdivia à la fin de laquelle il a extrait un petit vocabulaire allentiak-espagnol de celui espagnol-allentiak de Valdivia. A son tour, M. Désiré Pector a rendu compte de ce travail de Mitré en ajoutant ses observations person-

1. *Lenguas americanas*. Estudio bibliografico-linguistico de las obras del P. Luis de Valdivia sobre el Araucano y el Allentiak.

nelles sur cette langue et sur le peuple qui la parlait dans un article du journal argentin, *la Nacion*.

En somme, nous ne possédons, pour étudier la langue Allentiak, aujourd'hui langue morte, mais d'une extrême importance, parce qu'il est permis de la considérer comme le type d'une partie des langues pampéennes, que l'ouvrage de Valdivia, et même les documents qu'il nous fournit sont restreints ; ils le sont beaucoup plus que ceux qui l'ont été par lui sur l'Auca. Cependant, les textes qu'il a publiés sont d'un puissant secours.

Il s'agissait de les utiliser, tant pour compléter son vocabulaire et celui qu'en a extrait Mitré, que pour trouver des exemples des règles grammaticales et parvenir à l'analyse lexicologique des mots. Dans ce but nous avons employé la méthode dont nous nous sommes déjà servi pour plusieurs autres langues américaines. Après avoir reproduit la substance de la grammaire et le vocabulaire, en ayant soin d'y analyser chaque mot par des tirets, nous avons donné les textes avec traduction française interlinéaire, continuant en même temps notre analyse par le même moyen optique. Là où la traduction exacte semblait impossible pour le moment ou risquée, nous l'avons omise ; là où elle était seulement douteuse, nous l'avons marquée par un point d'interrogation ; ces cas ne sont pas nombreux et nous avons pu presque partout pénétrer la composition des mots et des formes, de telle sorte que tout linguiste pourra se familiariser en peu de temps avec l'essentiel de cette langue et en saisir la structure et le caractère.

Notre présente monographie renferme donc les parties suivantes : 1° Grammaire allentiak, suivie d'un tableau des indices grammaticaux et d'un examen critique de cette grammaire ; 2° Textes ; 3° Vocabulaire français allentiak ; 4° Vocabulaire allentiak français.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

GRAMMAIRE

PREMIÈREMENT : PHONÉTIQUE

Les seuls renseignements phonétiques que nous possédons concernent l'accent.

Les noms sont, en général, dissyllabiques et ont l'accent sur la dernière syllabe; il en est de même des adjectifs, des adverbes et des particules.

Les verbes ont l'accent sur la dernière syllabe, excepté à l'indicatif et aux temps finissant en *tichan* et en *nista* qui ont l'accent sur la pénultième.

x a le son de *ch* français; j celui de *j* français; *ch* le son de *tch*.

DEUXIÈMEMENT : MORPHOLOGIE

DU SUBSTANTIF.

Le pluriel se forme en postposant la particule *guiam*.

Voici le paradigme de la déclinaison : *pia*, père.

Nom. *pi-a*; gén. *pia-ch, pie-ch, pii-ch*; dat. *pia-ye*; *pia-ye, pia-ta*; voc. *ha pia*; abl. *pia-ta,* dans le père; *pia-yen,* par le père; *pia-men,* avec le père.

Plur. *pia-guiam*; gén. *pia-guiam-ych*; dat. *pia-guiam-ye*; acc. *pia-guiam-ye, pia-guiam-ta*; voc. *ha-pia-guiam*; abl. *pia-guiam-ta*; *pia-guiam-yen, pia-guiam-men.*

Il n'existe pas de genre; on distingue le mâle et la femelle en ajoutant *yag* ou *axe : cavallo yag, cavallo axe.*

Au génitif, quand le substantif se termine par une voyelle, l'indice se réduit à *ch : pia-ch*, du père.

Au datif et à l'accusatif on emploie *ye* lorsqu'il n'y a pas mouvement, et *ta* lorsqu'il y a mouvement vers; la même particule *ta* sert à l'ablatif lorsqu'il y a mouvement hors de, ce qui est une singularité.

L'adjectif se place toujours avant le substantif.

DU PRONOM.

Les pronoms primitifs, sont : 1° *cu*, je ; 2° *ca,* tu ; 3° *epe*, il, *yag*, celui-ci, *hueng yang*, celui-là. Au pluriel, l'indice n'est pas *guiam*, mais *cha*.

1° *cu-cha*, nous; 2° *ca-cha*, vous ; 3° *ep-cha*, eux ; *he-cha,* ceux-ci ; *hueg-cha,* ceux-là.

Gén. plur. *cu-cha-ch*, de nous ; *ca-cha-ch,* de vous ; *ep-cha-ch,* d'eux.

Gén. sing. *cu-ch*, de moi ; *ca-ch*, de toi ; *yag-che,* de lui, *e-chag che*, de lui ; *même* s'exprime par *ychacat ; cu ychacat*, moi-même.

DU VERBE.

Quillet-ca-nen, j'aime.

INDICATIF PRÉSENT.

Indice : *ca*

Sing. 1 *quillet-ca-ne-n*
2 *quillet-ca-npe-n*
3 *quillet-ca-na*

Plur. 1 *quillet-ca-c-ne-n*
2 *quillet-ca-m-ne-c-pe-n*
3 *quillet-ca-m-na*

PARFAIT.

Même forme en préposant *lpu*.

IMPARFAIT.

Sing. 1 *quillet-ec-yalta-nen*
2 *quillet-ec-yalta-npen*

3 *quillet-ec-yalta-na*
Plur. 1 *quillet-ec-yalta-c-nen*
2 *quillet-ec-yalta-m-ne-c-pen*
3 *quillet-ec-yalta-m-na*

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il suffit de préposer *lpu*.

FUTUR.

Sing. 1 *quillet-ep-ma-nen*
2 *quillet-ep-ma-npen*
3 *quillet-ep-ma-na*
Plur. 1 *quillet-ep-ma-c-nen*
2 *quillet-ep-ma-mne-c-pen*
3 *quillet-ep-m-mna*

1er TEMPS MIXTE : j'avais à aimer.

Sing. 1 *quillet-ep-lta-nen*
2 *quillet-ep-lta-npen*
3 *quillet-ep-lta-na*
Plur. 1 *quillet-ep-lta-c-nen*
2 *quillet-ep-lta-mne-c-pen*
3 *quillet-ep-lta-mna*

2e TEMPS MIXTE : j'avais à avoir aimé.

Sing. 1 *quillet-ec-eppeti-alta-nen*
2 *quillet-ec-eppeti-alta-npen*
3 *quillet-ec-eppeti-alta-na*
Plur. 1 *quillet-ec-eppeti-alta-c-nen*
2 *quillet-ec-eppeti-alta-mne-c-pen*
3 *quillet-ec-eppeti-alta-mna*

IMPÉRATIF.

Sing. 1 *quillet-ec-pech*
2 *quillet-ec-gua, quillet-ec-xec*
3 *quillet-ec-ten*

Plur. 1 *quillet-ec-peque*
2 *quillet-ec-que*
3 *quillet-ec-nis-ten*

OPTATIF.

On emploie les deux temps de l'indicatif, on peut aussi employer la forme suivante :

1 *cu quilletec-putia*
2 *ca quilletec-putia*
3 *ep-quilletec-putia*

SUBJONCTIF.

Sing. 1 *quillet-ec-cu-ya,* quand je désire.
2 *quillet-ec-ca-ya*
3 *quillet-ec-ep-ya*
Plur. 1 *quillet-ec-que-xa-ya*
2 *quillet-ec-ca-xa-ya*
3 *quillet-ec-pe-xa-ya*

IMPARFAIT.

Sing. 1 *cu quillet-ec-lapta,* si je désirais.
2 *ca quillet-ec-lapta*
3 *ep quillet-ec-lapta*
Plur. 1 *cu-chu quilletec-lapta*
2 *ca-chu quilletec-lapta*
3 *ep-chu quilletec-lapta*

Sing. 1 *quilletec-hanista,* quand je désirerais.
Plur. 1 *quilletec-ha-m-nista,* quand nous désirerions.

INFINITIF.

Prés. *quilletec-yam,* désirer
Parf. *quilletec-yalt-alti-chan*
Mixte. 1 *quilletec-ep-m-alti-chan*
2 *quilletec-ep-lt-alti-chan*

GÉRONDIF.

Accusatif.

Quilletec-taya ; quilletec-pelec, quilletec-nem-pelec ; quilletec-eta, quilletec-piam, pour désirer.

Ablatif.

Sing. présent. *quilletec-man-ti-sta,* en aimant.

Imparfait. *quilletec-yal-ti-sta,* en ayant aimé.

Parfait. *quilletec yalt-al-ti-sta,* en ayant aimé.

Futur. *quilletec man-ti-sta.*

Temps mixte. *quille tepl-al-ti-sta.*

On prépose les pronoms des diverses personnes.

Pl. présent. *quilletec ma-mnis-ta.*

Imparfait. *quilletec yalta-mnis-ta.*

Parfait. *quilletec yaltal a-mnis-ta*

Futur. *quilletec ma-mnis-ta*

Temps mixte. *quilletec eplt-alta-mnis-ta.*

PARTICIPE ACTIF.

Présent. *quilletec-yag; quillet-ca-n-ti-chan,*

Imparfait. *quilletec-yalt-ag ; quilletec-yalta-n-ti-chan.*

Futur. *quilletec epma-yay ; quilletec-epma-n-ti-chan.*

Temps mixte. *quilletec epltayag; quilletec-eplta-n-ti-chan.*

PARTICIPE PASSIF.

Présent. *quilletec-el-ti-chan.*

Imparfait. *quilletec-yalta-l-ti-chan.*

Futur. *quilletec-epma-l-ti-chan.*

Temps mixte. *eplta-a-l-ti-chan.*

MODE D'ANTÉRIORITÉ OU DE POSTÉRIORITÉ.

Na-quilletec-mati, avant d'aimer.

Lepu-quilletec, après avoir aimé.

MODE CAUSAL.

Cu-quilletec-ya-amta, parce que j'aime.

Ca-quilletec-ya-amta, parce que tu aimes.

VOIX PASSIVE.

Elle se forme du participe passif et du verbe *manen*, être.

Quilletec-el-ti-chan-ma-nen, je suis aimé.

Quilletec-el-ti-chan-ma-n-pen, tu es aimé.

Elle se forme aussi avec la particule *quemmec*, préposée à l'actif.

Quemmec-quilletec-a-nen, je suis aimé.

Quemmec-quilletec-a-npen, tu es aimé.

Telle est la conjugaison régulière.

Suivant des règles euphoniques, avant la flexion *pen*, *x* et *s* se changent en *ch* : *pacax-nen*, je tue ; *pacach-a-npen*, tu tues.

De même, le *tc* final se change à l'infinitif en *tec* : *quillet-ca-nen*, *quilletec-yalta-nen*.

La syllabe *ca* du présent qui précède *nen* se change à l'imparfait en *ec*, ainsi qu'au subjonctif, à l'infinitif, au gérondif et au participe ; aux autres temps le *ca* disparaît. Les syllabes *ec*, *ac*, *ca* sont équivalentes.

Quand la dernière syllabe du verbe est *hua*, *ya*, *huya*, cette syllabe se perd aux temps sus-énoncés.

Aux même temps *tma* se convertit en *tam*.

La finale *tanma* se réduit souvent en *tan*, et *ma* se convertit en *nem* : *ltanmanen*, *ltannem-yalta-nen*.

De même *ye* se convertit en *yu*, *pey* en *pe*, *px* et *tx* en *pcha* et *tcha*, suivant la désinence.

VOIX INTERROGATIVE ET VOIX NÉGATIVE.

L'interrogatif s'exprime à l'indicatif présent de la manière suivante :

Sing. 1 *quillet ca-lte*, est-ce que j'aime.
2 *quillet ca-n*
3 *quillet ca-nte*

Plur. 1 *quillet ca-c-lte*
2 *quillet ca-mne*
3 *quillet ca-mte*

Aux autres temps de l'indicatif on convertit *nen* de la 1re personne en *lte*, à la 2e personne en *en*, à la 3e en *nte*, à la 1re du pluriel en *c-lte*, à la 2e en *mnc*, à la 3e en *mte*.

Le négatif s'exprime en interposant aux modes autres que l'impératif *naha* ou *nah*.

Naha-quillet-ca-nen, je n'aime pas.

Naha-quillet-ca-upeu, tu n'aimes pas.

Mais l'impératif présente une morphologie particulière.

Sing. 1 *quillet tec-puxa ; quillet tec-tacneu-che*
2 *quillet-ec-uche, naha quilletec-epma*
3 *quillet ec-uepa-ten, quilletec-taextenexa*
Plur. 1 *na quillec-peque, quilletec-tec-che*
2 *quilletec-uche*
3 *quilletec-epa mexten.*

DES TRANSITIONS.

Il s'agit d'un phénomène bien connu de ceux qui étudient les langues américaines ; c'est une variété de la conjugaison, dite objective, où le pronom-régime est incorporé dans le complément verbal.

1. *Transition de la 1re personne à la 2e.*

Cu-ca-ye-quilletc-a-nen, je t'aime.

Cu-x-ca-quilletc-a-nen, je vous aime.

Cu-chu-x-ca-quilletc-a-nen, nous vous aimons.

Cu-chu-ca-ye quelletc-a-nen, nous t'aimons.

Le conglomérat commence par le pronom sujet, continue par le pronom objet et se termine par le verbe ; le pronom objet est donc enclavé, comme dans la conjugaison objective.

Dans le 3e exemple ci-dessus, *cu* = je ; *chu* = signe du pluriel ; *ca* = toi ; *x* = signe du pluriel.

On peut aussi supprimer le pronom sujet, puisque le verbe l'indique déjà une fois par sa flexion, et alors incorporer le pronom objet au milieu du verbe, entre sa racine et sa flexion :

Quillet-ec-ca-nen, je t'aime ; *ec* est pour *ca*.

Quillet-x-ca-ca-nen, je vous aime ; *ca* = toi.

2. *Transition de la 2e à la 1re.*

Ca-quilletec-qu-e-te ; ca-que-quillet-ca-upeu, tu m'aimes.

Ca-quilletec-x-qu-e-unmite; ca-que-x-quillet-ca-npen, tu nous aimes.

Ca-chu-quilletec-x-que-un mite; ca-chu-que-x-quillet-ca-m ne-c-pen, vous nous aimez.

Ca-chu-quilletec-que-te; ca-chu-que-quilletc-am-ne-c-pen, vous m'aimez.

Ici, le pronom objet est représenté par *que* = *cu,* auquel au pluriel s'ajoute *x;* cet indice plural précède ou suit : *xque, quex; cu-chu-nen,* a la même sens.

3. *Transition de la 3e à la 1re.*

Pedro-que-quillet-ca-na; Pierre m'aime.

Pedro-ca-cha-nen-quillet-ca-na; Pedro-que-x-quillet-ca-na; Pedro-x-que quillet-ca-na, Pierre nous aime.

Ep-s-ñuchum-cu-cha-nem-quillet-ca-mna; ep-s-ñuchum-que-x-quillet ca-mna, ou *x-que-quillet-ca-mna;* ils nous aiment.

Ep-s-ñuchum-cu-ye-quillet-ca-mna, ils m'aiment.

4. *Transition de la 3e à la 2e.*

Ep-ca-ye-quillet-ca-na, il t'aime.

Ep-ca-x-quillet-ca-na; ep-x-ca-quillet-ca-na; ep-x-ca-ummi-quillet-ca-na, il vous aime.

Ep-s-ca-x-quillet-ca-mna, ils vous aiment, ou *Ep-s-x-ca,* etc.

Ep-s-ca-ye-quillet-ca-mna, ils t'aiment.

5. *Transition de la 1re ou la 2e à la 3e.*

On interpose au verbe la particule *pu* au singulier et *pu-x* ou *x-pu* au pluriel.

Cu-pu-quillet-ca-nen, je l'aime.

Ca-pu-quillet-ca-npen, tu l'aimes.

Cu-pu-x-quillet-ca-nen; cu-x-pu-quillet-ca-nen, je les aime.

Ca-pu-x-quillet-ca-mpen, tu les aimes; le *pu* intercalé = *ep,* pronom de la 3e personne.

6. *Transition du réciproque.*

On interpose la particule *ychacat.*

Cu-quillet-ychacat-ca-nen, je m'aime.
Ca-quillet-ychacat-ca-m-pen, tu t'aimes.
Pedro quillet-ychacat-ca-na, Pierre s'aime.

Transition de l'impératif.

Quilletec-te, aime-moi.
Quillec-te-que, aimez-moi.
X-que-quillet-quem-te, aimez-nous.

Transition au négatif.

On prépose la particule *naha,* mais à l'impératif forme spéciale.
Que-quilletec-uche, ne m'aime pas.
Ca-ch-que-quilletec-tec-chu, ne m'aimez pas.
Cu-cha-nen-que quilletec-ùche, ne nous aimez pas.
Cuchanen-x-que-quillenen-tenche, id.

De l'adjectif.

Dans sa grammaire, Valdivia ne s'occupe de l'adjectif toujours invariable et précédant le substantif, comme le génitif lui-même, qu'au point de vue du comparatif; on emploie les particules : *ltap, lop, aye,* plus, ou *ay cuñ,* moins.

Yuan choto ma-na Pedro lop choto-ma-na, Pierre est meilleur que Jean.

Du pronom relatif.

Il se traduit de trois manières.

1° On emploie le participe.

Dios-ye quilletec-ta-yag ep-ech-poyup-tati tuya-na, celui qui aime Dieu pleure ses péchés = Dieu aimant ses-péchés-pour pleure.

Dios-ye quilletec-yag ñochum che ep-ech Dios-ich utu ma-epma-na; de celui qui aime Dieu est le ciel = Dieu aimant homme de-lui de-Dieu maison est.

2° Ou *echag,* celui-ci.

Ca-quilletep-ma-upen echag cu-quilletec-epma-nen, ce que tu dois aimer je l'aimerai.

3° Ou les adverbes de lieu.

Ache-tati ca-hepma-upen epta cu-hepma-nen, où tu auras été je serai.

MOTS DE NOMBRE.

Numéraux	1 *lcaa*	Numéraux	9 *tut-qleù*
	2 *yemen*		10 *tucum*
	3 *ltan*		11 *lca tertecta*
	4 *tut*		12 *tucum tayemen*
	5 *horoc*		13 *tucum-ta ltuñ qleù*
	6 *shillca*		20 *yemen-tucum*
	7 *yement-qlu*		100 *pataca*
	8 *ltun-qleu*		1000 *tucum pataca*

Ordinaux	1er *neùnega-tichan*	Ordinaux	3e *ltan e-tichan*
	2e *huere-tichan*		4e *tut e-tichan*

Quer, la moitié ; *chu*, tous ; *lcaa moyù,* une fois ; *napta,* aucun.

DES ADVERBES.

Pechegùe, peche, nah, non.

Na-altati, jamais.

Maz quey, plus, désormais.

Aye, ltap, lop, davantage ; *un cayog,* plus grand ;

Alcuñ, moins ; *cumchoc yag,* moindre ;

Heahe, oui ; *netque*, vraiment.

Huan mana, ici.

Zac-zac, ensemble.

Maan, maintenant ; *yolpia,* hier ; *yemta,* quand ; *chu-tecta,* toujours ; *calog,* demain ; *huanuc ye,* après-demain ; *mot ta,* aujourd'hui ; *payn tecta,* au matin ; *lepe,* il y a longtemps ; *maaunaa,* depuis peu.

Nat, peut-être.

Xeù, holà.

Yam yematà, de quelle manière ; *guacyen,* avec quoi ; *paymen,* avec qui ; *guacaye,* quoi ; *yem neg mita,* combien de fois.

Heta, ici ; *huane,* là ; *huananta,* là-bas ; *cheche,* où ; *huetati huanquen,* d'ici là ; *huananti hequem,* de là ici ; *hulu,* dans ; *yequem ac,* jusqu'à moi ; *henem,* par ici.

Choto, bien ; *xenec,* mal ; *yele,* vite ; *pux quen,* différemment.

Muelquezch, uña, beaucoup ; *hoñez,* peu ; *echquen,* comme ; *epquen,* de cette manière.

DES PRÉPOSITIONS.

Prépositions proprement dites :

Hulyac, en bas ; *halu,* dans ; *ipu,* déjà.

Postpositions :

Ta, dans ; *men,* avec, sans ; *ma-cuy-men,* sans moi.

Mec, jusqu'à ; *yque-mac,* jusqu'à moi.

Quelu, jusqu'à ; *he-que-lu,* jusqu'ici.

Tati, de ; *huanan-tati,* de là ;

Zotog, après ; *yag-zotog,* après lui.

Tamari, à cause de ; *cu-tamari,* pour moi.

Qleù, sur.

DES CONJONCTIONS.

Yta, men, yen, et.

Accaya, quoique ; *es lec,* id.

DES PARTICULES.

Il s'agit des interpositions qui modifient le sens du verbe.

Hay exprime l'actualité.

Ychacat, réciprocité.

Yuge, actualité.

Laù, réitération ; *lau-xamanen,* je parle de nouveau.

Lepu, lpu, signe du parfait;

Me, actualité.

Na, négation.

Nequia, exprime qu'on vient de faire l'action ; *nem nequia mayec-nen,* je viens de manger.

Petia, puissance de l'action.

Pulpux, faire passer l'action à une 3e personne.

Que, que-x, transition à la 1re personne.

Ti, fréquentatif.

X-qua, transition à la 2e personne.

CHAPITRE II

TABLEAU DES INDICES GRAMMATICAUX

alkte, alte	indice interrogatif suffixé.
ak-nen, a-nen.	indice de la 1re personne à l'indicatif.
altichau	suffixe de l'infinitif présent — suffixe du participe présent passif.
amna	pluriel de la 3e personne du verbe.
ana	indice de la 3e personne.
amne-e-pen	indice du pluriel dans le verbe, à la 2e personne.
a-mpen	indice de la 2e personne.
amta, ya amta.	indice du mode causal.
an	suffixe interrogatif.
ante	id.
cha	indice du pluriel dans les pronoms.
chag	indice du possessif.
ek-eppetialt	indice du futur mixte.
ech	indice du génitif.
eltichan	suffixe du passif.
epa-mexten	suffixe de la 3e personne au négatif
eplt	indice du futur mixte.
epltastita	indice du gérondif.
epltaltamnista	id.
epltaltichan	indice du futur mixte de l'infinitif.
epl-ta-yag	futur mixte du participe.
epl-ta-ya-tichan	futur mixte du participe.
epm	futur du verbe négatif.
ep-maltichan	futur passif.
ep-mantista	indice du gérondif.
ep-mamnista	indice du pluriel.
ep-ma-yag	participe futur actif.
es	suffixe du génitif.
hanista	suffixe du subjonctif.
ich	indice du génitif.
ien	indice de l'instrumental.
j-ka, x-ka	2e personne du pluriel.
k	indice infixe du pluriel de la 1re personne
kem, mex	particule du passif.
kete	la 1re personne à l'objectif.
ke-x	pluriel de la 1re personne.
kiam	indice du pluriel.
kiya	suffixe de la 1re personne du singulier au subjonctif présent.
klte	suffixe de la 1re personne du pluriel à l'interrogatif.
lapta	suffixe du subjonctif passé.
lpu, lepù	préfixe verbal du passé.
lte	iudice de postériorité — suffixe de la 1re personne du singulier à l'iuterrogatif.
m	infixe du pluriel.

mantista	indice du gérondif ablatif.
mati, mari	suffixe d'antériorité.
me	particule d'antériorité.
mek	jusqu'à.
mne	suffixe de la 2e personne du pluriel à l'interrogatif.
msten, mxten	3e personne de l'impératif.
mte	3e personne du pluriel à l'interrogatif.
n	infixe du participe actif — suffixe de la 2e personne à l'interrogatif.
na	préfixe de négation.
nempelek	suffixe de l'accusatif du gérondif.
mekin	infixe signifiant venir de faire l'action.
neù	infixe d'antériorité.
nte	suffixe de la 2e personne à l'interrotif.
peke	suffixe de la 1re personne du pluriel au négatif.
pelek	indice du gérondif à l'accusatif.
piam	indice gérondif avec le sens de : pour.
pu	infixe de la 3e personne dans les transitions.
putia	suffixe de l'optatif.
puja	1re personne au négatif
taex-tereja	suffixe négatif.
tati	indice de l'ablatif.
tayag	gérondif accusatif.
te	suffixe de la 2e personne.
te-ke	suffixe de transition de la 1re personne du pluriel à la 2e du siugulier.
ten	3e personne de l'impératif.
ti	partieule fréquentative.
uche	suffixe de l'impératif négatif à la 2e personne.
uepaten	suffixe de la 3e personne du singulier au négatif.
x	particule du pluriel.
xkeûn-mite	suffixe de la 1re personne du pluriel.
ya	suffixe du présent du subjonctif.
yag	indice de l'ablatif — indice du masculin — indice du participe.
yalt	indice de l'imparfait.
yaltalktista	transition à l'imparfait du verbe de la 2e à la 3e personne.
yalta-tichan	suffixe de l'infinitif passé passif.
yaltaltichan	indice du participe passé passif.
yaltamnista	participe passé passif au pluriel.
yaltantichan	participe passé actif.
yaltista	gérondif passé à l'ablatif.
yam	suffixe de l'infinitif.
ye	suffixe du datif et de l'accusatif.

CHAPITRE III

EXAMEN ANALYTIQUE DE LA GRAMMAIRE ALLENTIAK

Nous venons de présenter la substance de la grammaire de Valdivia, en ajoutant l'analyse par des tirets des formes qui s'y trouvent contenues; nous devons maintenant jeter un rapide coup-d'œil sur divers points de la morphologie de la langue Allentiak et essayer de l'expliquer sur plusieurs qui sont obscurs.

Il faut noter tout d'abord les dernières formes du pluriel et les rapprocher. Dans les substantifs, c'est un mot entier *guiam* qui se suffixe, comme *yag* pour le masculin et *axe* pour le féminin; il n'y a donc point d'indice morphologique proprement dit. Au contraire, pour les pronoms isolés, l'indice est *cha*, *cu-cha*, nous. Dans les verbes à transition, l'indice est analogue : *x*, mais cette fois préposé, *x-que*, nous; *x-ca*, vous. Quant aux verbes, le pluriel qui leur est propre s'exprime de diverses manières : à l'indicatif 1[re] personne, par l'insertion de *c : quillet-ca-nen*, j'aime; *quillet-ca-c-ne-n*, nous aimons; de même à la 2[me] personne *quillet-ca-n-pe-n*, tu aimes; *quillet-ca-mne-c-pe-n*, vous aimez; à la 3[me] seulement, soit que le *c* ait été perdu, ce qui est probable, soit pour toute autre cause, on insère seulement un *m; quillet-ca-na, quillet-ca-m-na*. Au gérondif, au participe et à l'infinitif, le pluriel ne semble pas indiqué. A l'impératif, aux deux premières personnes, on retrouve l'indice *c*, *qu ; quillet-ec-pe-ch ; quillet-ec-pe-que*, que j'aime, que nous aimions; *quillet-ec-qua*, *quillet-ee-que*, aime, aimez; la 3[me] personne intercale seulement *nis : quillet-ec-ten, quil-*

let-ec-nis-ten, difficile à expliquer; l'impératif, comme dans toutes les langues, a des formes fort originales en Allentiak. A l'interrogatif, on retrouve *c* à la 1re personne : *quillet-calte, quillet-ca-c-lte*, mais non aux deux suivantes, soit parce qu'il s'est perdu, soit pour toute autre cause. Au négatif, l'impératif est fort anormal, on retrouve cependant à la 1re personne l'indice *c*.

Il en résulte que le pluriel est marqué par les indices *c*, *qu*, *x*, *ch*, qui ne sont que des variantes de la même forme, la gutturale étant devenue une chuintante.

Le genre, comme nous venons de le voir, n'a pas d'indice morphologique.

L'indice du génitif et du possessif est le même *ch*, analogue à l'*s* de beaucoup de langues. Celui de l'ablatif est *ta*, analogue à celui de langues nombreuses ; il en est de même du datif en *ya*.

Il y a entre les indices des pronoms isolés et infixés dans le verbe d'une part, et ceux des diverses personnes verbales d'autre part, une grande dissemblance.

Les pronoms correspondants ont les formes : 1re personne *cu* ; 2e *ca*; 3e *epe*. Dans la conjugaison objective *ca* devient *que*. Les deux premières personnes ne diffèrent que par la voyelle. Elles possèdent la gutturale comme dans beaucoup de langues, mais elles ne coïncident pas avec les pronoms personnels de beaucoup d'autres langues américaines qui possèdent la nasale : *ni*, *mi*, etc. Quant aux désinences verbales, elles sont autres. Le *p* y semble caractéristique de la seconde personne, la première et la troisième semblent avoir perdu leurs indices *ne-n*, *npe-n*, *na*.

L'impératif surtout, avec ses désinences *pech*, *gue*, *ten*, semble difficile à expliquer. Il en est de même, à l'inter-

rogatif, des formes *lte, n, nte*, et au négatif, de celles *puxa, uche, uepeten*; il faudrait une connaissance plus approfondie de la langue pour expliquer ces indices ou ces auxiliaires dans le dernier cas.

Le subjonctif diffère de l'indicatif par la suffixation de *ya* et aussi par la substitution du pronom dans sa forme distincte *cu, ca, ep*, à l'indice verbal qui disparaît, la racine restant invariable.

Les différents temps se forment par la préfixation ou l'infixation d'indices ou d'auxiliaires. Le présent donne le parfait, et l'imparfait le plus-que-parfait (non point comme dans d'autres langues : temps secondaires de temps primaires, mais bien temps secondaires d'autres temps secondaires correspondants), par la préfixation de *lpu*. L'imparfait intercale l'auxiliaire *yalta*, le futur *ep-ma*, le premier temps mixte *ep-lta ;* le second temps mixte cumule *ep-peti* et *alta ;* le subjonctif suffixe, suivant les cas, *ya, lpen, hanista* qui jouent le rôle de conjonctions, ainsi que l'optatif *putia*, tous mots qui sont aussi des auxiliaires. Le gérondif a divers suffixes : *taya, pelec, eta, piam*, et surtout *tista, mista, mnista*, dans lequel on découvre l'ablatif *ta*. Le participe a pour indice *ya* et *tichan*, et le causal *amta*.

Le passif se distingue de l'actif d'une manière bien nette seulement au participe ; il intercale alors l'indice *l ; quilletec-yalta-l-tichan*, vis à vis de l'actif qui intercale *n ; quilletec-yalta-n-tichan*. Puis, au moyen de ce participe passif, il forme une conjugaison périphrastique avec l'auxiliaire être, *ma-nen ; quilletec-e-l-tichan-ma-nen*, je suis aimé.

Il faut remarquer l'indice *ca* qui se trouve à l'indicatif présent, qui se retrouve à l'imparfait sous la forme *ec*, qui disparaît au futur et aux temps mixtes, reparaît à l'impé-

ratif sous cette dernière forme, ainsi qu'au subjonctif, à l'optatif et aux autres temps et modes invariables; nous serions tenté d'y voir un verbe auxiliaire ou substantif.

L'Allentiak possède deux temps mixtes qui se rencontrent dans d'autres langues américaines. Le sens du premier est : *j'avais à aimer, j'étais devant aimer*, c'est le futur du passé; le sens du second est : *j'avais à avoir aimé*, c'est le passé du passé. Ces temps mixtes se retrouvent en Auca.

Comme dans toutes les langues, l'impératif est très anormal, mais, au lieu de présenter des formes plus courtes, il en offre de plus compliquées; ce qui est rare, il possède toutes les personnes; il est plus difficile encore à expliquer dans sa forme négative.

L'Allentiak possède une conjugaison interrogative et une négative, ce qui existe seulement dans quelques langues, par exemple, en Esquimau. L'interrogatif s'étend à tous les temps et se distingue par des désinences toutes nouvelles, *lte*, *n*, *nte*, qui n'ont aucun rapport avec celles de l'affirmatif. Le négatif n'a de conjugaison véritable qu'à l'impératif, Aux autres temps et modes il se marque analytiquement par la préposition de *naha*, *na*, adverbe de négation, dont il faut remarquer la lexicologie identique avec celle du négatif dans beaucoup de langues. Mais à l'impératif la morphologie est remarquable. Les désinences *puxa*, *uche*, *uepaten*, sont très particulières aussi à ce point de vue.

La conjugaison objective ou les transitions existent en Allentiak, comme dans un certain nombre d'autres langues des Deux Mondes et surtout du Nouveau; mais elle ne présente pas ce développement et cette crase des pronoms qui la rend ailleurs si remarquable. Le pronom objet s'intercale d'ordinaire entre le pronom sujet et le verbe, comme en

Nahuatl : *cu-ca,* je-te ; il faut remarquer que le pronom objet est souvent suivi de son indice casuel *cu-ca ye-quilletec-a-nen, je-toi-à-aime,* que le pronom, soit sujet, soit objet, est accompagné de l'indice du pluriel (*cu-chu*)-(*x-cu*) — *quille-tec-x-cu-nen*, nous nous aimons, qu'enfin on peut souvent supprimer le pronom sujet, la désinence du verbe suffisant pour le marquer. Quelquefois, l'ordre n'est plus le même, le pronom sujet précède le verbe *ca-quilletec-que-te (ca* = tu ; *que* = moi), il faut remarquer la désinence *te* que prend alors le verbe.

Comme dans beaucoup de langues, le pronom relatif n'existe pas, on le remplace par le pronom démonstratif ou par le participe.

La formation des mots de nombre est remarquable, plusieurs sont composés avec le mot *qleù,* plus ; c'est ainsi que 7 s'exprime par 2 plus, *yemen-qleù;* 8 par 3 plus, *ltun-qleù ;* 9 par 4 plus, *tut-qleù.* Cela signifie une main entière plus 2 = 7 ; une main entière plus 3 = 8 ; une main entière plus 4 = 9.

La lexicologie de cette langue, comparée à celle des autres voisines, ne fait pas ressortir la parenté entre elles. Cependant M. Désiré Pector a relevé la ressemblance de certains mots de l'Allentiak avec le Yahgan, langue de la Terre de Feu, et même avec quelques autres. Nous reproduisons ici, à titre de curiosité, ces rapprochements.

Allentiak, *pataka,* cent ; Yahgan, *patak,* dix, en Auca, Aymara, Quichua, *pataca,* cent.

All. *ut, utu,* maison ; Patagon, *etac* ; Aymara, *uta, utax.*

All. *aje,* femme ; Tapuya : *ache,* femme,

All. *taru,* ventre rond ; atacamène : *taru,*

All. *cu-cha,* notre ; Yahgan, *cunze.*

All. *chis,* ciel ; caribe : *chichi,* soleil ; Arauac, *chichi,* feu,

All. *kot*, étoile ; Yahgan : *coto*, dieu.
All. *toko*, argile rouge ; Yahgan, *toc*, rouge.
All. *zuru*, poisson ; Guarani : *zurubi*.

Ces ressemblances, incontestables pour la plupart, ne nous semblent pas concluantes dans le sens d'indiquer une parenté ; ce sont sans doute des emprunts fréquents entre nations voisines, surtout ceux de quelques mots de nombre.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES

Signe de la Croix.

Sancta cruz ca han-ian-ta cu-cha-ch ayna-chax-ta que-x-taynem-te
Sainte croix signe-par nous-de ennemis-de nous-délivre
cu-cha-ch señor Dios, pia, llahue, espiritu santo, ep-cha-ch hen-ta.
nous-de seigneur Dieu père fils esprit saint eux-de nom-par
Amen.

Analyse : cu — je ; *cha* — signe du pluriel ; *ch* — indice du génitif ; *ta* — indice d'ablatif ; *que-x* — moi, plus le signe du pluriel ; *te* — indice de l'impératif ; *ep-che-ch* — il, signe du pluriel, signe du génitif.

Pater noster.

Cu-cha-ch pia chis-tactao-ta a-npe-n ca-ch hene lpu-xaxetam-ten,
nous-de père ciel-pays-dans tu-es toi-de nom qu'il ait été sanctifié
cu-ch reyno cu-cha-xtayac-ten, ca ch quillete-qui-am elt-iam-ltu-ten
toi-de règne nous-arrive toi-de volonté soit-faite

teta-ta chis-ta ma-nta chqen. Chu tecta-cha-m cu-cha-ch eupl que-x
terre-sur ciel-dans est comme tous jours-de notre pain nous

chete-yag yag tacta-ta. Perx-cu-x-otom-te cu-cha-ch poyup-ta cu-ch
donne ce jour-dans pardonne-nous nous-de péché-dans nous

perx-pu-x-otom-ta ma-cl-tichen cu-cha-ch ayna-cha-yem. Mul-x-cu-
pardonner-eux-dans nous sommes nos ennemis n'induis pas

colum-tche poyup xetuqui xate-que-piam. Chu xenec-ta que-x-tayem-te
nous péché tentation tomber tous maux-de nous-délivre.

Analyse : lpu-xcoxetam-ten — *lpu*, signe du parfait ; *ten* — indice de l'impératif ; *quillete-qui-am* — verbe à l'infinitif devenu nom verbal ; *que-x-chete-yag* — moi, signe du pluriel, racine, signe du participe ; *que-x-tayem-te* — pronom de la 1re personne, signe du pluriel, racine verbale, suffixe de l'impératif.

Ave Maria.

Lpu-ca-xetam-pech Maria Dios-ech gracia-ta topata-npen, señor
aie été saluée Marie dieu-de grâce-par tu es pleine seigneur

Dios ca-ymen he-na. Chu axe-yam-ta ca lltap choto-ma-npen. Ca-ch
Dieu toi-avec il est toutes femmes-de toi plus bénie-tu-es toi-de

tar-ta yac-llahe Jesus ychquen lltap choto-ma-na.
ventre-de masculin-enfant Jésus même plus béni-est.

Ah ! santa Maria muñcha Dios-ech pecne xam-que-x-llete-te Dios
Ah ! sainte Marie vierge dieu-de mère prie-pour-nous Dieu

mean xapia-que-x-lta-nem queme.
maintenant nous-mourrons lorsque.

Credo.

Netque-ma-nen Dios pia-ta chu-lop ma-nichan chich ye te-yepe
Vérité-je-dis dieu père-dans tout-puissant étant ciel-à terre-à

elhua-nichan Jesu-Christo-ta ache ep-che lcaa mazquey llahue
créateur Jésus-Christ dans et lui-de un seul fils

cu-cha-ch am-ta, espiritu santo xam-ye ñuchum chetiata-na ; Muñcha
nous-de seigneur-dans esprit saint parole-par homme il fut fait vierge

santa Maria-ta taychacat-ca-na, Poncis Pilato-ich xam-ta zecleichacat-
sainte Marie-de naquit Ponce Pilate-de ordre-par fut tour-

ca-na, cruz-ta clavos-ye putcu-l-che-na xapa-na etam petern-alta-n ey
menté croix-à clous-par il fut attaché il mourut et fut enseveli et

piate-hulyac huezqueta-na lltuñi tecta-ya xapi-am ñuchum-tati lau-
enfer descendit troisième jour morts hommes-de de

tayet-ca-alta-na, etam chis-ta tactao huet-ca-alta-na, Dios pia-ch
nouveau-vécut et ciel-dans pays il monta Dieu père-de
xiguarye-quenac antat-ca-alta-na is-ta atiayacapmata-na hueztac
droite il est assis là-de il reviendra dernier
tec-ta tayte-qui-am ñuchum xapi-am taquenec.
jour-dans vivants hommes morts juger.

Netque-ma-nen espiritu sancto-ta sancta yglesia catholica-ye,
vrai-je-dis esprit saint-dans sainte église catholique-à
sancto ñuchum-ech perxcoxotomi-am ye cu-cha-ch poyup-ech perxcoxo-
saints hommes-de nous-de péchés-de par-
tomi-am-ye, cu-cha-ch tayat-ech laù-tayte-qui-am-ye, chu tecta
don-à nous-de chair-de de-nouveau-vie-à tous jours
lcaa tay-am.
une vie.

Nota : C'est par erreur que *perx cox tomiam* figure la première fois.

Salve regina.

Lpu-ca-x-etam-pech yñaca puxno-tec-ta pecne que-x-taymen-ta
sois saluée par nous reine miséricorde-de mère notre-vie
chique-ta que-x-tacterem-ta. Ch-alay lpo-ca-x-tam-pech. Eva-ech llahue
douceur notre-espérance sois-saluée-par nous Eve-de fils
ñuchum mapacl-tichan yomiti-qui-am Ca-yca-ta ño-hacuen ca-ta cayano-
hommes étant exilés toi-vers nous appelons toi-vers nous
hacuen huelpami-ati te huya-ati ache-yam teùta-yag te-ta. Ca-hua
crions pleurant et gémissant cette pleurante terre-dans toi
xam-que-x-teta-manicham cu-ch puxno-tecta neùye x-que-zalteimi-te
notre-avocate étant tes miséricordieux yeux nous tourne
etam yomite-qui xaya ca-ch tar-ta-yac llahue Jesus lop-choto
et exil après ton sein-de-ce fils Jésus béni
men-tichan x-que-amietma Ha! puxnoctecta, ha choto-cay-ta ha
étant nous-montre ah! miséricordieux ah! béni ah!
chique-ta muncha Dios-ech pecne Maria. Lpu-epxetamia ati xam-que-
pieuse vierge dieu-de mère Marie prie et nous-inter-
x-ltete-te Dios-ta cherahuech que-x-atequep-iam Jesu Christo que-x-
cède Dieu-de nous recevoir-pour Jésus Christ nous-
chep-man-ticha.
promises-choses.

Confiteor.

Cu uña poyup-cama-na Dios-ye chu ella-ma-na confessa-eya-nen,
moi très pécheur Dieu-à tout fait je confesse
top-muñcha Sancta Maria, San Miguel archanjel San Juan Baptista,
toute vierge sainte Marie saint Michel archange saint Jean Baptiste
apostol San Pedro, san Pablo ymen, yta chu sancto ñochum-ta, cu
apotre saint Pierre saint Paul avec, et tous saints hommes-à toi
yecta Padre uña xenec poyup elten-nen llerte-quia xamya xenec eltia
aussi père très mauvais péché j'ai fait mauvais faits
cu-ch poyup, cu-ch poyup, cu-ch uñca-yag poyup-tamari yac-ta chu
mes péchés mes péchés mes graves-les péchés-pour cela-pour tout
zaha haxamta-hua-nen mùcha sancte Maria eu san Pablo ymen yta
cœur je prie vierge sainte Marie saint Paul avec aussi
chu sancto ñochum-ta ea-ye yta Padre lpu-pxetam-nen Dios-ye cu-
tous saints hommes-vers toi-vers et père je supplie dieu-à moi-
tamari xagchetagay.
pour prier.

Les Commandements de Dieu.

Dios-ech xam tucum mapa-mna.
Dieu-de commandements dix ils-sont.
Lltun neù-yam xam Dios-ech lpu-epxetam-la-yam.
Trois premiers ordres Dieu-de pour adorer.
Yemen zac yam chu ñuchum-ye choto pue-elta-yam.
Autres sept ordres tous-les-hommes-à bien pour faire.
1. Nem-yam xam ma-na Dios-ech chu-ca-ye chu huaca huaca-ta
Premier ordre est dieu-de tout-toi-à toutes choses choses-de
lltop pe-quilletec-etma (*pe* — lui).
plus que tu aimes-lui.
2. Yemen na-yam xam ma-na huaya-mata Dios-ech hen-ta-ya urtu-
Second-le ordre est Dieu-de nom-à en vain
quia jurae-tche.
ne jure pas.
3. Ltun-yam na-yam xam ma-na : domingo tecta-ye fista-ye uñum-
Troisième le ordre est dimanche jour-à fête-à tu

ltaatma Dios-ech lpu-epxatamiati.
respecteras Dieu-de tu prieras.

4. Tut yam xam ma-na : ca-ch pia-ta pecne-ta uñum-ltaatma.
Quatrième cet ordre est ton père-à mère-à très-tu respecteras.

5. Horoc ayam xam ma-na : paypa aspiaye-che.
Cinquième-le ordre est quelqu'un ne tue pas.

6. Zhillca yam xam ma-na : call-lta-ache.
Sixième-le ordre est ne vole pas.

7. Yemni-qleù yam xam ma-na : quillùa-ye-tche.
Septième cet ordre est ne fornique pas.

8. Ltuni qleù-yam xam ma-na : xenquiam xam x-pu-exltaye-tche.
Huitième-le ordre est fausse parole ne témoigne pas.

9. Tuti-qleù-yam xam ma-na : puxyam-cha-ch axe-ta quilletec-tche.
Neuvième-le ordre est autres de femme-à ne les désire pas.

10. Tucum yam xam ma-na : puxyan-cha-ch yutuc-ta x-pue-
Dixième cet ordre est autres de biens-à ne les
quilletec-eche.
désire pas.

Yam tucum xam yemen xam pullma-mna : neu-yam ma-na Dios-ech
Ces dix ordres deux ordres sont contenus le premier est Dieu-de
chu ca ye chu huaca huaca-ta ltap pe-quilletec-et-ma. Yemna-yam ma-
tout-toi et tout choses-choses-de plus lui aime second-le est
na chu ñochum-ye ca-ti ca-ta quilletecta-mani chquen x-pe-quil-
tous hommes-à toi toi-à tu aimes comme que tu
letec-etma (*pe* = lui).
l'aimes.

Commandements de l'Église.

Cu-cha-ch peque sancta Yglesia-ech xam horoc mapa-mna.
Nous-de mère sainte église-de ordres cinq ils sont :

1. Nenvam xam ma-na ; chu domingo tecta-ya uñum tayam fiestu-ye
Premier ordre est tout dimanche jour-à important fête-à
achelca-quiam Missa zacatu-lta-atma.
-les messes entends.

2. Yeme na-yam xam ma-na : tantat lopi confessa-iltaatma xapia
Second-le ordre est année tu te confesseras mort
ati comulgaya ati ache cha lay confessaatma.
et communion et avant confesse-toi.

3. Ltuu-yam xam ma-na : Jesu Christo anayna-altichan Pascu-ye
Troisième-le ordre est Jésus Christ Pâques-à
comulga-etma.
tu communieras.

4. Tut-yam xam ma-na : cu-che-ch pecue sancta yglesia ayunta yam
Quatrième ordre est notre mère sainte église jeûner
tecta palpay-pia ayuna-etma.
jour ordonne tu jeûneras.

5. Oroc-yam xam ma-na. Diezmos Primicias ymen taltomlta-atma.
Cinquième le ordre est dimes prémisses avec tu donneras.

Catéchisme.

1. Dios e-te.
Dieu est-il.
Ati Dios he-na.
Oui Dieu est.

2. Yemeg Dios e-te.
Combien Dieux sont.
Lcaa mazquey Dios.
Un seul Dieu.

3. Cheg he-te Dios.
Où est Dieu.
Tactao-ta yag-teta-ta chiag te-ye eltati.
Ciel-dans hommes-terre-dans tout lieu-à il est.

4. Pag Dios ma-nte.
Qui Dieu est.
Dios pia, Dios llahue, Dios espiritu sancto, yag lltun persona llcaa
Dieu père Dieu fils Dieu esprit saint ces trois personnes un
mazquey Dios ma-na.
seul Dieu ils sont.

5, 6, 7. Pia Dios ma-nte? llahue Dios ma-nte? espiritu Dios ma-nte?
Père Dieu est-il? fils Dieu est-il? esprit Dieu est-il?
Ati.
Oui.

8. Yag ltun persona yemag Dios ma-nte.
Ces trois personnes combien Dieux sont-elles.

Lcaa mazquey.
Un seul.

9, 10, 11. Pia llahue ma-nte ? Llahue espiritu ma-nte ? Esperitu pia
Père fils est-il ? fils esprit est-il ? esprit père
ma-nte ?
est-il ?

Naha.
Non.

12. Yag ltun persona yemeg Dios ma-nte.
Ces trois personnes combien Dieu sont-elles.

Lcaa mazquey.
Un seul.

13. Tecta, chert, cot-pa intecta-cot auchepu rac net Dios ma-nte ?
Soleil lune étoile ? éclair ? tonnerre ? ou Dieux sont-ils ?

Na Dios me-na, Dios-ech chag ma-mna epti Dios el-hua-na chis-tactao
Non Dieu ils sont Dieu-de seulement ils sont quand Dieu fit ciel terre
tehe ache, tehe ta huec huec el-tati chu ñuchum choto teta-yag.
et chose chose il fit tout homme bien pour.

14. Chu ñuchum xapep ma-nte.
Tous hommes mortels sont-ils

Ate, utum mazquey xap-tma, anima naha xap-tma.
Oui corps seulement meurt l'âme non elle-même.

15. Choto-yag chey hum ma-nte.
Bons les où sont-ils.

Dios-ech ut-ta, chu tecta ellu utayag.
Dieu-de maison-dans tout jour joie-pour.

16. Xene-qui-yag ñochum cheg hum ma-nte ?
Méchants-les hommes où sont-ils.

Torum-ech ut-ta chu tecta pcha-pu-stagoy.
démon-de maison-dans tout jour brûler-pour.

17. Pa ma-nte choto-yag ñochum ?
Qui sont bons les hommes.

Jesu-Christo-ta netque-manichan ñochum, Dios-ech xag elhua-nichan.
Jésus-Christ-dans croyants hommes Dieu-de ordres faisant.

18. Pa ma-nte Jesu Christo.
Qui est Jésus-Christ.

Netque Dios netque ñuchum ache.
Vrai Dieu vrai homme et.

19, 20. Jesus-Christo Dios ma-nte ? ñochum ma-nte ?
Jésus-Christ Dieu est-il ? homme est-il ?

Ati.
Oui.

21. Dios huezeque-ti-ante ñochum ychacat chetia-nte.
Dieu descendit-il homme même se fit-il.

Ati.
Oui.

22. Chiyamag Dios-ech persona ñuchum ychecat chetiata-nte ?
Laquelle Dieu-de personne homme elle-même fit-elle.

Dios llahue.
Dieu le fils.

23. Dios-pia ñuchum ychecat chetia-nte ?
Dieu père homme se fit-il.

Naha.
Non.

24. Dios esperita ñuchum ychacat chetia-nte ?
Dieu esprit homme se fit-il.

Naha.
Non.

25. Pa-tati Dios llahue ñochum ychacat chetia-nte ?
Quoi pour Dieu fils homme se fit-il.

Cu-cha-ch poyup-tati mayenia.
Nous-de péché-pour délivrer.

26. Yag Dios ñuchum ychacat yatan-tichan pa-ch axi tar-ta
Le Dieu homme se faisant qui-de femme ventre-dans

ñuchum ychacat yata-nte.
homme se fit-il.

Muñcha Sancta Maria-ech-hul tarta.
Vierge sainte Marie-de-l'intérieur ventre-dans.

27. Sancta Maria Dios-ech pecne chu tecta acaslla hueltayta-nte.
Sainte Marie Dieu-de mère tout jour vierge resta-t-elle.

Ati.
Oui.

28. Sancta Maria na lluhue-ta matic, llahue-ta mati, lepu-llahuetat-ag
Sainte Marie enfanter avant enfanter pendant ayant-enfanté
acaxllehue ltailta-nte.
vierge resta-t-elle.

Ati. Sancta Maria na-yac-chenem pxota na ca tecta ltailta-na
Oui sainte Marie non-homme-connaissant vierge tout jour resta
yanche chimen Dios quilletec pia llahue tahua-na Dios xag tati
miraculeusement Dieu voulut fils mâle conçut Dieu pour
majquey ouocxegata-na.
seul engendra.

29. Jesu Christo yeg tantat tayet-ca-nte teh-ta.
Jésus Christ combien années vécut-il terre-sur
Ltuun tucum ltuntay tec-ta tayet-ca-na.
Trois dix ans terre-sur il vécut.

30. Huacam pia-nte Jesu Christo te he te-ta.
Que faisait Jesus Christ cette terre-sur.
Tuc-pu-uychi-hua-na chu ñochum-ye.
Il les enseignait tous hommes-à.

31. Huacam tu-x-que-ùychi-hua-nte.
Que leur enseignait-il.
Dios-ech xege.
Dieu-de loi.

32. Huacam ache el-hua-nte.
Que encore faisait-il.
Jesu Christo uña callazacya-na.
Jésus Christ beaucoup miracles-fit.

33. Huacam callaza-cya-nte.
Quels miracles faisait-il.
Lepu-xepia ñuchum-ye pu-tayex-ta xepia ñuchum-ye p-xeya-
(Signe de parfait) morts hommes-à il les ressuscitait malades hommes-à il les
tay-ta, nañan ñochum-ye pu-zozayltey-tu, xera ñuchum-ye zacata-
guérissait aveugles hommes-à il les faisait voir sourds hommes-à il les
x-pu-el-ta.
fit entendre (x-pu = em).

34. Jesu Christo huantec petam ma-nte huentec tam-ta ut-ta.
Jésus Christ est-ce que pris il fut est ce que maison-dans

Ati (peut-être utum-ta).
Oui (dans son corps).

35. Pa ñochum huentec peta ma-nte.
Quels hommes prenant furent.

Judio ñochum ep-che-ch anta Poncio Pilato mataltailta-na.
Juif hommes dont chef Ponce Pilate.

36. Jesu Christo yet pupia-nte, yet tampetava-nte yoto-ta chic-
Jésus Christ et fut-il fouetté et fut-il couronné tête-dans épi-

chic-ta. Ati.
nes-de. Oui.

37. Hueca-ya.
Pourquoi.

Cu-cha-s poyup-tati mayemi.
Nous-de péchés-pour sauver.

38. Jesu-Christo cruz-ta puca-hua-nte clavos ptama-nte. Ati.
Jésus-Christ croix-à fut-il placé clous fut-il attaché. Oui.

39. Xape-tia-nte cruz-ta.
Mourut-il croix-sur.

Xapa-na cu-cha-s poyup-tati mayenia.
Il mourut nous péché-pour sauver.

40. Jesu-Christo-ech utum peterna-nte. Ati.
Jésus-Christ-de corps fut-il enterré. Oui.

41. Jesu-Christo-ech anima hul-te-ta puzca-nte. Ati, puuz-ca-na.
Jésus-Christ-de âme sous-terre-dans descendit-elle. Oui, elle-descendit.

42. Huaca-tayag.
Pourquoi.

Papae-che naca-na uña choto yag anima-esta piyocoyta Jesu-Christo
Il tira beaucoup bons les âmes attendaient Jésus-Christ

uzquetata-yag.
venue.

43. Jesu-Christo tayet-ca-nte.
Jésus-Christ ressuscita-t-il.

Ati, huzca-na e-ch anima ep-is utum-ta.
Oui retourna lui-de âme lui-de corps-dans.

44. Lepu xapet-an yec tecta-ta tayet-ca-nte. Lltun tecta-ta.
Signe du passé mort, (après) combien jours-dans ressuscita-t-il ? trois jours-dans.

45. Zequia-nte tactao. Ati. Antutquetam-he-na pia-ech xihnat
Est-il monté ciel Oui assis il est père-de droite

lpuu-ta.
main-à.

46. Jesu-Christo huezqueta-epma-nte hueztactec-epma-nte chu
Jésus-Christ viendra-t-il jugera-t-il tous

ñochum-ech poyup.
hommes-de péchés.

Huezqueta-epma-na hueytatec-epma-na chu poyup-elt-iag ñochum-ta.
Il viendra il jugera tous péchés faits hommes-de.

47. Henta-yag chotot ma-nte.
Le baptême bon est-il.

Ati henta-yag ñochum poyup x-pu-pacasti-na henta-nu-yag nahen
Oui baptisés hommes péchés ils les délivre

tamo-mati Dios-ech poyup pltailta-na, hen pestamaya Dios pu-
pour Dieu-de péché Dieu ils-

quillet-ca-na.
l'aiment.

Oui, pour qu'ils soient délivrés de leurs péchés et deviennent amis de Dieu et que se sauvent ceux qui étaient auparavant ses ennemis.

48. Cunchoc chiag llahue taye hente-qui-ay poyup tati ma-nte ep-s
Enfant baptême péché pour est-elle lui-de

anima pltecta.
âme perdue.

Ati poyup tama-na.
Oui péchés sont.

49. Chiam poyup-ta.
Quel péché-dans.

Adam neù-ta ychacte-qui-an-ech poyup.
Adam premier origine-de péché.

Pa ma-nta Adum.
Qui est Adam.

50. Dios-ech neuneg el-hua-n-tichan matalta-ylta-ma, Adam-tu
Dieu-de premier fait il a été créé Adam-de

chu taychacte-qui-alta-c-nen. Ech Adam lepu-poyup-xatua-na E-ch
tous nous descendons Cet Adam péché-fit ce

yam poyup tati chu ñochum torom-ech ut-ta chaptec-epelta-c-nen
ce péché pour tous hommes diable-de maison-de nous étions condamnés

Echam tati Dios-ech llahue puzque-ta-hua-na ñochum-ech yata-na
cela pour Dieu-de fils descendit hommes-de il se fit

Adam-ech poyup cu-chu-ch poyup puchupiag.
Adam-de péché nous-de péché délivrer.

51. Mayhennati nahen questa nueypa yegn epetia maql-te.
Baptisés non (les infidèles que deviennent-ils).

Torom-ech ut-ta empetiama-mna.
Diable-de maison dans ils vont.

52. Chez he-te Jesu-Christo.
Où est Jésus-Christ.

Chis-tactao-ta, altac-ta ache sanctissimo sacramento-ta ha-na.
Ciel-dans autel-sur et très saint sacrement-dans il est.

53. Tactao hostia arista-mantista tentet Missa-ta pay he-te.
Ciel hostie lève (le prêtre) lorsque messe dans qui est.

Ep-nen Jesu-Christo eysta puna he-na Jesu-Christo-ech atum hoho
Lui Jésus-Christ il est Jésus-Christ-de corps sang

cüge.
avec.

54. Moyuhenian ñuchum yemem poyup x-pu-uche-ma-nte tactao
Baptisés hommes comment péché sont-ils délivrés ciel

xaeta-yag.
(pour) aller.

Moyu-henta-yag ñuchum hen putam-tem.
Baptisés hommes être ils doivent.

55. Hen pestamayati tactao zecpetma-nte.
Ce faisant ciel iront-ils.

Ati, Dios-ech xag el-hua-nichan.
Oui Dieu-de loi faisant.

56. Hentiag ñuchum poyup xeta-mantichan yemen pupocchap-
(baptisés) chrétiens hommes péché ayant fait comment expieront-

maqlte poyup pltec.
ils péché.

Padre-ye ptalacan-pia ep-ech poyup hyag confession matiama-na.
Père-à faute eux-de péchés confession ils font.

57. Yemez hentiag ñuchum choto confessa epayet-ma-te.
Comment chrétiens hommes bien confession feront-ils.

Neuneg chu ñuchac tec-pia poyup peltec padre-ye pu-talacta-yag; pux caytec-epma-na poyup pltec-tati exta mapma-na, na ache poyup xet-epma-nen; exta chu poyup putalacop-ma-mna naha turuc chipma-na poyup lcal-tati; exta padre-ech el-hua-xpu-maya elta epma-na ache yag pentencia natama-na.

Penser à tous leurs péchés, et se repentant les dire au prêtre, avec le propos de ne plus pécher, et ne pas cacher un péché par honte ou par crainte, et accomplir ce que le prêtre leur dira de faire pour leur péché, ce qui s'appelle pénitence.

58. Chu yag Dios-ech xag huacayam netque-mapma-na.
Tous ces Dieu-de choses pourquoi croyez-vous.

Epti Dios muc-mey-pia netque-man-ven milquez netque mapana-na
Parce que Dieu a dit je crois parce que vraie est
Dios-ech maypia.
Dieu-de parole.

59. Huacam sancta yglesia catholica mata-ma-nte.
Quoi sainte église catholique est.

Chu zaczac hentiag ñuchum sancta yglesia mata-mna, yam yglesia-ta
Toute sorte chrétiens hommes sainte église sont cette église dans
huncayam Apo Padre pu multeta-yag he-ma Sancto Padre papa mata-
lui le chef ? est saint père pape est
ma-na. Chu pu-lemteque-ma-c-nen yag Padre Papa-ye. Yam papa
dit tous le-respectons ce prêtre pape-à ce pape
yag te-ta Jesu Christo quen.
homme terre-sur Jésus-Christ au lieu.

60. Chu henta-yag choto-mantichan chu zac-zac het-ma-te.
Tous chrétiens bons étant toutes choses sont-elles (communes).

Ati lca-ech reza-gay (esp.), ayune-yag chu choto pu-elte-ma-na ache
Oui eux-de prières jeûnes bien eux-ils-sont et
yexqué chu mulec hentiag-ech rezagay ache ayuna-yag yag-lca
tous chrétiens-de prières et jeûnes
ñuchum-ye choto pu-elta-ma-na.
hommes-à bien ils-le font.

Avant la confession.

1. Hentiag ma-n.
Baptisé es-tu.

2. Yem-ta confessaeya-pen.
Quand-depuis t'es-tu confessé.

3. Confessa-eya-npen llca poyup-tati paxatec-ta-yag tamari turuccha-n.
Tu t'es confessé un péché-de honte-de par as-tu caché.

Echquennia confessaeya-npen, poyup tutuc-mantista xenec confes-
Lorsque tu t'es confessé péché cachant mal t-es-
saya-npen. He yag tati lau ca-ch-poyup maan mahun ca-ta chùù
tu-confessé? cela pour de nouveau tes péchés maintenant dis toi-de tous
paschup-ma-nen.
je les enlèverai.

4. Nuchacat-ca-n chu ca-ch poyup caltec.
As-tu pensé tous tes péchés sur.

5. Pux cu-ytequia-ma-n ca-ch poyup caltecta.
Eux te repens-tu toi-de péché sur.

6. Naha ache poyup xetecpma-nen mala-n.
Non et péché je ferai as-tu dit.

Padre confessa-ca-ya-na echag xima ca-chenalepezagna-n.
Qui il t'a confessé cette pénitence toi as-tu accompli.

Que-turazez-che cu-ch pum que-lentequet-che. Chu que-talac-te
Moi n'aie pas honte mon frère moi-ne-crains-pas. Tous dis-moi
ca-ch poyup cu-ca-huex-pia.
tes péchés je-te-pardonne afin-que.

Exhortation.

Cu-ch llahue he poyup maan ma-qui-anpen guac xenec ma-na
Mon fils péchés maintenant moi-as-dit choses mauvaises sont
Dios-ye epha uña pe-melquez-hua-npen Dios guac choto ma-na echag
Dieu-à beaucoup lui tu as offensé Dieu très bon est cela
tamari chu xenez-ye zat-qleù tectama-na.
pour tout mal-à plus il hait.

Chu eyag poyup ca-hucche-pia ca-ch zaha-ta uña teuxece
Tous ces péchés je te pardonne (parce que) ton cœur-de très repens-
chquen ma-tia.
toi disant.

Cu-ch pia Dios ca-que-elt-gua-npen ca-cu-tamari ca-ch llahue que-
Mon père Dieu toi-moi-as-créé toi-moi-pour ton fils moi-
stengue-npen ñochum ychacat elt-iag cu-tari mayena cruz-ta xap-
as-envoyé homme même fut-fait moi-pour délivrer croix-sur il
ta-yag.
est mort.

Cuch poyup que-gue-che-ta-yag, zaha-ta uña xoeya-nen cu'ch
Mes péchés j'ai faits que cœur-dans très je regrette mes
poyup ta-mari uña lemtec-nen hanache hut enta-yag. Cu-ta
péchés pour très je crains démon maison aller toi
ñuñatechna, cu-ch poyup que-poccha, petequerecgnana ltertecta-yag
aies pitié mes péchés moi-absous oublie enterre-les
hay poyp-na elpa-nen ca-ch gracia que-xtena poyup alteta-yag
désormais pécher je cesserai ta grâce moi-donne péché faire
Padre xaj que-chepma-na cu-ch poyup ta-mari netque-eltpma-nen.
prêtre chose m'impose mes péchés pour j'accomplirai.

Premier commandement.

1. Hunuc Huar, guelta cher xumec lpu-pexet-tama-n.
Hunuc huar, collines, lune, soleil as-tu adoré.

2. Cunux tebag guac guac echag hunu-chuar-ta pecha-n.
Chicha, maïs, choses ces à Hunuchuar as-tu offertes.

3. Dios xag-xag Padie quiñe-pexta-ma-na echag netque-matama-n.
De Dieu les choses prêtres enseignent cela as-tu cru.

4. Ca xapia-eya-npen axe caltec llahue caltec xapmana ñochum pan-tama-n xapca-poxtotag yemiag guac tati.
Toi malade tu es (lorsque) femme ou enfants ou sorcier homme as-tu appelé pour guérir autre chose pour.

5. Pa ma-npen exta guac ca-ye capiamant. Echquen nia eyiaa-n.
Tu as appelé lorsque quoi toi-à ordonne-t-il. Est-ce que tu l'as fait.

6. Llelta ma-npen extia tia-npen exta netque-naat-mala-n.
Tu as songé lorsque, as-tu cru quelquefois ces songes.

Second commandement.

1. Cruz tati mayenia Dios tati mayenia guac-yemne tati xinic maya zura-eyan. Yemney mita.
Croix par ou Dieu par ou chose autre par en mentant as-tu juré. Combien de fois.

2. Juraeya-npen epta, hurtaquia melane-n ca-ch zaha-ment.

Tu jurais lorsque mentir savais-tu dans ton cœur.

3. Xinic mayaneet netque mayamet na-ca-tacuychaet-ag, choto tacuychetag yequen juray-alta-n.

Faux ou vrai ou, non-toi-sachant, bien sachant, comme as-tu juré.

4. Mulquez esquetan jurayalta-n, torom pu-mienten xap-ten maya, torom-que-mien-ten mala-n. Yemneg mita.

En colère étant as-tu juré, le diable les emportent, qu'ils meurent ou, le diable-m'emporte, as-tu dit. Combien de fois ?

Troisième commandement.

1. Chu domingo chu fiesta-ta-qliam Missa zactata-ma-n.

Tous dimanches tous jours-dans-les Messe as-tu entendu.

2. Huquen-yag tacta-ta yutuctama-n. Ca-ch quillet-qui-ya yemen-ta.

Ce jour dans as-tu travaillé ? Ta volonté avec ?

3. Tamet tecta na-menta ma-na Viernes tempores vigiiias quaresma matague temet nem tame-n.

Chair jour pas manger dits Vendredi, quatre-temps, vigiles, carême chair as-tu mangé.

4. Padre-ech xag ayu-tacta-yac xac caxta mana echpen ayunaetama.

Le prêtre ordonne jeûner les jours as-tu jeûné.

Quatrième commandement.

Ca-ch pia pecne caltec curaca caltec padre caltec capitan caltec huñum ltaatma-n.

Ton père, mère ou curaca ou, prêtre ou, capitaine ou as-tu obéi.

2. Ca-ch pia pecne caltec, xapia-tiag enta ñoonti-tiata-na ayucca-ya-n.

Ton père, mère ou, malade étant et pauvre (non argent ayant) as-tu aidé.

3. Axe-ye caltec ne-x-pu-tama-n llahne caltec guayamam-ta.

Femme à ou, as-tu-elle-battue, enfants ou, sans raison.

Cinquième commandement.

1. Pa-ye tati erag puxpoy-hua-n huex-pe-tahua-n ne-x-pu-cpia-n. Yemeg mita ?

Quelqu'un as-tu tué, as-tu blessé, as-tu maltraité? Combien de fois.

2. Huexpastama-n. Yemeg mita ?

T'es-tu enivré ? Combien de fois.

3. Yemeg ñochum huexpasta-yag-ma-nta puextama-n? Papa-ye' Yemneg mita?

Combien d'hommes as-tu enivré. Combien de fois.

4. Pa ñochum xinic xahaha quilletec-tatma-n. Yemmeg tecta. Echag xinic quillet-ca-mpen lepecolcha-n.

Autre homme mal as-tu voulu ? Combien de jours ? Cette haine l'as-tu chassée ?

5. Pa-ye tati pe-aspay-pia lturum moñtana-n xapta yag tati guac pestama-n.

Autre à pour le-tuer herbes as-tu cherché faire mourir pour chose as-tu donué ?

6. Axe-ye llahue pochoc-ta aspay la ltarum guac yemney pestama-n.

Femme-à enfant ventre-dans tuer herbe chose autre as-tu donné.

7. Si c'est une femme, on lui dit :

Pocho-ta llahue aspay-pia xenec mañ-ta, nemta lturum xenec huestama-n. Yemni xenec echag ta etama-n.

Ventre-dans enfant tuer-pour mauvaise boisson, nourriture, herbe mauvaise as-tu pris ? Autre mauvaise-chose cela-dans as-tu fait.

Sixième commandement.

1. Axe ñochum pu-anectama-n ? Papa axi ymen ? Yemneg mita ?

Femme personne as-tu forniqué. Combien femmes avec. Combien de fois.

2. Yam tayag tiamant ? Nat na-yat-iamant ? Yemneg mita pu-enecgua-n.

Mariée était-elle. Non mariée était-elle. Combien de fois elle tu as connue.

3. Tereg axe cate ca-ymen. Yemneg tecta pu-maygua-n.

Concubine femme était toi avec. Combien jours elle tu as eue ?

4. Na-yam-chanen pxota pu-anectama-n hoho pu-poccha-n.

Non-homme connaissant vierge l'as-tu forniqué sang a-t-elle répandu (déflorée).

5. Axe-yo pcanecta-yag poloc cheguy etama-n.

Femme-à péché force-avec as-tu fait.

6. Axe pu-anecta-yag, manta pestamen, huespas-pia.

Femme elle boisson as-tu donné pour pécher.

7. Ca-ch pente che axe-ye, ca-ch pente tati yemen puxcu caltec tati pecne ep-cha-ch llahuytiag pu-anectame-n. Yemneg mite ?

Ta parente et femme à, ta parente avec deux sœurs ou avec mère sa fille as-tu péché avec elles. Combien de fois.

Pente — parente ; *yemen* — avec ; *caltec* — ou ; *pu anectame-n* — as-tu forniqué avec elle.

8. Pa-ache pulcop caùcha-n nuchapia-n epha ymen ullutama-n.

Autre de femme as-tu embrassé, ou baisé ou touché d'autre manière.

9. Axe moy-he-ne-tati pe-anectame-n.

Femme non baptisée as-tu forniqué elle.

10. Yglesia-ta (Dios-ech ut matama-na) teta tati yglesia-ta nac-tiatana (cimentero matama-na) ane, pe-anecgna-n.

Église dans (Dieu-de maison elle est dite) lieu dans église près étant (cimetière il est dit) femme as-tu forniqué.

11. Lle xag tama-n. Guanamiantati.

Déshonnêtes choses as-tu dit. As-tu chanté.

12. Axe-ye chag pechetag pu tati ca-tengua-n epne peanactayog. Yemne-guita. Echag axe yem tiatam. Echag catenguana axe tiatan.

Femme à homme entremetteur pour as-tu agi ? Combien de fois. Femme homme ayant ? Homme femme ayant ?

13. Ca-ychacat ca-ch colum tos-pu-colchama-n mettecta-tiatan epta. Yemneg mita.

Toi-même ton sperme as-tu-répandu-lui éveillé étant lorsque. Combien de fois.

14. Ca quac yag, yag-ye, net yalap-ye cavallo-ye nat guaza-ye guac yemney echquen-tati peanectama-n. Yemeg mita ?

Toi comme homme, homme à, ou cheval à, ou chien à, chose autre as-tu forniqué. Combien de fois.

Septième commandement

1. Guac guac quellguaytama-n.

Chose chose as-tu volé.

2. Pa-ymen tati quillgueyta entama-n.

Autre avec pour voler as-tu suivi.

3. Quellguaya-npen echag lau-pacha-n epi-epia-ge pe-quellguaya-npen.

Tu as volé ce que, as-tu restitué propriétaire à tu as volé lui.

4. Yglesia-ta Dios-ech hut guac guac quillgneytama-n. Guactiatant.

Église-dans Dieu-de maison chose chose as-tu volé. Quoi ?

5. Yesqueycha-npen epta lchuacya-npen epta, pa-ye tati pu-nay-gua-n.

Tu échanges lorsque, tu vends lorsque, autrui-à pour as-tu trompé-lui.

Huitième commandement.

1. Xenec mata xag pa-puc nectama-n. Yeme.

Fausse chose as-tu témoigné-lui. Comment.

2. Pa-ch tati ñochum-tech turuz-tiatana poyup na-quiñe-quextamaa-n, ñochum-ye quiñe-pe-stama-n.

Autrui-de pour homme-de honteux étant péché non-ils-savaient, hommes à as-tu raconté-lui.

3. Uña ca-ch chag tati mayenia melquez huextamant papa ñochum.

Triste chose pour ou colère as-tu excité autres hommes.

4. Ep quillguey-tama-na, ep acastam-tama-na, ep xenec ma-na, na-ca quiñe-guy chetag ca-ch zaha-ta matama-n. Nat papa ñochum-ye ech-quen matama-n.

Il a volé, il a péché, il mauvais a été, non toi sachant, ton cœur dans as-tu pensé. Ou autre homme-à aussi as-tu dit.

Neuvième commandement.

1. Pa axe pe-tama-npen exta pe-quellet tama-n cachag zaha-ta mat-ag cu acasta-n petanap. Yeniag mite.

Autrui femme tu vois lorsque, as-tu désiré-elle en ton cœur disant : je voudrais. Combien de fois.

Dixième commandement.

1. Guac-guac-pa-ch tati quellguay tayag quilletec-tama-n.

Choses autrui-de pour voler as-tu désiré.

2. Pa-ch pa-ch guac guac tiatana epie cap tu a-npen epta, pxeytuc chama-n.

Autre-de autre-de chose chose étant, tu les voyais lorsque, as-tu désiré.

3. Papa ñochum uña ño onti-ye naùrag tiata-n. Guac guac cach tiatan na pe-cha-npen.

Autres hommes beaucoup non-riches-à étais-tu avare. Ressources toi-de étant non eux-tu donnes.

TROISIÈME PARTIE

VOCABULAIRES

1. VOCABULAIRE FRANÇAIS-ALLENTIAK [1]

baisser	huezque-ta-nen.
à bas	hulyac.
abhorrer	zatque-lu-a-nen.
	zat-qleu-tectama-nen.
	xmic-quilletec-ta-nen.
embrasser	lcopcaucha-nen.
ouvrir	ltaù-ma-nen.
là	hetà.
finir	zoù-nen.
conseiller	choto-xag-ma-nen.
se souvenir	caytenùa-nen.
se coucher	catet-ca-nen.
là	huane.
accuser	polcatepma-nen.
où	cheche, cheg.
adorer	lpu-pxitam.
à dessein	urtu-quia.
falsifier	axey teyam-pulta-nen.
maintenant	maan.
l'eau	caha.
hier	yelpia.
l'air	hom-tec.
aider	oyac-ya-nen.
le matin	payn-tecta.
à droite	xiguai yequemac.
	xelmac-lpuù.
la nuit	mot-ta.
attendre	coñi-hua-nen.
se réjouir	helle-huya-nen.
quelquefois	ech altati.
quelqu'un	natpa, queni-ag.
se rassembler	ullutec yama-nen.
là	huaman-ta.
tener altéracion de carne (el hombre)	reùtec-ta-maquey-nen.
tener altéracion de carne (la mujer)	zuquell-tequia-nen.
chant	uchac.
éclairer	allcapia-nen.
aimer	quillet-ca-nen, cullet-ca-nen.
jaune	xul-xul-niag.
à midi	tecta-moxcop.
peu à peu	melquez-nen.
maître	amta.
aller	huyllpa-nen.
âme	lteru.
cette nuit	mot-ta.
avant	neù.
année	ltaultam.
	taùtat.
unir	ratcha-nen.
séparer	vlluy-anen.
battre	nexpata-ma-nen.
apprendre	tacuy-chama-nen.
profit	choto.
ici	heta.

1. Ce vocabulaire est la reproduction de celui donné par Valdivia, les mots espagnols ont été traduits en français.

arbres	zaat.
se repentir	puxcayteca-nen.
lancer	tenua-nen.
rôti	caye.
s'asseoir	antut-ca-nen.
	antat-calta-nen.
ainsi	echquen.
apparaître	tequet-ca-nen.
lier	ratcha-nen.
tourmenter	xenec-eltema-nen.
quoique	accaya.
	etlec.
avare	laquiñ.
être avare	laquiñ-ma-nen.
avoir	ha-nen.
faire honte	tuzay-hua-nen.
id.	puturuzpayu-nen.
oiseaux	zquehe.
autruche	hussu.
baisser, descendre	huez-ca-nen.
	huezque-tam-nen.
la panse, le ventre	tarù.
limon, argile	toco.
être baptisé	hentam-nen.
boire	maña-nen.
baiser	mucha-pia-nen.
bête	yelop.
bien	choto.
faire bien	choto elte-ma-nen.
veuve	coltuc.
id.	yam-xapi-ag.
veuf	axe-xapi-ag.
blanc	carcarmag.
bouche	hogue.
estar la boca arriba	luù-caten-tecta-ma-nen.
estar la boca abajo	lcop-teta-ma-nen.
ivre	huezep.
ivresse	huezep-michum-ta.
le bras	totom.
brièvement	yelet-que.
être bon	choto-ma-nen.
bon	choto.
chercher	moñta-ma-nen.
tête	yoto.
chaque année	ltaùtam-lopi.
chaque jour	chu-tecta-lopi.
chacun	lcay-lcay.
tomber	tahuzac-nen.
	xetaqui-xeta-nen.
se taire	zheye-nen.
avoir la diarrhée	llarap-nemia-ma-nen.
marcher, voyager	huyllpa-nen.
chemin	neñe.
se fatiguer	cumtec-nen.
chanter	namia-nen.
captiver	halhapuhuezn.
chair	temet, tuyut.
chair comestible	temte-nemetagne.
mouton	yelap.
maison	utu, uti.
femme mariée	yam-tiag.
marié	axi-ta-yag.
se marier (l'homme)	lpu-axi-uycha.
	xiuycha-ma-nen.
id. (la femme)	lpu - yan - ùycha - nen.
châtier	pupia-nen.
comte	chenen.
être suspendu	putculcha-nen.
rouge	zas-zas-niag.
séduire	catepucpemucmey-nen.
commencer	hutcha-nen.
manger	nema-nen.
	nemta-ma-nen.
repos	nemuc-ta.
comme	yeme, yem-yemata.
acheter	lchuacya-nen.
se concerter	lpu-xam-nen.
condamner à mort	xapten-ma-nen.
avec	ymen.
au moyen de	yen.
avec qui	paymen.
avec quoi	guac-yen.
consentir	ati-ma-nen.
consoler	cholto-elteù-nen.
raconter	quiñe pestama-nen.
compter	multutuù-nen.

contredire	mapey-nen.
cœur	zaha.
courir	yapet-ca-nen.
haut de la tête	zhic-zhic.
violer, séduire	acaslla - huypux - nen.
chose	xag, guac.
chose dite	matayan.
chose faite	elti-am.
chose ordinaire	chu-tecta-chag.
côtes, dos	ayguaz.
croître	xiatia-nen.
grave, important	xiatiag.
croire	netque-ma-nen.
créer	elna-nen.
cruel	muelquez - tecta - nen-capta.
convoiter	quillet-tama.
avec	capta.
sommet	zhic.
sommet de montagne	gualta-zhic.
accomplir	lupuyaù-nen.
couleuvre	namza-ta.
aveugler	na-neù-tac-nen.
coupe d'arbres	nac-nac.
chicha	cunuc.
ciel	chis, chistactao.
aveugle	na-meù.
donner	pcha-nen. puxneù, chey-nen.
promettre	xampeches-nen.
donne-moi	que-ex-te.
désormais	hay.
en bas	hulyac.
à terre	te-hul.
dire	ma-nen.
sixième	tucum-yag.
le doigt	lpuri.
d'entre	tati.
défendre	taytec-nen.
dehors	alhuayac.
se réjouir	elleù-tama-nen.
démon	torom, hana.
dedans	hul.
d'entre	puxyamehach.

délier	puxelec-es-nen.
délasser	ozeya-nen.
de là	ista-ati.
désirer	poc ltamya-nen.
défaire	pxclec es-nen.
être déshonnête	callta-ya-nen.
déshonnête	callta-yag.
femme déshonnête	pane quepl-tati-al-tichan.
rétrograder	xpuptes-nen.
verser	tos pu-ca-nen.
ensuite	zootom.
exiler	yomiti-nen.
exil	yomi-te-qui.
laisser	poyotec-nen. mulx-colum-nen.
jour	tecta, xumec.
les dents	tuxe.
main droite	xehuar lpuu.
dix	tucum.
différemment	pux guen.
disant ainsi	echquen-ma-tia.
courber, plier	tolop-tolop-nen.
pli	tolop-tolop.
avoir mal à la main	lpuu-cúlle-pia-nen.
avoir mal à la tête	yoto xap.
avoir mal dormi	xoeya-nen.
dormir	tiama-nen.
douter	na-malte-mo-nen.
être maître	uteg-ma-nen.
douceur	chiquita.
dîner	tayte-quia-ma-nen.
hé bien!	cahua.
qui dit	ma-nichan.
eux	ep-cha.
envoi	pxeytut-cha-nen.
envoyer	tenia-nen, ca-ten-na-nen.
s'enivrer	huezpx-nen.
prêter	ay puepi-nen.
dans	ta.
emprisonner	huenteepetam-nen.
se retirer, se borner	hurupaylem-nen.
cacher	pelma-nen. planiex-nen, turuc-cha-nen.

loupe	epta.
ennemi	ayna, qzatquelna-na.
être ennemi	pzatqlta-ma-nen.
malade	uxiu.
tromper	nayhua-nen.
engendrer	ovuxupulteu-nen.
supposé que	queme.
fâcher	pumel que chiu-nen.
se fâcher	cayey meta-nen.
	melquez - esqueta - nen.
enseigner	tucpuy chia - ma - nen.
	tucya-ma-nen.
salir	xenec-puelteu-nen.
entendre	altucuycha-nen.
entier	qliam.
enterrer	terùa-nen.
alors	echamye, epta, ep-tac.
enter	hultuc-nen.
cracher	contenùa-nen.
écrire	quillcataù-nen.
encourager	puloc puex-nen.
le dos	punac.
épouvanter	pulemtayu-nen.
s'effrayer	lemet-ca-nen.
espérance	tacte-rem-ta.
être	he-nen.
être éveillé	meltec-tatia-nen.
être plein	tapat-cuen.
celui-ci	yag.
excréments	tutu.
embarrasser, empê-cher	pzequellex-nen.
étoiles	cot, cotü.
faux témoignage	xinic-ma-ta.
manquer	moyu-nen.
fidèle croyant	netque-mati-ag.
faible	zanta, ynuta.
flèche	chalu.
fleurs	topte-que.
mou	xotoc, xotocy nen.
forniquer	anecta-ma-nen.
front	pecat.
gouverner	nenxich.
le feu	qùtec, qtec.
fontaine	chulu.
fort	poloc.
forcer	hier-nen.
gagner	ùdyx-nen.
gémir	gualpamia-nen.
gens	ñuchum.
gourmand	pjtecye.
gras	unca-yag.
se réjouir	choto-zaa-meye-nen
regarder	palta cya-nen.
parler	xama-nen.
trouver	lpu-puteuye-nen.
avoir faim	togui y-nen.
jusqu'ici	he-quelù.
jusque-là	huan-quelù.
avoir besoin	quillet-ca-nen.
faire	pey-nen, ltaù-nen.
	etama-nen.
faire bien	choto-eltma-nen.
faire mal	xinic-eltma-nen.
pécher	poyup-elteu-nen.
faire sortir	topu - colcha - ma-nen.
jusqu'à moi	ye-que-mac.
fortune	guac-guac.
sorcier	xapma-na-ñurum.
frapper	huec-petama-nen.
frapper la poitrine	zaccha-nen.
frère aîné	pera.
frère cadet	piña.
sœur	puxcù.
hiver	zahuat-tecta.
herbes	lturum.
fils	llahue.
fille	acas-llahue.
enfoncer	putec-cha-nen.
s'agenouiller	zetemec-ca-nen.
fouler aux pieds	qleu-pzequi-nen.
homme	ñuchum, yaam.
un mort	xapiag-ñuchum.
vivant	tayte - quiag - ño - chum.
épaule	palem.

héberger	hutta puxlen.
orphelin	yomi-llahue.
l'os	yehue.
dérober	quellna-ye-nen.
fuir	lacte-quia-ma-nen.
et	caltec, uche, etam. quene, ymen.
déjà	lpu.
égaler	loplop-putama-nen.
injurier	xenec-xama-nen.
enfer	torom-ach-utu.
intercéder	puxa nù-nen. xamlti-nen.
aller	eria-ma-nen.
joindre	nacpu cha-nen.
ensemble	nacnac, zaczac.
laver	choc-ma-nen.
laver le visage	neùnu-stana-nen.
le voleur	qlluguay.
appeler	panhua-nen. petama-nen.
clef	pallesta.
pitié	xapi-tana-nen.
lacet	tahuerptaya.
loi	xag.
langue	nanac.
lever	llayec-nen.
se lever	exeltay-nen.
rendre témoignage	xinec-mataxan. pupec-nem-nen.
relever la robe	calta exta harque. uy chey-nen.
remplir	tapeteste-nen.
porter	mameye-nen.
délivrer	tayes-nen. taynem-nen.
se délivrer	taytec-nen.
purifier, nettoyer	pecul-nem-nen.
joli	choto-yag.
ce qui est à autrui	cuac-guac-pech-tati.
le reste	melec.
les trois premiers	ltun-nequi-am.
pleurer	teùya-nen.
pleuvoir	zamya-ma-nen.
faire pleuvoir	puyame-yu-nen.
étoile du matin	peyutec-tocot.
lune	cher.
lumière	lep chap.
lucre	lepchap-tequia. ma-nen.
luxurieux	panenquepeltati-al-ticham.
mère	petne.
le bois	eye.
mal	xenec.
être malade	xapia-ma-nen.
maltraiter	xenec-epey-nen. xenec-eltema-nen. nexepey-nen.
être maltraité	zecley chacat-ca-nen.
envoyer	pteneù-nen.
la main	lpuù.
main droite	xehuar-lpuù.
main gauche	lchay-puù.
concubine	terem.
amant	tereg.
matin	colog.
mer	aguar.
mâcher	chac-ma-nen.
être davantage	aye, ltap. lop.
veiller	ltap-choto.
tuer	aspaya-nen.
plus grand	unca-yag.
maïs	telag.
être à moitié ivre	huezpeche tacay-nen.
moitié	quer.
remuer	pxehuetix-nen.
moi	aycuñ.
moudre	cunchocyag.
mentir	xiñec-ma-nen.
menteur	xiñic-ma-ta.
faux témoignage	xene-quiam-xag.
le mois	cher.
pauvre	neu rag.
pendant que	hay.
nier	cu-cha-ch.
regarder	putua-nen.
même	yehacat.
avoir pitié	ñuñute-hue-nen.

moitié	quet.
forêt	tamta.
montrer	amiet-nen.
mourir	lpu-xap-nen.
le mort	xapi.
mort	xapi-ag.
être mort	xap-nen.
jeune fille	pxota.
beaucoup	uña, muelquechz.
femme	axe-gay.
femme mariée	yam-chacha-axe.
cuisse	aùtak.
très mal	cùac-xenec.
neutre	taychatec-nen.
nager	huaya-nen.
rien	naha-jùacl-tati.
fesse	xetiu.
narine	lterny.
nier	ptayta-yex-nen.
noir	hom-hom-niag.
nid	chaze.
petite fille	pocñaze.
personne	naha-paltati.
petit enfant	cumchocchiag. acasl-lahue.
non	naha.
ne pas dire	naha-ma-nen.
pas désormais	mazquey.
le nom	hene
neuvième	tut-qleu-yag.
neuf	tut-l-qleu.
jamais	nu-altati.
nouveau	ma-neu-yac.
notre	cu-cha-ch.
obéir	multut-hue-nen.
œuvre	xag.
huit	ltuñ-qleu.
artisan, officier	yutuc-camañ.
entendre	zacat-ca-nen.
l'ouïe	zacat-na.
aujourd'hui	yag-tecta, man-tecta.
onde, flot	xeu, xec.
sentir	nana cha-nen.
l'œil	neu.
nombril	chupchac.
oreille	xlaca.
uriner	xoy-ma-nen.
l'or	all-all.
une autre fois	llaù, cha, ay, lea-nem-mita.
l'astre	yemmaz, yemen.
souffrir, subir.	hyquem malta ate-ma-nen.
père	pia.
payer	toltam-lta-nen, lpu-pi-nen.
parole.	xam, xag.
déshonnête	lela xag.
pain	cupi.
poil	eye.
palper	raecha-nen.
pour que	guaca ta-yag.
pour moi	cuchu.
qui	ball-hall-niag.
paraître	huanquenia-nen.
enfanter	tau-nen.
une partie	mluc-cati.
participer	mlac-huis-nen.
parent	pente.
patrie	tactao, teta.
pécher	poyup-xetu-na.
péché	poyup.
mortel	chosnum-poyup.
poitrine	coy-coy.
demander	xanta-hua-nen.
combattre	vyem xetna-nen.
poils extérieurs	huel.
penser	caytenna-nen.
perdre	lacas-nen.
pardonner	ptereu-nen, perx-xotom-nen.
pardon	perx-coxo-tomian.
être paresseux	yeguesme-tia-nen.
paresseux	yagucsmetiag.
chien	guaza.
persécuter	huanamipuzcliama-nen.
poisson	zuru.
pieux	puxño-tecta.
pierre	toco.
jambe	hueze

pied	puln.
argent	car-car-niag-all.
pauvre	ño onti.
peu	heñez.
pouvoir	petia
avoir pollution	po - cohun - tama - nen.
placer	tau-nen.
par ici	henem.
par là	echag-tati.
défier.	ptayta-yel-nen.
pourquoi	guac eya
par hasard	met.
prêcher	xams-nen.
interroger	huezta - cau - nen, huezta-ctec - nen. tenùa-nen.
être enceinte	ohuoc-xema-nen.
vite	yele.
premier	neu-nege-tichan.
princesse	yùaca.
pourrir	puri-nen.
porte	huru.
quel	chima-yag.
quelconque	pa ltati.
quand	yemta.
combien de fois	yemneg-mita.
combien	yemen.
quarante	tut-tucum.
quatrième	tut-atichan. tut-yag.
quatre	tut.
quoi	guacaye.
briser	lteunem-nen.
brûler	chaps-nen.
vouloir	quillet-ca-nen.
vouloir mourir	xapi-alta-nen.
se plaindre de douleur	hualta-ma-nen.
se plaindre de quelqu'un	ptata-ma-nen.
ou	nat.
qui	paa, men.
qui sont	papa mant.
ôter, enlever	puex-nen, poschunen.
enrager	cayeymeta-nen.
rayon, foudre	anchipurac.
recevoir	cherahuechet - nen, hues-nen.
ressusciter	putayes-nen, lautayet-calta-nen.
rond	lquer-quer-niag.
remédier	pocltam-nen.
quereller	holug papi - nen, melquez - huextama-nen.
restituer	lau-tayte-quiam.
respecter	huñum-lta-nen.
folâtrer, chatouiller	poylltiù-nen.
respect	lpu-pxetam-nen.
riche	naha-ña-onti.
rivière	potù.
tourner autour.	xeuret-ca-nen.
genou	aña.
prier	xanel tag-nen.
rompre	pacahuyo-nen.
rhume	ltermez xap.
savoir	tucuycha-nen.
tuer	pocax-nen.
le sel	yalù.
sortir	poctec-nen.
salive	couttehua.
être bien portant	choto-ma-nen.
guérir	tayes - nen, aneyma-nen.
le sang	hoho.
crapaud	zhucña.
avoir soif	puparax-nen.
suivre, imiter	huerpltaya-nen.
second	yemen nayam, yemeni - tichan, huere-tichan.
semaine	mute.
sperme	colum.
signal	hanian.
signaler	talhua-nen.
seigneur	amta.
être maître de maison	huyag huta-ma-nen.
être	ma-nen. lta-nen.

être déshonnête	call-lta-nen.
sixième	zhillca-yag.
septième	yemeni-qleù-yag.
oui	hehe, ati.
toujours	chu-tecta.
sept	zac-yag.
sans moi	na-cu-ynen.
sans toi	na-ca-ymen.
surpasser, excéder	tetquey-nen.
	calcua-nen.
sur	ltap, qleù.
cousin	llahue.
secourir	ayacpuy-nen.
le soleil	tecta, xelu.
être seul	lca-nen.
	cunag-ma-nen.
songer	lteltam-nen.
sourd	xera.
soupçonner	ltamia-ma-na.
monter	zhuque-y-nen.
	huetca-alta-nen.
beau-père	challu.
soupirer	cayano-ha-nen.
nourrir	nemeyu-nen.
sien	ep-cha-ch.
aussi	ichquen, queme.
	ymen, etam.
autant	hequen.
craindre	linet-ca-nen.
avoir	meye-nen.
avoir pitié	coñotca-nen.
avoir mal	xoeya-nen.
	puxcate - quia - ma-nen.
testicules	muru.
mamelles	xpuh.
terre	teta, tahue.
oncle	peqlte.
toucher	carachi-hua-nen.
	cananacha-nen.
tout	chu.
tout le monde	chu teh.
déjà	hay.
prendre	hues-nen.
avoir nom	hentam-nen.
prendre compte	caustac-hua-nen.
retourner	lau-maychen.
travailler	yutca-nen.
porter, apporter	yutuctan-ma-nen.
le derrière	zuc-zuc.
trois cents	ltun-pataca.
trois	ltun.
trente	ltun-tucum.
entrailles	xillchi.
échanger	yesquey-cha-nen.
tonnerre	ltata-huiste.
valoir	multu - tayac - ma-nen.
vallée	teta.
vallée de larmes	tenta-yag teta.
homme	yam.
vaincre	tay-tay-es-nen.
venir	mayec-nen.
	yquey-nen.
voir	putua-nen.
vérité	netque-xam.
vert	ltur-ltur-niag.
dire la vérité	netque-ma-nen.
avoir honte	turuz-yama-nen.
parties sexuelles d'homme	ara.
parties sexuelles de femme	poru.
vêtir	polcariche-ma-nen.
se vêtir	hualcar-tequia-ma-nen.
la vie	taynem-ta.
vie éternelle	chu-tectu-taynem-ta.
vieux	tomal.
vieille	ñerca.
ventre	tar, taru.
vierge	muncha.
	na - yancha - nen - poxta.
visiter	putia-ma-nen.
vivre	tayte-quia-ma-nen.
un	lcaa.
volonté	quillete-quiam.
rouler	zalteymi-nen.

2. VOCABULAIRE ALLENTIAK-FRANÇAIS [1]

A

aa	un à un.
ache	et.
aguar	mer, lac.
aha	hélas !
aje	femelle.
aje-yag	femme.
aje-jap-iag	veuf.
aje - teyam - palta - nen	être adultère.
aji-ta-yag	homme marié.
akkalla	quoique.
akkaslla	jeune fille.
akaslla-huy	fille.
alkaslla-buy-puex-nen	corrompre une fille.
alhuayac	du dehors.
alti-ma-nen	consentir.
all-all	l'or.
all-all, carcaniay	or blanc, argent.
allka-pia-nen	éclairer.
amiet-nen	montrer.
amna, ana	il, elles.
amnek-pen, am-pen	2e personne de l'indicatif.
amta	seigneur
anay-ma-nen	guérir.
anchipurak	foudre.
anek-tama-nen	forniquer.
antak	cuisse.
antat-kalta-nen	s'asseoir.
aña	genou.
ara	membre viril.
aspayu-nen	tuer.
ati	oui.
ay	une autre fois.
ayak-pu-nen	secourir.
aycuñ	moins.
aye	moins.
ayquaz	davantage.
aynà	ennemi.
aypuepi-nen	prêter.

CH

ch	suffixe du génitif et du possessif.
cha	une autre fois.
chalù	flèche.
chak-ma-nen	piler, mâcher.
challù	beau-père.
chaze	miel.
chaps-nen	brûler.
chek-chek-ya	pour cela.
che-che, chey	où.
cher	lune, mois.
chera-hue-chatn-en	recevoir.
chey-men	donner.
chiqueta	douceur.
chis	ciel.
chiyamag	lequel.
chok-na-nen	laver.
chosnum-poyap	péché mortel.
choto	bon.
cholo-alten-nen	agir bien.
choto-elten-nen	consoler.
choto-eleù-nen	profiter de.
choto-jag-ma-nen	conseiller.
choto-yag	doux.
choto-ma-nen	être bien portant.
choto-zoa-meye-nen	se réjouir.
chu	tout.
chu lop	tout-puissant.

1. Ce petit vocabulaire a été extrait du précédent, ainsi que des textes publiés par Valdivia et du vocabulaire contenu dans l'ouvrage précité de M. Mitré.

chulu	source.
chup-chag	nombril.
chu tecta	toujours.
chu tectac-chey	chose ordinaire.
chu-tecta-lopi	chaque jour.
chu-tecta-taymenta	vie éternelle.
chu-teh	la terre entière.

E

ep, ech	il.
echag	celui-ci.
echag-tati	pour cela
echag-altati	quelquefois.
epta, eptak	alors.
echken	ainsi.
echken-matia	disant ainsi.
ejet-teynen	se lever.
elti-am	chose faite.
ellen-tama-nen	se délecter.
enia-ma-nen	aller.
epaka-jet-ek-nen	passer.
epu nexten	il (au négatif).
ep-chach	le sien.
ep-chu	eux.
ep-eché	de lui.
epken	ainsi.
eps	eux.
epta	alors.
eta-ma-nen	faire.
etan	et.
etna-nen	nourrir, élever.
eye	pieu, bois.

G

guak	chose.
guak	oh!
guak-aya	pourquoi.
guak-aye	quelle chose.
guak-guak	biens.
guakaté	quoi.
gual-pamia-nen	gémir.
gualta-zhik	sommet de montagne.
guaza	chien.

H

hulka-pu-hay-nen	tenir captif.
hana	démon.
ha-nen	verser, répandre.
hanian	signal.
hay	désormais.
hay	indice du présent.
he-he	oui.
hekelu	jusqu'ici.
hequen	tant.
heken-malta-altama-nen	combattre.
hel-la-huya-nen	se réjouir.
hene	le nom.
henem	par ici.
he-nem	être.
hed-tam-nen	être baptisé (recevoir le nom).
heñez	peu.
heta	ici.
he-tati	d'ici.
hiernen	les forces.
hogue	la bouche.
hoho	le sang.
holta-cha-nen	commencer.
holny-papi-nen	disputer.
hom-hom-niag	noir.
homtek	aire.
honez	peu.
horok	cinq.
hualka-tekia-manen	s'habiller.
hual-tama-nen	se plaindre.
huanan-ta	là.
huan-manà	ici.
huané	là.
huankuelu	jusque-là.
huanke-ma-nen	apparaître.
huaya-nen	nager.
huel	poils intérieurs.
huentek-petam-nen	emprisonner.
huerte-tichan	second.
huerplta	suivre, imiter.
hues-nen	prendre, recevoir.

hues peche	être à moitié ivre.
huet-kaalta-nen	monter.
huexta-kan-nen	interroger.
huexte petam-nen	blesser.
huez ka-nen	descendre.
hueze	jambe.
huezep	ivre.
huejpx-nen	s'enivrer.
hul-hulu	dedans.
hultua-nen	entrer.
hulu	dedans.
hulyak	en bas.
hullha-niag	gris de couleur.
huñum-ltanen	respecter.
huru	la porte.
huru-pay-lu-nen	enfermer.
hussù	autruche.
hut-cha-nen	commencer.
hutte-puxlen	héberger.
huyak	en bas.
huylpa-nen	aller.

I

ichakat	moi-même.
ichken	aussi.
ien	avec.
.imen	avec.
inen	aussi.
iñaca	princesse.
y	et.
ista-ati	de là.
itap	plus.

J

jag	chose, loi, œuvre.
jag	parole.
jka	deuxième personne du pluriel.
jaml-ti-nen	intercède.
jam, jap	parole.
jam-a-nen	parler.
jan-sen	prêcher.
jam-ta-hua-nen.	demander.
janel-tay-nen.	prier.
japi	la mort.
japi-ag	mort.
japi-ag ñuchum	homme mort.
japi-l-ta-nen	vouloir mourir.
japia-ma-nen	être mal.
jap-nen	être mort.
jehuar-lpuuú.	à main droite.
jeln	soleil.
jenck	mal.
jenek-jam-a-nen.	injurier.
jenek-puelten-nen.	salir.
jenek-puelten-nen.	tourmenter.
jenek-epey-nen.	maltraiter.
jema-nen	être enceinte.
jera	sourd.
jetiù	
jeta-quixe-ta-nen.	les fesses.
jeuret-kanet	tomber.
jia-tia-nen	entourer.
jiñik-mata	croître.
jlaka	menteur.
jmik-killetek-tanen	oreille.
joe-ya-nen	haïr.
jopi-tama-nen	souffrir.
jokok-manen	être faible.
joto-manen	pardonner.
joy-ma-nen	uriner.
jpug	mamelles.

K

ka-cha	vous.
ka	tu.
ka-ch	tien.
kaha	l'eau.
kahua	eh bien !
kalta-lta-nen	être impudique.
kalta-yag	impudique.
kalta-yamen	être impudique.
kalte-hue-nen	lancer.
kamana-cha-nen	toucher.
kapta	le cou.
karkaniag	blanc.
karkaniag all-all	l'argent.
katet-ka-nen	se coucher.
kati	même.

kanstak-hua-nen	tenir compte.
kayang-cha-nen	soupirer.
ka-ychacat	toi-même.
kaye	rôti.
kayey-meta-nen	se fâcher.
kay-tenna-nen	se souvenir.
keeste	dame.
kelu	jusqu'à.
kelua-ye-nen	dérober.
keme	aussi.
keme	lorsque.
keniak	quelqu'un.
ker	la moitié.
killet-ka-nen	aimer, vouloir, avoir besoin.
killetek-guiam	volonté.
killka-tau-nen	écrire.
killet-tama	désirer.
kiñe-pestama-nen	raconter.
kitek	le feu.
kleu	sur, davantage.
kleu-zequi-nen	parle.
kliam	parfait, complet.
kllu-hua-nen	voleur.
kol-hua-nen	excéder, dépasser.
kolog	matin.
koltug	veuve.
kolum	sperme.
koñi-hua-nen	salive.
koñot-ka	atteindre.
koñot-ka	avoir pitié.
kotu	étoiles.
koy-koy	poitrine.
ku	je.
ku-tamari	pour moi.
kuak-jenet	très mal.
ku-ch	mien.
ku-cha-ch	notre.
ku-ch-mekena	mes biens.
kuchu	nous.
killet-ka-nen	ainsi.
kumchochiag - lla - hue	enfant.
kumek-meya-na	on me dit.
kumtek-ne-na	se fatiguer.
kunchok-yag	agiter.
kumeg-ma-nen.	être seul.
kunem	nous.
kunuk	chiche.
kupi	pain.
kzat-kelna-nen	être ennemi.

L

lakas-nen	perdre.
lakte-kiãna-nen	fuir.
lakiñ	avare.
lakiñ-ma-nen	être avare.
laùkat - tekta - ma - nen	être la tête en haut.
laù-mayek-nen	tourner.
laù-pux-nen	restituer.
laù-tayet	ressusciter.
laù-tayte-quiam	résurrection.
lchay-lpùù	à main gauche.
lchuàk-ya-nen	acheter.
lkaa	un à un.
lka	un.
lkaa-maskeg	unique.
lka-nen	un seul.
lkanen-mita	de nouveau.
lka-mayuna	une fois.
lka-tertecta	once.
lkay-kay	chacun.
lkop-kanchan	embrasser.
lop	davantage.
lop-lop	également.
lop-lop - pata - ma - nen	égaler.
lpu	oui.
lpua	union.
lpua-jim-chama-nen	se marier (l'homme).
lpu-yam-nen	se marier (la femme).
lpu-jam-nen	convenir de.
lpu-jap-nen	mourir.
lpu-pinen	apaiser, payer.
lpu-puteug-nen	trouver.
lpu-pxctam-nen	adorer.
lekop-teta-ma-nen	être la tête en bas.
lela-jap	paroles déshonnêtes.

lemet-ka-nen	s'épouvanter.
lep chap	lumière.
lepchap-tequia	briller.
lepe	il y a longtemps.
lepe-kot-cha-nen	enlever.
lemet-ka-nen	craindre.
lpu-pxtam-nen	vénérer.
lpuù-hullé-pia-na	donner la main.
lpuù	doigt, main.
lpuyan-uyc - hama-uen	se marier (la femme).
ltamia	soupçonner.
ltun	trois.
lta-nen	être.
ltap	davantage.
ltap ma-nen	être davantage.
ltata-huiste	tonnerre.
ltailtan	l'année.
ltaû-ma-nen	ouvrir.
lte	1re personne de pronom à l'interrogatif.
ltermez	narine.
lterù	l'aine.
lte-tama-nen	rêver.
ltum	trois.
ltum-kleù	huit.
ltum-eticham	troisième.
ltun-kleù-tukum	treize.
ltun-kleu-eticham	huitième.
ltun-ne-quiam	les trois premiers.
ltuù-nen-tukan-pa-taka	trois mille.
ltun-pataka	trois cents.
ltun-tukun	trente.
lturi-turniag	vert.
lturum	herbes.
lupu-za-ùnen	remplir.
llahué	fils.

M

maan	maintenant.
maanona	depuis peu.
mame-ye-nen	porter.
ma-nen	être, dire.
ma-nen-yak	nouveau.
ma-nichan	celui qui dit.
maña-nen	boire.
mapey-nen	contredire.
mata-ma-nen	se nommer.
mata-yan	chose dite.
mati	indice d'antériorité.
mazkez	plus, désormais.
mek	jusqu'à.
melek	le surplus.
melkez-este-ta-nen	se fâcher.
melkez-huex-tama-nen	gronder.
melkez-nen	peu à peu.
mellek-tatia-nen	être réveillé.
mem	peut-être.
men	sans.
met	par hasard.
meye-nen	avoir.
mlak	partie.
ma-chu-is-nen	participer.
moñ-tama-nen	chercher.
mot-ta	cette nuit.
moyu-nen	manquer.
mucha-pia-nen	baiser.
muelkechz	beaucoup.
multu-hua-nen	obéir.
multu - toyak - ma-nen	valoir.
multu-tutua-nen	compter.
mulxkolum-nen	laisser.
muncha	vierge.
muru	testicule.
muti	semence.

N

na-altati.	jamais.
nach	non.
naha-quak-l-tati	rien.
naha-ma-nen	ne pas dire.
naha-ño-onti	riche (non-non-or).
naha-pal-tati	nul.
na-ka-ymen	sans toi.
nak-nak	coupe d'arbres.

namalte-ma-nen	douter.
namen	aveugle.
namia-nen	chanter.
nam-zata	couleuvre.
nam-cha-nen	sentir.
nanen-tak-nen	aveugler.
nat	ou.
napta	quelqu'un.
naurag	pauvre.
nayan-chanen-pxota	vierge.
nay-hua-nen	tromper.
nema-nen	manger.
neme-yunen	nourrir.
nenta-ma-nen	manger.
nekia	venir de faire telle action.
nekte-ma-nen	dire la vérité.
netke-ma-nen	être fidèle.
netke-jam	vérité.
neù	auparavant.
neune-gatichau	premier.
neunus-tama-nen	se laver le visage.
neù-jich	gouverneur.
nejek-epey-nen	maltraiter.
nex-putama-nen	rosser.
nurum	sourire.

Ñ

ñerka	vieille.
ñuchum	homme.
ñuñu-tehua-nen	avoir pitié.

O

ohuok-jema-nen	être enceinte.
ohuhu-pultea-nen	engendrer.
oze-ya-nen	se délasser.

P

pua	qui.
paka-huyo-nen	rompre.
pakal-nemen	nettoyer.
pakat	front.
pakax-nen	tirer.
pach	étranger.
pelen	épaule.
palma-nen	se boruer à.
paltak-ya-nen	conserver.
paltati	quiconque.
pallesta	clef.
pamé - kepel - tatia-altichan	femme impudique.
pan-hua-nen	appeler.
pataca	cent.
pay-nen	avec qui.
pain-tekta	le matin.
payutek-tokot	étoile du matin.
pech	non.
pekéj-tekex-nen	raconter.
pek-ñakze	petite-fille.
pelek	pour.
pete	père ou mère.
peklte	oncle.
pera	frère aîné.
perx-jotom-nen	pardonner.
petia	pouvoir.
penné	mère.
peynen	faire.
pia	père.
piam	pour.
pimkanta	frère.
piña	frère cadet.
pioko-yama-nen	espérer.
plamex-nen	couvrir.
pokl-tana-nen	remédier.
pok-lta-mey-nen	désirer.
pok-teke-nen	sortir.
polkari-chema-nen	habiller.
polka-tepma-nen	accuser.
polok	fort.
poru	parties sexuelles de la femme.
pos-chu-nen	enlever.
potu	fleuve.
poyll-tinnen	caresser, folâtrer.
pollo-teknen	laisser.
poyup	péché.
poyup-jetu-nen	pécher.
pta-tama-nen	se plaindre.
ptay-ta-yelmen	défier.

ptay-ta-yex-nen	nier, refuser.
pte-neù-nen	ordonner.
pter-reùc-nen	pardonner.
puex-nen	enlever.
pu-lem-tayu-nen	épouvanter.
pulok-puex-nen	force.
pumek-kechia-nen	fâcher.
punak	le dos.
pupenek-tama-nen	faux témoigner.
puparek-nen	avoir soif.
pupia-nen	punir.
puri-nen	pourrir.
putayes-nen	ressusciter.
put-kul	être pendu, suspendu.
putia-ma-nen	visiter les malades.
putua-nen	voir.
putuk-chanen	fléchir.
puturuz-payu-nen	faire honte.
puja-meyu-nen	faire pleuvoir.
puja-miù-nen	intercaler.
puja-lekes-nen	délier.
puxhu	sœur.
pu-zam-eyu-nen	faire pleuvoir (zam = pluie).
puxquen	différemment.
pux-nen	donner.
puxno-tekta	pieux.
pxlek-es-nen	défaire.
pxe-hue-tix-nen	agiter.
pxeytat-cha-nen	envier.
pxota	jeune fille.
pzat-kl-ta-ma-nen	être ennemi.
pzeke-lles-nen	embarrasser, empêcher.
pztekya	gourmand.

R

rak-cha-nen	palper.
rat-cha-nen	lier.

T

ta	de.
tahuere-taya	lacet.
tahué	terre.
taktao, teta	patrie.
taketerem-ta	espérance.
tal-hua-nen	signaler.
tamari	se plaindre par amour.
tarù	ventre.
tati	indice de l'ablatif.
taù-men	pondre, enfanter.
tautat	l'année.
tay-chakte-nen	naître.
tay-es-nen	délivrer, guérir.
taymen-ta	la vie.
tay-tay-es-nen	vaincre.
tay-tek-nen	défendre.
taytek-yak-ñochum	homme vivant.
tay-tekia-ma-nen	vivre.
te	la terre.
tekta	jour, soleil.
te-hul	sous la terre.
tehuz-ar-nen	tomber.
teket-ka-nen	se montrer.
telag	le maïs.
temet	la chair.
temma	amont.
temte-neme-tayne	chair.
tenche	avec.
tenùa-nen	envoyer, arracher.
tenua-nen	interroger.
terem	concubine.
terem-ta-ma-nen	être amoureux.
teru-anen	enterrer.
teta	terre, patrie.
tet-kia-nen	sobre.
teuta-yag-teta	vallée de larmes.
teu-ya-nen	pleurer.
tia-ma-nen	dormir.
togui-ynen	avoir faim.
toko	pierre.
tolop-tolop-nen	double.
toltom-ltanen	apaiser, éteindre.
tomal	vieux.
topas-tete-nen	remplir.
topat-enen	être plein.
top-teke	les fleurs.
topu-kolcha-ma-nen	faire sortir.

torom démon.
torom-ech-utu enfer.
tospuko répandre.
totom le bras.
tuk-pay-chianor-nen essayer.
tuku-ycha-ma-nen apprendre.
tukui-cha-nen signaler.
tumta montagne.
turuz-yama-nen honte.
tut quatre.
tut-kleu neuf.
tut-tukum quarante.
tutù excréments.
tuje les dents.
tuyut chou.
tuzay-hua-nen faire honte.

U

ultu-kuy-cha-nen comprendre.
ullutak-yuma-nen se réjouir.
ullu-ya-nen élogieux.
unka-yag gros et grand.
uña beaucoup.
utu maison.
utet-ma-nen être maître.
ujue malade.
uyem-jetia-nen combattre.
uymen gagner.

X

xpuch mamelles.
xpup-tes-nen rétrograder.

Y

yag de.
celui-ci.
yag-tekta aujourd'hui.
yag-zotom ensuite.
yalu sel.
yam homme.
yam-japiag veuve.
yam-chacha aje femme mariée.
yapet-ka-nen courir.
ygnesme-tia-nen être paresseux.
yekes-metiag paresseux.
yehué l'os.
yelap animal.
le guanaco (chameau).
yelet-ke brièvement.
yelpia hier.
yemneg-mita combien de fois.
yem-yema-ta comment.
yemen et.
yemen autres, deux.
yemen-nayan second.
yemen-kleu sept.
yemniag autre.
yemta combien, quand.
yen avec, sans.
yeskay cha-nen troquer.
yolpia huer.
yomi-llahue orphelin.
yomi-teki exil.
yoto tête.
yut-ka-nen travailler.

Z

za où.
zaat arbres.
zahuar-tecta l'hiver.
zakat-ka-nen entendre.
zak-cha-nen frapper la poitrine.
zak-yag sept.
zak-yak ensemble.
zalteig-mi-nen rouler.
zamyama-na pleuvoir.
zas-zas-niag rouge.
zat-kleù-tekta-ma-nen haie.
zekley-chakat-ka-nen être vaillante.
zetua-et-ka-nen s'agenouiller.

zhe-ye-nen	se taire.
zhik	le sommet.
zkik-zkik	sommet de la tête.
zhillka	six.
zhueña	crapaud.
zotoom	ensuite.
zou-nen	achever.
zuk-zuk	derrière.
zurù	poisson.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

I

SÉANCE DU MARDI 10 JANVIER 1899.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

— La correspondance contient une lettre de démission de M. Léon Vignols, et la circulaire n° 1 du Congrès international des Orientalistes qui se tiendra à Rome, à la fin du mois de septembre prochain. M. Jules Oppert est délégué pour représenter la Société des Américanistes de Paris à ce Congrès.

— Parmi les livres offerts, le Secrétaire général signale le tome III des *Proceedings of the Transactions of the R. Society of Canada*. M. le Duc de Bassano veut bien se charger d'en faire un compte rendu pour le *Journal*.

— Le Secrétaire général présente le numéro 6 du *Journal* et fournit quelques indications sur l'état d'avancement du numéro 7. Il rend compte, d'autre part, des premières mesures qui ont été prises pour l'organisation d'un Congrès international des Américanistes à Paris en 1900.

— M. Désiré Charnay lit un rapport sur l'ouvrage intitulé : *Prehistoric ruins of Copan*. A la suite de cette lecture, le Président remercie M. Désiré Charnay de cette substantielle étude, où sont combattues les conclusions préhistoriques de la Commission américaine envoyée au Honduras par le Peabody Museum.

— M. Henri Cordier fait une communication intitulée : Comparaison du chinois et de la langue du Dakota, d'après le Dr Edkins.

Le Dr Edkins, très connu comme philologue, a écrit, en l'année 1872, sur ce sujet un mémoire qu'il a remis au point il y a quelques mois. M. Henri Cordier traduit quelques fragments de ce travail en insistant surtout sur le point de vue philologique et en donnant quelques exemples choisis par l'auteur lui-même. Il conclut que, dans les exemples du Dr Edkins, rien n'est probant, et que l'érudit américain, en indiquant la route du détroit de Béring comme ayant pu servir de voie de migration aux Asiatiques vers l'Amérique, a émis une opinion discutable.

— M. Henri Vignaud confirme dans une certaine mesure les conclusions de M. Cordier ; comme lui, il se méfie beaucoup des exemples donnés par le Dr Edkins.

— M. Henri Cordier reconnaît cependant que la langue du Dakota occupe, comme l'estime M. de la Grasserie, une position linguistique particulière ; mais ce n'est pas une raison pour exagérer l'importance de cette langue.

— M. le duc de Bassano annonce que M. le duc de Loubat a bien voulu contribuer aux dépenses de la Société en payant d'avance trois années de son loyer à l'Hôtel de la Société d'Acclimatation. Des remercîments seront officiellement adressés au duc de Loubat au nom de la Société des Américanistes de Paris, pour cette nouvelle marque d'intérêt.

A la suite d'une courte discussion, il est résolu que l'heure des séances sera désormais avancée d'une demi-heure et que les réunions se tiendront à 4 heures et demie du soir le premier mardi de chaque mois ; puis la séance est levée à 6 heures quinze.

II

SÉANCE DU MARDI 7 FÉVRIER 1899.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

— M. le Dr Hamy annonce que la demande d'autorisation pour la tenue

à Paris, en 1900, d'un Congrès international des Américanistes a été adressée à l'autorité compétente et sera examinée le mercredi 8 février par la Commission des Congrès.

— Au nom de M. le duc de Loubat, M. le D[r] Hamy offre un certain nombre d'ouvrages pour la bibliothèque de la Société. M. le comte de Charencey offre, de son côté, deux études qu'il a récemment publiées, l'une sur l'origine de la légende d'Huitzilopochtli, l'autre sur l'historien Sahagun et les migrations mexicaines.

— M. le baron Hulot, secrétaire général de la Société de géographie, est présenté comme membre titulaire par MM. le D[r] E.-T. Hamy et Henri Froidevaux ; M. Ambrosetti est présenté comme membre correspondant par MM. les D[rs] E.-T. Hamy et Verneau.

— M. le comte de Laugier-Villars lit une étude qu'il a rédigée d'après les renseignements fournis par les journaux américains sur les découvertes ethnographiques du D[r] Ales Hrdlicka au Mexique (cf. le *Journal de la Société des Américanistes*, t. II, p. 303-305). A ce sujet, M. le D[r] E.-T. Hamy rappelle les découvertes exécutées dans le même pays par MM. Schwatka et Lumholz (cf. sur les explorations de ce dernier entre 1894 et 1897, le tome II du *Journal*, pp. 179-184), puis il remercie M. le comte de Laugier-Villars de son travail.

— M. le comte de Charencey s'étonnant de la facilité avec laquelle le D[r] Ales Hrdlicka a pu enlever des squelettes et des ossements, le président fait remarquer que les indigènes contemporains pensent que ces ossements sont ceux d'individus de race différente de la leur. En tout cas, l'habileté du D[r] Hrdlicka, dont M. Jesup fait grand cas, est indéniable.

— M. Léon Diguet constate, d'ailleurs, qu'on peut obtenir assez facilement des résultats de ce genre.

— Au sujet de la même communication, le D[r] E.-T. Hamy parle de la collection très remarquable de momies des Cliff Dwellers, recueillies par le D[r] Green. Le Musée du Trocadéro a reçu de ce voyageur une collection complète de ses photographies.

— M. le comte de Charencey résume un travail sur les langues zoque et mixe, d'après les publications récentes de M. de la Grasserie, et lit un travail, dont il est l'auteur, sur la linguistique comparée de la population des deux côtés du détroit de Behring. Il apporte une

preuve nouvelle, tirée de la linguistique, des affinités qui existent entre les deux rivages du détroit de Behring, et constate qu'un souvenir de migrations venues de l'Est y subsiste. Pour M. de Charencey, il semble qu'il y ait eu échange de populations entre les deux côtés du détroit. — M. le Dr Hamy remercie le comte de Charencey de ses deux communications.

— M. Léon Diguet annonce, pour le lendemain 8 février, l'ouverture de l'exposition de ses collections au Muséum d'histoire naturelle, et invite ses collègues de la Société des Américanistes à venir visiter cette exposition ; jour sera pris ultérieurement pour cette visite.

— M. le comte de Turenne lit un compte rendu du travail de M. Charles C. Willoughly sur les cimetières préhistoriques de l'état du Maine. M. le Dr Hamy remercie M. le comte de Turenne de cet intéressant rapport et lève la séance à 6 heures.

III

SEANCE DU MARDI 7 MARS 1899.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

— M. le comte de Charencey présente à la Société les deux derniers volumes publiés par la Société de Saint-Jérôme.

— M. le baron Hulot, secrétaire général de la Société de géographie, est nommé membre titulaire, et M. Ambrosetti, membre correspondant. M. Teobert Maler est présenté comme membre correspondant par MM. le Dr Hamy et Désiré Charnay ; et M. Hildebrando Castellon (7, rue de la Montagne Sainte-Geneviève) est présenté comme membre titulaire par MM. Désiré Charnay et le marquis de Peralta. Il sera statué sur l'élection de ces deux membres dans la séance prochaine.

— M. le duc de Loubat montre à la Société une suite de photographies qui lui ont été adressées par M. Teobert Maler de l'Uzumacinta.

Ce voyageur a découvert, pendant la campagne d'exploration qui vient de finir, plusieurs villes ruinées, fort importantes, sur la rive gauche du fleuve, et qu'il désigne sous les noms de Cayo, la Mar, El Chicozapote, Zaachilan, El Chib, etc. Parmi les monuments repré-

sentés dans ses photographies, on remarque un linteau de pierre sculpté, venant du palais à cinq faces de Cayo, une stèle qu'on voit au milieu d'une place à La Mar, de très belles pierres peintes d'El Chicozapote, enfin toute une série de morceaux d'architecture intéressants des temples de Zaachilan.

Les pierres d'El Chicozapote ont conservé leurs couleurs rouge ardent, vert, bleu, et l'on voit, au revers d'une stèle dite n° 1 du temple du sud n° 2, de Zaachilan un grand prêtre de Quetzalcoatl, avec un masque sur la figure, se tournant vers le peuple agenouillé. Un linteau sculpté (n° 21) trouvé sous les décombres d'un bâtiment ruiné, non loin du temple de l'Est de Zaachilan, porte huit rangées, de six *catuns* chacune, formant une longue inscription que M. T. Maler considère « comme la plus importante découverte d'hiéroglyphes » qu'il ait faite dans cette campagne. Un autre linteau est orné de vingt groupes hiéroglyphiques d'un archaïsme remarquable.

— A la suite de quelques observations de MM. Désiré Charnay et Oppert, M. le Dr Hamy remercie M. le duc de Loubat de la communication qu'il vient de faire, et propose d'adresser des remercîments à M.T .Maler pour avoir communiqué à la Société des documents inédits aussi précieux. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

— M. Désiré Pector annonce qu'on va faire une expédition, près de Cozumel, chez les Indiens Mayas du Nord, insoumis depuis Fernand Cortez.

— Après entente avec M. Léon Diguet, la visite de son exposition est fixée au lundi 13 mars, à 2 heures de l'après-midi. Rendez-vous au Muséum d'histoire naturelle.

— M. Henri Froidevaux communique quelques documents inédits relatifs aux démarches que fit le P. Hennepin pour repasser des Provinces-Unies au Canada avec l'autorisation du roi de France en 1697. Ces documents précisent certains points encore mal connus de la biographie du P. Hennepin.

— M. le comte de Charencey présente différentes observations au sujet de l'origine guatémalienne de quelques mots français.

1° Agouti. Ce nom qui désigne un genre de rongeurs propres au Nouveau-Monde n'est, sans doute, comme l'avait déjà remarqué L. Angrand, que le Quiché *Utiuh* qui a le même sens et que l'abbé Bras-

seur de Bourbourg rend à tort par « chacal, coyote ». Par suite d'une erreur d'oreille, les écrivains espagnols l'ont tranformé en *Utia,* ce qui, avec l'article féminin, donnait *la utia.* C'est, sans doute, le désir d'éviter la cacophonie résultant de la rencontre de deux voyelles qui aurait décidé à intercaler entre elles une *jota* et à écrire *La jutia.* A leur tour, les Français laissent tomber le *a* final et unissant l'*o* de l'article au corps du mot en firent « l'Ajouti ».

Inutile de rappeler le rôle important que jouait ce quadrupède dans la symbolique des peuples du Centre Amérique. En raison de sa lasciveté et de sa prodigieuse fécondité, ils en avaient fait l'emblème du principe masculin par opposition au Sarigue, représentant le principe féminin. De là, l'épithète de *Hun ahpu Vtiuh,* litt. « Celui qui a le poil de l'Agouti », donnée par le *Popol Vuh* au dieu considéré comme créateur et formateur.

2° Cigarre ; en espagnol, *Cigarro* est regardé par Littré comme un dérivé de *Cigarra,* « cigale », à cause d'une certaine ressemblance qu'on aurait cru retrouver entre cet objet et l'insecte en question. Cela semble peu soutenable, et mieux vaut reconnaître au mot *Cigarre,* une origine américaine. On trouve, comme l'avait déjà remarqué l'abbé Brasseur de Bourbourg, en Quiché un verbe *Ziqeh, Ziqaric,* « lumen », dont la racine *Ziq* se rencontre visiblement dans les substantifs *Ziq, ziqar,* « cigarre ».

Il n'est pas étonnant, somme toute, que les idiomes européens aient reçu ce mot des populations de l'Amérique centrale, puisque ce sont les Guatémaliens, Mexicains et habitants des Grandes Antilles qui les premiers ont fait usage de cet objet, de même que ce sont les tribus des États-Unis qui ont inventé la pipe.

La même raison explique, d'ailleurs, pourquoi des termes d'origine américaine désignent le maïs et le tabac.

3° Ouragan se trouve au xviie siècle écrit *Houragan.* On a en espagnol *Huracan ;* en italien *orricanos orcano ;* en anglais, *Hurricane* et *Orkan* en allemand. Nous avions d'abord été tentés de regarder ce mot comme emprunté au Quiché.

Précisément, le Popolvuh nous parle de trois *Hurakan,* le premier est l'éclair ; le second, le sillonnement de l'éclair et le troisième enfin,

la foudre qui frappe, et les trois, ajoute le document indigène, sont « le cœur du ciel » ou du « cœur du ciel. »

Quoi qu'en dise d'ailleurs l'abbé Brasseur, ce terme du *Hurakan* s'explique parfaitement par la langue du Guatémala et se décompose en *Hun Eak Kan*, litt. : « Un serpent qui déchire ». On conçoit facilement cette assimilation de l'éclair ou de la foudre avec un reptile déchirant la nue.

Toutefois, il convient de remarquer que le *Hurakan* Quiché désigne des phénomènes météorologiques bien différents de la tempête ou d'un vent violent. D'ailleurs, Oviédo déclare positivement, dans son *Histoire générale des Indes*, le mot espagnol *Huracan* pris à l'idiome des Caraïbes. La même origine doit visiblement être attribuée au mot français correspondant. Suivant toute apparence, les termes Quiché et Caraïbe constituent deux homophones semblables seulement pour le son, mais tout à fait dissemblables sous le double rapport du sens et de l'étymologie. De pareils faits ne sont pas rares dans le domaine de la linguistique ; par exemple, le substantif *colonel*, qui veut dire « sauveur » en quiché, n'a rien à faire sans doute avec son homophone français.

Dans la discussion qui s'engage au sujet de cette communication, M. le comte de Charencey, à propos du mot *ouragan*, reconnaît lui-même qu'Oviédo déclare ce mot caraïbe. Pour le mot *hutia*, d'où vient *agouti*, M. Hamy fait observer qu'il nous apparaît comme essentiellement *caribe*, dès les premières relations de Las Casas et Oviédo.

M. Hamy présente à la Société une étude qu'il vient de faire paraître sur Jacques Gohory, et appelle l'attention sur une polémique entre ce savant et André Thevet qu'il a rapidement exposée, et qui fournit des indications précises sur la manière dont le tabac fut introduit en France.

Après avoir demandé que la prochaine réunion mensuelle soit reportée après les vacances de Pâques, le Président lève la séance à 6 heures.

IV

SÉANCE DU LUNDI 13 MARS 1899.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

Cette séance a eu lieu dans la salle d'exposition des galeries de zoologie du Muséum, à 2 heures, le 13 mars. M. Léon Diguet a montré aux membres présents les belles collections qu'il a rapportées de l'État de Jalisco, du territoire de Tépic et de la Basse-Californie (Mexique) et leur en a présenté les principaux objets offrant de l'intérêt pour les Américanistes. Il a aussi fourni des explications sur ses belles et nombreuses photographies, il a terminé en indiquant les plus intéressants spécimens zoologiques trouvés par lui au cours de ses voyages.

La séance a été levée à 4 heures.

V

SÉANCE DU MARDI 18 AVRIL 1899.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

Au début de la séance, le président donne communication d'une lettre officielle de M. Picard, commissaire général de l'Exposition Universelle de 1900, annonçant que, dans sa séance du 15 mars, la commission supérieure des Congrès a décidé de rattacher à la série des Congrès de l'Exposition le Congrès International des Américanistes et donnant son agrément à la liste présentée pour la commission d'organisation dudit congrès.

— M. Désiré Charnay annonce qu'il espère que le gouvernement mexicain ne va pas tarder à rendre au gouvernement français les caisses retenues au Mexique depuis dix-huit ans, contenant des collections formées par M. Charnay lui-même au cours de ses explorations archéologiques.

— M. le Dr Hamy signale, dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* (t. II, lam. XI) la publication d'une « Mapa de la region habitada por los Indios Chiriguanos », tirée de l'*Archivo de Indias*, accompagnant un article de M. D. M. Serrano, de la Biblioteca Nacional, sur les Indiens Chiriguanos (cet article se poursuit en novembre-décembre). — Le même numéro de la *Revista* contient une « Relacion de Mapas, Planos, etc., del Visreinato de Buenos-Ayres » par D. Pedro Torres Lanzas, chef de l'Archivo de Indias, accompagnée d'un plan de Buenos-Ayres remontant à l'année 1713.

— La correspondance comprend des lettres d'excuses de MM. Gabriel Marcel et le marquis de Peralta, une lettre de remercîment pour son admission de M. le baron Hulot; une lettre de M. de Gubernatis, président du Congrès International des Orientalistes de Rome (1899), remerçiant la Société des Américanistes de se faire représenter au Congrès par M. Jules Oppert.

— M. le comte de Turenne offre à la Société pour sa bibliothèque la seconde édition des *Voyages* du baron de la Hontan; M. le comte de Charencey offre de son côté la deuxième série complète des *Actes de la Société philologique* (œuvre de Saint-Jérôme). Des remercîments sont adressés aux donateurs par le Président.

— M. Henri Froidevaux dépose sur le bureau le numéro 7 du *Journal*, en indique le contenu et annonce que le numéro 8 est sous presse.

— M. le comte de Charencey analyse l'*Ensayo sobra la America precolombina* de M. de Sentenac.

— M. Henri Froidevaux donne communication d'une lettre inédite de M. de Bonrepaus, ambassadeur de France à la Haye, au marquis de Torcy, ministre des Affaires Étrangères, signalant la présence du baron de La Hontan à la Haye en 1698, résumant l'existence antérieure de ce personnage et le proposant comme espion en Espagne pour le compte de la France. Ce document est intéressant parce qu'il précise certains points de la biographie de La Hontan.

— M. le Dr Hamy analyse les principales communications faites sur l'Américanisme à la session du Congrès des Sociétés savantes récemment tenue à Toulouse et insiste sur l'intérêt présenté par les travaux de MM. l'abbé Marsan, Saint-Yves et Fournier.

— M. le Dr Hamy fait ensuite une communication sur le *Codex Tel-*

leriano-Remensis conservé à la Bibliothèque nationale. Cet important manuscrit de 93 pages, qui appartint à l'archevêque de Reims, Le Tellier, avait été publié d'une manière très insuffisante par Aglio pour lord Kinsborough (les planches au tome Ier, le texte aux tomes V et VI en espagnol et en traduction française); une reproduction grossière en en a été donnée par M. de Rosny dans ses *Archives Paléographiques*, et M. le duc de Loubat s'est décidé à faire les frais d'une édition définitive.

Le manuscrit comprend : 1° un calendrier des mois de l'année; 2° un tolanamatl incomplet, dont les figures sont surchargées de notes de toute espèce, de quatre écritures différentes et de valeur très inégale ; 3° une histoire élémentaire du Mexique, dont le commentaire ne présente que peu de difficultés, avec de longues inscriptions historiques sur les derniers rois mexicains ; 4° un texte sans figure d'édition espagnole ajouté vers 1562. Il est nécessaire de publier une reproduction photochromique de ce document; ce sera le seul moyen d'en faire un instrument de travail absolument précis.

A la suite de cette communication, M. le Dr Hamy annonce que la publication du *Catalogue Aubin* aura lieu très prochainement et donnera la description de plus de quatre cents manuscrits mexicains conservés à la Bibliothèque nationale ; il annonce aussi que la Bibliothèque a récemment acquis un manuscrit nahuatl du xvie siècle, écrit en caractères européens et qui a appartenu à l'empereur Maximilien.

— A propos de l'exode des Indiens Cherokees, qui se rendent dans les États de Jalisco et de Durango et quittent les États-Unis au nombre de 10 à 12,000, M. Henri Vignaud explique que cette émigration était préparée depuis longtemps.

M. Léon Diguet ne s'explique pas pourquoi les Cherokees vont justement dans les États les plus peuplés du Mexique.

— M. le comte de Charencey fait une courte communication sur l'étymologie du mot *agouti*, pour rectifier l'opinion qu'il a énoncée à la précédente séance (cf. plus haut, p. 106). Il reconnaît que le mot *agouti* est emprunté à la langue des Grandes Antilles, il signifierait *animal sacré*. L'agouti avait aussi un caractère sacré au Guatémala et devait avoir également ce caractère aux Grandes Antilles.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 5 heures 45.

VI

SEANCE DU MARDI 2 MAI 1899.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, DE L'INSTITUT.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, le Secrétaire général signale, parmi les livres offerts à la Société, les derniers numéros des *Annales du Musée Mexicain*. M. le Dr E.-T. HAMY se charge d'analyser ces livraisons dont la première série sera demandée au Musée Mexicain, auquel le *Journal* de notre Société sera servi en échange. Des lettres de remercîments seront écrites à notre collègue M. Gustave BAZ et au directeur du Musée National de Mexico.

Il y aura également désormais échange entre les publications de la Société et le *Globus* que dirige M. Richard Andrée.

Une réunion de la Commission d'organisation du Congrès International des Américanistes aura lieu le vendredi 12 mai prochain, à 4 heures 1/2; l'ordre du jour en est ainsi fixé : Questionnaire du Congrès, liste des correspondants étrangers, circulaires pour les adhérents.

— A propos du *Codex Telleriano-Remensis* dont il a été parlé dans la dernière séance, M. le Dr E.-T. HAMY annonce que le travail d'écriture du fac-similé est terminé, ainsi que la mise en couleurs. La correction en sera rapide et aisée. Déjà le Dr HAMY a pu faire des constatations intéressantes; mais il prévoit certaines difficultés de lecture des textes espagnols. Il présentera le fac-similé du manuscrit à la rentrée.

— M. le Dr HAMY annonce ensuite le prochain retour en France du duc de LOUBAT.

— M. le comte DE CHARENCEY explique qu'un éditeur paraîtrait disposé à publier une *Année Linguistique* conçue sur un plan analogue à celui de l'*Année Scientifique*, et fait appel à ses collègues de la Société pour collaborer à cette nouvelle publication.

— M. le comte DE CHARENCEY fait ensuite une communication qui est une contribution à l'étude du Folk-Lore nègre en Amérique. Il étudie un conte de la Guyane française tel qu'il a été publié dans la *Mélusine*, et en retrouve l'idée principale chez les Baronga de l'Afrique

Australe, dont le pasteur H. Junod a fait connaître quelques contes. Ces deux contes sont très enfantins et il semble bien que le dernier dérive du premier.

— M. le Dr Hamy critique certaines parties du conte guyanais, et constate notamment que le cacatoès dont il y est fait mention est originaire des Moluques et inconnu des noirs de Cayenne. Il estime qu'il faut distinguer dans ce conte deux parties très différentes; l'une ayant des affinités avec un conte baronga et probablement d'origine africaine, l'autre d'origine européenne et intéressante pour l'histoire de l'acclimatation d'espèces européennes en Amérique.

— D'autres observations sont faites par M. Henri Froidevaux sur certains traits du récit guyanais, qui peuvent le faire croire, dans tous les cas, vraiment originaire de la Guyane par certains côtés (caractère du tigre, refrain des oiseaux). M. Froidevaux rappelle en terminant quels recueils du folk-lore guyanais existent déjà, ceux de Saint-Quentin, de notre vice-président le prince Roland Bonaparte et de M. Georges Hanrigot.

— M. Léon Diguet indique les grandes lignes de son futur voyage au Mexique. Il se rendra d'abord dans l'État de Jalisco (juillet-septembre 1899), puis passera deux ou trois mois dans la Sierra de Nayarit recueillant des crânes, etc. Il demeurera ensuite quelques semaines dans l'Etat de Sinaloa du côté de Topolobampo, puis gagnera la Basse-Californie, où il fera des fouilles dans des cavernes et à l'embouchure du Rio Colorado. Il tâchera de voir des Indiens Séris, etc., et essaiera de rencontrer des Conquapas, qui très fréquemment colorent leurs ossements en rouge.

— M. de Charencey demande à M. Léon Diguet, si la tribu des Yaquis de la Sonora a des affinités ethnographiques ou linguistiques spéciales avec les Mexicains. — Non, répond M. Diguet.

— M. Gabriel Marcel a publié récemment une carte qu'il a trouvée à Zurich et qui date de la fin du xvie siècle. Invité par M. le Dr Hamy à fournir des renseignements sur cette carte, M. Marcel répond qu'elle est de l'école de Mercator et que sa nomenclature est à peu près identique à celle des cartes mercatoriennes; c'est, d'ailleurs, un document sans valeur historique, dont l'auteur, et la date précise sont encore inconnus.

— M. le Dr E.-T. Hamy annonce qu'au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, les collections Diguet et de la Vaulx sont en place, ainsi qu'une collection intéressante d'antiquités des bords de la Delaware.

— M. le comte de Charencey rappelle que M. Beauvois a récemment publié une bibliographie des ouvrages relatifs au Mexique parus depuis vingt ans.

La séance est levée à 5 heures 50.

VII

SÉANCE DU MARDI 6 JUIN 1899

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

Après la lecture du procès-verbal, et par suite à cette lecture, M. le comte de Charencey, revenant sur la communication qu'il a faite dans la séance du 2 mai, constate qu'il ne peut être question du mouton ni du bélier, mais seulement du *bouc* dans le conte guyanais qu'il a étudié. Le traducteur du conte aura établi une confusion entre les deux espèces.

— M. le duc de Loubat parle de trouvailles provenant de fouilles récentes exécutées dans l'État de Jalisco et y signale la découverte, il y a deux ans environ, d'une énorme ville ruinée pour l'étude de laquelle M. William Nevin a obtenu un privilège du gouvernement mexicain.

— M. le duc de Loubat offre à la bibliothèque de la Société un certain nombre d'ouvrages et de brochures présentant pour les études des Américanistes un certain intérêt. M. le comte de Charencey offre de son côté son travail sur l'*Historien Sahagun et les migrations mexicaines*, et M. Henri Froidevaux, un compte rendu rédigé par lui des rapports publiés par les Américains des États-Unis sur le contesté Anglo-Vénézuélien.

— M. le Dr E.-T. Hamy fait une seconde communication sur le *Codex Telleriano-Remensis*. Il donne d'abord lecture d'une lettre-préface adressée par lui au duc de Loubat, lettre dans laquelle il raconte l'histoire de la réimpression de ce Codex. Puis il résume la partie de son introduction retraçant l'histoire même du manuscrit depuis son entrée dans la bibliothèque de Le Tellier jusqu'à notre époque, en

comparant ce codex au Vaticanus 3738 et en critiquant l'édition imparfaite donnée naguère par M. de Rosny. Il montre enfin comment la nouvelle édition fournira un texte définitif de toutes les inscriptions que contient le *Codex Telleriano-Remensis*, indique comment en sera rédigé le commentaire, et résume les conclusions de son étude sur la première partie du manuscrit, relative au calendrier des fêtes fixes.

— M. le Dr Hamy offre ensuite une reproduction de deux portraits de Christophe Colomb : 1° du portrait conservé naguère au château de Valençay, dont Sébastien del Piombo serait l'auteur. Ce portrait, qui a été récemment vendu 30,000 francs, est le seul qui corresponde comme date à une époque de la vie de Colomb ; — 2° du portrait de Madrid, dont l'origine est postérieure.

— M. le comte de Charencey discute ensuite quelques étymologies américaines et se demande si le mot *Canada* est un mot iroquois ou non, et quelle explication il faut accepter du mot *Iroquois*. Il montre ensuite que le mot *Algonquin* est d'origine huronne et que la vraie forme du mot *totem* est *otem*.

La prochaine réunion de la Société est fixée au mardi 4 juillet et la séance est levée à 5 heures 45.

BULLETIN CRITIQUE

Langue Zoque et langue Mixe, par M. R. DE LA GRASSERIE. Paris, Maisonneuve, 1898, in-8 de 384 pages, t. XXII de la *Bibliothèque linguistique Américaine*.

Inutile de rappeler, à propos de ce nouvel ouvrage, les travaux antérieurs de M. de la Grasserie sur la linguistique générale et spécialement sur les dialectes du Nouveau-Monde. Aujourd'hui, il a pris comme objet de ses études, deux idiomes appartenant à une seule et même famille, mais offrant néanmoins entre eux autant de différences que le français par exemple et l'italien. Dans un précédent travail (*Mélanges de linguistique et de paléographie américaines*), nous nous étions efforcés d'établir que le Tapijulapan en vigueur le long du Rio de la Sierra, non seulement fait partie du même groupe, mais semble offrir un caractère d'archaïsme bien prononcé. Quoi qu'il en soit, le Zoque, en usage dans la partie Est des États d'Oaxaca et de Chiapas, possède des formes plus pleines que le Mixe parlé dans la partie Ouest de cette même région d'Oaxaca, ainsi que dans l'isthme de Téhuantépec et, par suite, comme le remarque fort justement M. de la Grasserie, semble se rapprocher davantage de la langue mère, mais pas autant sans doute que le Tapijulapan. Ajoutons que Zoques et Mixes sont restés à peu près complètement sauvages jusqu'à l'époque de la conquête espagnole et ne participaient point à la civilisation des habitants de Mexico vis-à-vis desquels ils surent toujours maintenir leur indépendance.

L'auteur du présent volume fait remarquer que les idiomes de la famille Zoque-Mixe, tout en étant très franchement agglomérants,

n'offrent pas ce caractère holophrastique si développé au sein de beaucoup d'autres langues du Nouveau-Monde. Ils ne possèdent pas non plus la conjugaison objective comme les parlers du groupe Algique, Maya-Quiché, etc.

Les Indiens faisant usage du Zoque s'élèvent aujourd'hui à un peu moins de vingt-cinq mille âmes. Ajoutons que leur idiome actuel diffère de celui de leurs aïeux en ce qu'il est devenu sensiblement plus analytique, fait un usage beaucoup plus fréquent d'auxiliaires et possède l'article. Une évolution tout à fait analogue s'est produite dans le Yucatèque actuel. Une comparaison même succincte avec le langage qu'on parlait avant la découverte, le démontre surabondamment.

Le livre de M. de la Grasserie se compose d'abord d'une traduction de l'*Arte breve y vocabulario de la lengua Zoque,* par le Père Luis Gonzales, lequel, après avoir fait partie de la collection Brasseur de Bourbourg, est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale. Ensuite viennent deux vocabulaires zoque-français, rédigés par l'auteur. Le tout est suivi de textes zoques dont plusieurs accompagnés d'une traduction interlinéaire en français qui facilitera beaucoup l'étude de cette langue. Puis arrive une étude grammaticale concernant spécialement le zoque moderne.

Quant à la seconde partie de l'ouvrage, elle se trouve consacrée à la langue mixe sur laquelle, d'ailleurs, nous possédons moins de renseignements. Enfin, le tout est terminé par une comparaison grammaticale et lexicographique entre les deux idiomes dont parle l'auteur. Elle est, nous le reconnaissons, beaucoup plus complète que celle qu'il nous avait été possible de donner précédemment.

Cette nouvelle publication sera certainement accueillie avec reconnaissance par le monde savant. Elle fournit à la fois un moyen d'étude précieux et une preuve nouvelle de la multitude de familles linguistiques différentes existant encore aujourd'hui au Mexique.

H. de Charencey.

Prehistoric Ruins of Copan, Honduras. A preliminary Report of the exploration by the Museum, 1891-1895. (*Memoirs of the Peabody Museum of American Archeology and Ethno-*

logy, vol. I. n° 1.) Cambridge, Mass., 1896, in-4° de 48 p., planches.

Cette publication est un résumé des travaux de la Commission américaine envoyée au Honduras par le musée Peabody de Cambridge, de l'année 1891 à l'année 1895. Ce travail est semé de citations empruntées aux mémoires de Maudslay, qui avait déjà visité les ruines et qui fit partie de cette même commission. Ce résumé cite l'expédition de Chaves à Copan en 1530, ainsi que la visite de Diego Garcia Palacio en 1576, quarante-six ans plus tard.

Les auteurs de la publication, héritiers des doctrines de l'abbé Brasseur, ne peuvent croire que le Copan de Chaves soit le Copan qu'ils ont exploré, et la lettre de Palacio qui, un demi siècle après Chaves, trouve les ruines dans un état lamentable, semble les confirmer dans cette opinion.

D'après les membres de l'expédition, les monuments de Copan remonteraient à l'époque du cheval fossile en Amérique; je dirai tout à l'heure pourquoi. En tous cas, cette date indéterminée me paraît bien lointaine et fera la joie de cet excellent Leplongeon.

Ces messieurs ne pouvaient cependant ignorer que les Espagnols marchaient accompagnés d'auxiliaires indiens, qui faisaient la guerre à l'indienne, c'est-à-dire que leur premier soin était de brûler, incendier et saccager une place prise; et ne savent point distinguer entre une ville détruite par la guerre et une ville qui s'étiole dans l'abandon? Les exemples abondent cependant : Utatlan, aujourd'hui Santa-Cruz del Quiché, qui fut prise par Alvarado, était une grande ville comme Copan et la bataille, où des tours, montées sur des rouleaux ou des roues, portaient là où besoin était des armes aux combattants, fut longue et sanglante; que reste-t-il aujourd'hui d'Utatlan? Rien! Est-ce une ville préhistorique? Et Tayasal qui, en 1696, au dire de Villa Guttiere Hoto Mayor, avait vingt-et-un temples, dont l'un copie du Castillo de Chichen Itza; qu'en reste-t-il aujourd'hui?

Ce sont là villes détruites par la guerre; telle la première ville d'Oaxaca rasée par Montezuma le vieux; telle Mayapan du Yucatan, saccagée dans une guerre civile : il n'en reste pas pierre sur pierre, tandis qu'aux alentours, les villes livrées à l'abandon à l'époque des

Espagnols, Palenque, Chichen, Uxmal, Lorillard sont en partie debout.

Mais que de preuves, en dehors de ce que je viens de dire, plaideraient pour l'existence de Copan à l'époque de la conquête et sa destruction probable par Chaves et ses alliés! La lettre de Palacio infirme-t-elle cette destruction? Pas le moins du monde; — le peu qui reste de cette ville ne lui semble pas devoir être l'œuvre des Indiens d'alors. Cette supposition était toute naturelle de la part d'un homme témoin de l'abaissement d'une race par un demi-siècle du joug le plus effroyable et le plus abrutissant — et puis, ce qui reste est si peu de chose! Tout a disparu, dit-il; je le crois volontiers : ce laps de cinquante ans écoulés depuis la prise de Copan par Chaves a permis à la forêt vierge de reprendre son empire, elle a tout recouvert de ses ombrages impénétrables. N'est-ce point là un phénomène naturel dans une contrée où la végétation qui ne s'arrête jamais est la plus envahissante qui soit? Et chez nous, sans aller plus loin, chez nous où la végétation n'en a pas la centième puissance, n'avons-nous pas vu les plates-formes dallées et cimentées de la Cour des Comptes se transformer, en quelques années, en une forêt vierge où se dressaient des arbres de 10 pieds de hauteur! A Mexico, j'ai vu des Eucalyptus de quinze ans qui mesuraient 7 pieds de diamètre et 100 pieds de haut.

Si nous passons aux matériaux employés à Copan, nous trouvons les mêmes pierres, avec coupe et taille identiques, disposées de la même manière, formant les mêmes édifices et les mêmes intérieurs déjà vus dans toutes les villes que nous connaissons; et quant à l'ornementation, nous reconnaissons également tout de suite les deux panneaux sculptés que nous offre la page 2; nous les avons vus à Palenqué, à Lorillard, à Kabah et même à Tula.

Restent les monolithes qui, seuls, établissaient une différence entre Copan et les villes déjà citées; mais je crois avoir autrefois, dans les *Anciennes villes du Nouveau Monde*, montré que cette différence était illusoire et que de Comalçalco en passant par Palenqué, Lorillard et Tikal, pour arriver à Copan, on pouvait suivre cette transformation des plaques fonds d'autel en linteaux de porte, toujours avec les mêmes figures et les mêmes attributs, passant à Tikal de deux personnages à un personnage unique au centre du panneau, avec ses inscriptions latérales, pour se transformer à Copan en un monolithe avec figure

d'idole en façade et inscriptions sur les côtés ; de sorte que si, par la pensée on ouvrait ce monolithe à la façon d'un diptyque ou d'un triptyque, on retrouverait le panneau de Tikal avec son personnage central et ses inscriptions de droite et de gauche.

J'ajouterai que nous retrouvons les caractères et les détails de ces grandes stèles sur nos fonds d'autel à Palenqué ; nous y retrouvons nos dieux déjà connus : Quetzalcohuatl, Tlaloc et Chalchiutlicue, voire même la Cérès mexicaine Centeotl. En passant aux détails, je pourrais signaler les mêmes similitudes ; mais je crois que cela suffit et je terminerai par les débris recueillis dans ces fouilles qui ne nous offrent rien que choses déjà vues, sauf deux dents de cheval trouvées dans une tombe et que les explorateurs attribuent simplement au cheval fossile américain. Il eût été trop simple, en vérité, de se dire que ces deux dents ne pouvaient être qu'un trophée gagné dans une bataille antérieure à la prise de Copan, qui avait été précédée de nombreuses rencontres dans le Guatemala ; que le guerrier possesseur de ces dépouilles revint à Copan, y mourut, et qu'on l'ensevelit avec les dents de cet être extraordinaire que les Indiens appelaient *Tzimin-chac*, animal du tonnerre et des éclairs. Cela ne nous rappelle-t-il pas exactement l'anecdote contée par Stephens, de ce couteau à manche de corne trouvé dans la tombe d'un Cacique à Kantunile dans le Yucatan, tombe découverte à la base d'une pyramide autrefois surmontée d'un temple, et que lui montra le curé de l'endroit ?

En somme, les nombreux édifices de Copan étonnent et déconcertent les explorateurs ; ces messieurs ont-ils donc oublié avec quelle rapidité, malgré leur outillage défectueux, les Indiens accomplissaient les plus grands travaux ?

Cortes nous affirme qu'en moins de deux mois, Muteczuma lui fit établir une ferme où l'on avait semé 240 boisseaux de maïs, 40 de haricots et planté 2,000 pieds de cacao ; il y avait fait construire quatre grandes maisons avec de beaux appartements et fait creuser un immense réservoir ou s'ébattaient 500 canards, sans parler de 1,500 dindes animant cette grande ferme, qui avait une organisation agricole des plus complètes.

Citerai-je le grand temple de Mexico qui fut construit par Tizoc ? Eh bien ! ce temple, qui émerveilla les Espagnols, avait 100mètres d'un

côté sur 86 de l'autre et 114 pieds de hauteur : il formait un immense cube de maçonnerie doublé de pierres taillées et sculptées et il avait fallu apporter les matériaux de fort loin. Cet ouvrage gigantesque fut achevé en moins de cinq ans, puisque Tizoc n'en régna que quatre et que le monument fut inauguré au commencement du règne d'Ahuitzotl.

Pourquoi les édifices de Copan, dont pas un n'avait ces dimensions, auraient-ils paru si extraordinaires?

Mais ce que je trouve singulier dans ces rapports, c'est que les auteurs ont oublié de nous parler du *taï-ki*, signalé par le Dr Hamy : petit autel curieux sous tous les rapports, puisqu'il reproduit un signe chinois et qu'il pourrait indiquer une date. Ces messieurs en ont rapporté un moulage; mais ils l'ont passé sous silence, soit qu'ils n'en aient pas compris la valeur, soit que le monument gênât leurs théories fossiles.

Désiré Charnay.

Prehistoric Burial Places in Maine, par Charles Willoughby (*Archaeological and Ethnological Papers of the Peabody Museum*, Harvard University, vol. I, n° 6). Cambridge, Mass., 1898, in-8° de 52 p., planches.

Le docteur A. C. Hamelin, de Bangor, dans le Maine, avait, il y a quelques années, appelé l'attention du Curateur du « Peabody Museum » sur l'existence à « *Bucksport* », d'un lieu de sépultures indiennes intéressantes.

Dans le courant de l'été de 1892, l'administration du Museum put s'assurer du concours de M. Willoughby, né dans le Maine et connaissant la région indiquée, et le chargea d'explorer ce cimetière, ainsi qu'un autre situé à *Orland*.

M. Willoughby fit d'autres explorations en 1894, dans ce même État du Maine, et la plaquette adressée à la Société des Américanistes rend compte des travaux exécutés dans ces deux campagnes.

Des illustrations intéressantes et nombreuses accompagnent le texte; elles sont la reproduction de dessins et de photographies de M. Willoughby.

Des cimetières signalés, deux avaient été fouillés antérieurement.

Le premier était établi dans un banc de gravier, sur la rive Ouest d'un petit lac, à *Damariscotta*, dans le Comté de *Lincoln*. Il avait été découvert par un fermier en déterrant un renard. Dans la première excavation, on avait trouvé un instrument en pierre gisant sur un lit d'argile ocreuse rouge. D'autres excavations avaient été faites; dans presque toutes, on avait reconnu l'existence du lit d'argile rouge et on avait découvert environ soixante-quinze ustensiles en pierre; couteaux, pendants d'oreille, etc., aujourd'hui conservés à *Portland*.

Le second cimetière était situé sur le versant Nord d'une colline de sable, près de *M_t. Desert Ferry*, dans le Comté de *Hancock*. Il avait été découvert lors des travaux nécessités par l'établissement d'une voie ferrée. On y avait trouvé également des ustensiles et des armes en pierre analogues à ceux déjà signalés et reposant, comme les premiers, sur une couche d'argile rouge.

Ces deux cimetières furent visités avec soin, mais on n'y découvrit pas de tombes nouvelles.

Trois autres cimetières ont été l'objet de recherches attentives et minutieuses : dans le Comté de *Hancock*, à un mille environ au dessous de *Ellsworth*; à *Buckspert*, à 18 milles environ au dessous de *Bangor*, sur la rive Est du *Penobscot*; enfin à *Orland*, sur une petite baie de la côte Ouest du lac *Alamosook*, on a procédé à l'examen de plus de soixante tombes.

De cet examen il ressort que ces tombes sont fort anciennes et diffèrent en bien des points de celles qui ont été découvertes précédemment.

Dans une seule de ces tombes, faisant partie du groupe des fouilles effectuées à *Ellsworth*, on a trouvé quelques fragments émiettés d'un occipital ainsi qu'un bout de courroie, sur lequel étaient enfilées des sortes de boules de cuivre, faites de lamelles de cuivre natif, enroulées sur elles-mêmes. La conservation de ces débris de crâne et de cuir est vraisemblablement le résultat de la présence des sels de cuivre qui ont dû leur origine aux grossiers ornements signalés plus haut.

Nulle part ailleurs on n'a trouvé le moindre débris de squelette, ce qui, joint à l'état de décomposition des pyrites destinées à obtenir du feu et trouvées dans les tombeaux, ainsi qu'à celui des ustensiles et

des instruments en pierre qui s'y trouvaient également, tend à faire admettre la date reculée qu'on peut attribuer à l'origine de ces tombes.

Un fait ethnique important à signaler, c'est l'absence de toute poterie dans ces tombes ou dans leur voisinage.

En ce qui touche l'emploi de l'argile rouge, il paraît avoir été constant. La couleur varie du rose au rouge vif.

Dans quelques cas le lit formé de cette argile était peu épais et par le filtrage des eaux, cette argile a été entraînée et mélangée au sable et au gravier constituant le sol environnant. Dans d'autres cas, on a pu constater la présence d'un décimètre cube et plus d'argile rouge foncée, sur ou dans laquelle se trouvaient les ustensiles et armes de pierre.

Il ne paraît pas exister de couches de cette argile dans la portion Est de la Nouvelle Angleterre, bien qu'il puisse cependant, s'en trouver dans la région centrale du *Maine*, où l'on rencontre des gisements ferrugineux.

Cette argile pourrait avoir été apportée des provinces anglaises.

Les « *Beothuks* » de Terre-Neuve tiraient une grande partie de la couleur rouge qu'ils employaient et à laquelle ils devaient leur surnom de « *Red Sudians* », de « *Red ochre Island* » dans la Baie de la « *Conception* ».

Il y a, dans les Provinces Anglaises de l'Est, y compris Terre-Neuve, des gisements ferrugineux et des couches d'argile ocreuse, de teintes différentes, en quantité considérable, et il ne serait pas surprenant que dans des temps préhistoriques il ait été fait des extractions d'ocre rouge en maints endroits de ces régions.

En résumé, M. Willoughby incline à croire que les tombes explorées par lui sont celles d'individus ayant appartenu à une race tout à fait distincte de celle des Algonquins ainsi que des Esquimaux, et il paraît disposé à les attribuer aux *Beothuks*, dont les derniers représentants ont disparu au commencement de ce siècle.

Comte Louis DE TURENNE.

Emile GARNAULT, *Un épisode de la lutte commerciale avec les Anglais. La prise du « Triton »* (*Revue des Questions historiques*, avril 1899, pp. 560-568).

M. Emile Garnault, dont les études historiques sur *le Commerce*

rochelais au XVIIIe *siècle*, présentent tant d'intérêt pour la connaissance des relations de la France avec l'Amérique, vient de faire connaître un épisode de notre lutte commerciale avec l'Angleterre au milieu du siècle dernier, en racontant la prise du navire rochelais *le Triton* par le bâtiment anglais *le Reppon*. C'est le 8 mars 1743 que *le Triton*, après avoir quitté le cap Français, fut capturé sous le vent de Saint-Domingue, à la hauteur du Môle Saint-Nicolas, alors qu'il se rendait à la Louisiane ; emmené d'abord à Port-Royal de la Jamaïque, puis à Kingstown, *le Triton* y fut, alors que la guerre entre la France et l'Angleterre n'était point encore officiellement déclarée (elle ne le fut que le 15 mars 1744), reconnu de bonne prise par les juges anglais.

Bien des navires français ont alors subi, dans les eaux américaines, le sort du *Triton ;* c'est ainsi que les Anglais préludaient, en 1743 déjà, à l'ouverture officielle des hostilités avec le pays dont ils redoutaient le plus le développement maritime, commercial et colonial. M. Garnault a très bien fait de le rappeler dans son travail; il convient de l'en remercier et de le remercier aussi d'avoir retracé, à l'aide de la correspondance inédite du capitaine du *Triton* avec son armateur, cet épisode inconnu des débuts de la guerre de succession d'Autriche, qui a eu pour théâtre des terres et des mers américaines.

Henri FROIDEVAUX.

MOUVEMENT AMÉRICANISTE

1. — *Les idoles de Chichen-Itza.* — M. Bolio, inspecteur des monuments archéologiques de l'État de Yucatan, copiait les peintures d'un des monuments de Chichen-Itza, lorsque, par un heureux hasard, il trouva sous des décombres, sept statues en pierre, œuvres des anciens habitants du Yucatan. Six de ces statues ont environ un mètre de hauteur, la septième, qui ressemble un peu à celle connue sous le nom de *Chacmool*, a environ un mètre et demi de long.

Parmi les pièces découvertes par M. Bolio, il en est une qui ressemble complètement à un Chinois. La natte, le bonnet et les traits de cette statue permettraient de croire que les Mayas avaient des rapports avec les races asiatiques. Mais il est probable que cette statue représente plutôt une femme noble, ce qui expliquerait la fameuse natte.

Cette idole était peinte en trois couleurs : jaune, vert et rouge. Malgré les siècles, ces couleurs sont encore très vives.

Enfin, parmi les autres statues, il en est une qui semble représenter un prêtre ; une autre a la tête coiffée d'un chapeau dont les ailes ont environ trois pouces de largeur. On croit que les autres sont des statues de soldats. Leur posture permet de croire qu'elles supportaient quelque chose ; il est probable que ce sont des cariatides.

M. Bolio a fait part de sa découverte à M. le Ministre de la Justice et de l'Instruction publique, auquel incombe l'inspection et la conservation des monuments archéologiques.

Il y a lieu d'espérer que de nouvelles découvertes, non moins importantes que celles que nous venons de signaler, sont encore à faire dans les ruines de Chichen-Itza.

(*Courrier du Mexique,* du 24 décembre 1898.)

Le Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY-EN-VELAY, IMP. R. MARCHESSOU



MOUVEMENT AMÉRICANISTE

1. — *Les idoles de Chichen-Itza.* — M. Bolio, inspecteur des monuments archéologiques de l'État de Yucatan, copiait les peintures d'un des monuments de Chichen-Itza, lorsque, par un heureux hasard, il trouva sous des décombres, sept statues en pierre, œuvres des anciens habitants du Yucatan. Six de ces statues ont environ un mètre de hauteur, la septième, qui ressemble un peu à celle connue sous le nom de *Chacmool*, a environ un mètre et demi de long.

Parmi les pièces découvertes par M. Bolio, il en est une qui ressemble complètement à un Chinois. La natte, le bonnet et les traits de cette statue permettraient de croire que les Mayas avaient des rapports avec les races asiatiques. Mais il est probable que cette statue représente plutôt une femme noble, ce qui expliquerait la fameuse natte.

Cette idole était peinte en trois couleurs : jaune, vert et rouge. Malgré les siècles, ces couleurs sont encore très vives.

Enfin, parmi les autres statues, il en est une qui semble représenter un prêtre ; une autre a la tête coiffée d'un chapeau dont les ailes ont environ trois pouces de largeur. On croit que les autres sont des statues de soldats. Leur posture permet de croire qu'elles supportaient quelque chose ; il est probable que ce sont des cariatides.

M. Bolio a fait part de sa découverte à M. le Ministre de la Justice et de l'Instruction publique, auquel incombe l'inspection et la conservation des monuments archéologiques.

Il y a lieu d'espérer que de nouvelles découvertes, non moins importantes que celles que nous venons de signaler, sont encore à faire dans les ruines de Chichen-Itza.

(*Courrier du Mexique*, du 24 décembre 1898.)

Le Gérant : Ernest LEROUX

LE PUY-EN-VELAY, IMP. R. MARCHESSOU



Distribution géographique des indigènes de Costa-Rica, au temps de la conquête espagnole, par D. Manuel M. de Peralta.



LES ABORIGÈNES DE COSTA-RICA

ESSAI DE DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE

PAR

M. MANUEL M. DE PERALTA

Vice-Président de la Société des Américanistes de Paris [1]

I

Les peuples ou nations indigènes établis à Costa-Rica à l'époque de sa conquête par les Espagnols étaient les Chorotegas ou Mangues; les Nahuas ou Mexicains, les Corobicis (Guatusos et Votos ?) les Güétars, les Cabécars, Viceïtas, Terrabas, Changuenes, Doraces, Guaymis, Borucas, Cotos et Quepos.

Les Chorotegas ou Mangues, divisés en tribus ou seigneuries feudataires du cacique de Nicoya, à savoir : Diriá, Cangen, Zapanci, Pococi, Paro, Orotina, habitaient sur les côtes du Pacifique, dans la presqu'île de Nicoya, dans la partie qui forme aujourd'hui la province de Guanacaste, y compris tous les contours du golfe de Nicoya, jusqu'à la pointe Herradura, et dans la vallée du fleuve Grande, Chorotega, siège principal des Mangues dont ils prennent leur nom.

1. Communication faite à la Société des Américanistes de Paris dans ses séances du 2 juin et du 1er décembre 1896. Voir la carte jointe à ce numéro (planche III).

A côté d'eux vivaient les émigrés *Nahuas* qui introduisirent ici la langue et les arts des Aztèques, la culture du cacao et parvinrent à imposer leur suprématie aux natifs du pays.

Les Chorotegas parlaient la langue de ce nom ou *Mangue*, qui est une branche, sinon la souche et l'origine, du Chiapanèque. Ils se répandirent dans le Nicaragua, aux bords des lacs, et dans le *Nequepio*, sur le golfe de Fonseca ou de *Chorotega-Malalacá*, dans le territoire qui forme aujourd'hui le département de *Choluteca* (Honduras) et une partie de celui de San Miguel (Salvador) jusqu'à Chiapas. Dans la région montagneuse de Chipias ils avaient établi le siège important d'*Acalá*. Entre Chiapas, que nous pourrions appeler Chorotega-Acalá, et Nequepio ou Chorotega-Malalacá, s'étendaient les colonies ou provinces Nahuas, Cachiquels, Popolucas et Pipils du Guatemala et du Salvador, comme entre Nequepio et Managua s'étendaient les Maribios et les Matiares, et entre Masaya et Nicoya les colonies Nahuas de Nicaragua, tantôt isolées et maîtresses du territoire, comme à Rivas, tantôt vivant côte à côte ou mêlées aux Chorotegas, comme dans la presqu'île de Nicoya.

Entre les Chorotegas de la presqu'île et ceux de la côte orientale du golfe, c'est-à-dire entre Nicoya et Orotina, se trouvaient les Corobicis, mais, grâce à la facilité des communications par mer, les Chorotegas des deux côtes étaient en rapports fréquents.

Géographiquement les Chorotegas formaient cinq provinces :

1° *Chorotega la Vieille*, leur ancien siège, et Orotina, sur la côte orientale du *golfe d'Orotina* ou Nicoya, entre le port de la Herradura et le fleuve Avangares. Entre les fleuves Avangares et Zapandi ou Tempisque étaient établis les Corobicis.

2° *Nicoya*, la presqu'île de ce nom et son prolongement jusqu'au lac de Nicaragua, comprenant les peuples ou seigneuries de Zapandi, Nacaome, Paro, Cangen, Nicopasaya, Pocosi, Diriá, Papagayo, Namiapi, Orosi.

3° *Managua* ou *Mangua* (pays des Mangues) appelée en langue nahuatl *Xolotlan* [1], comprenant les peuples de Masaya, Nindiri, Diriá, Diriomo, Diriamba, Mombacho, Niquinohomo et Nandaïme.

4° *Nequepio* ou *Chorotega-Malalacá*, Nacaome, Goascoran, Namasigue, Orocuina.

5° *Chiapas* ou *Chorotega-Acalá*, Chiapa, Acalá, Suchiapa, Copainalá.

Les Náhuas, dont les colonies les plus importantes domi-

1. La lettre *x* nahuatl ou mexicaine se prononce comme *ch* français.

Xolotlan est le nom mexicain de *Managua*. *Xoloteca* est le pluriel du nom patronymique des habitants de Xolotlan (Cholotlan).

A mon avis le mot espagnolisé *Chorotega* ne vient pas de *chololteca*, habitants de *Chollollan* (Cholula) et moins encore de *chololtia*, fuir, *chololtic*, fugitif, mais de *Xoloteca* (*choloteca*) habitants de *Xolotlan*, c'est-à-dire habitants de Mangua ou Managua, *Mangues*.

Xolotlan vient de *xolotl*, tige de maïs, et du suffixe *tlan*, indicatif de lieu, c'est-à-dire pays des tiges de maïs.

Xolotl signifie également esclave et est le nom d'un personnage mythologique et d'un chef chichimèque ; mais à en juger par la tendance générale des noms géographiques des peuples chorotegas, la première étymologie semble plus probable.

Xinotepe ou *Jinotepe*, par exemple, n'est autre qu'une corruption de *Xilotepec*, de *xilotl*, épi de maïs tendre, *tepetl*, montagnes, montagne; le mont des épis de maïs tendre, ou, comme on dirait encore aujourd'hui au Mexique et au Nicaragua « el monte, de los jilotes. »

Orotina est le mot *olotlillan*, de *olotl*, *olote*, à Costa-Rica et Nicaragua, *épi égrené de maïs*, et de *tlillan*, *dans le noir*, de *tlilli*, noir. *Olotlillan*, *Orotina*, pays ou lieu des épis égrenés de maïs noir.

Nicoya, en nahuatl *Necoyauh*, de *necoc*, des deux côtés, de part et d'autre, et de *yauh* son eau, de *i*, adjectif possessif de la 3ᵉ personne : son, ses, sien, siens, et de *atl*, eau : *Necoc i atl*, *Necoyauh*, Nicoya, « pays avec de l'eau des deux côtés, » comme l'est en effet la presqu'île de Nicoya.

Nequepio a une étymologie chorotega ou chiapanèque et signifie terre, de *nacapu* en chiapanèque, ou *nekepu*, en mangue de Nicaragua.

naient l'isthme de Rivas, entre le lac de Nicaragua et le Pacifique, parlaient le mexicain ou nahuatl.

Une colonie mexicaine était établie également dans la vallée du Tilorio (vallée du Duy ou des *Mexicains*, vers la baie de l'Almirante, et peuplait l'île de Tojar (ou Zorobaró) aujourd'hui île de Colon. Les *pueblos* de *Chicaua* et *Moyaua*, *Quequexque* et *Corotapa*, dans la terre ferme, ont un nom mexicain et il est probable qu'ils étaient, du moins en partie, formés par des gens de cette race. C'est là l'extrême limite orientale de Costa-Rica et de l'Amérique centrale atteinte par les Nahuas, à en juger par les vestiges qu'ils ont laissés de leur passage.

Entre le lac de Nicaragua et le golfe de Nicoya, à l'est du volcan d'Orosi et du fleuve Tempisque, à proximité du 85[e] méridien occidental de Greenwich, habitait la tribu mystérieuse des Corobicis ou Corbesis, ascendants probables des Guatusos actuels. A l'est du même méridien, les *Votos* occupaient les rives méridionales du fleuve San-Juan jusqu'à la vallée du Sarapiqui, tributaire du San-Juan.

A l'est de la rivière Sarapiqui et des bouches du fleuve San-Juan, sur l'Atlantique, jusqu'à la bouche du fleuve Matina, s'étendait l'importante province güetar de *Suerre*, qui se prolongeait vers l'intérieur jusqu'à Turrialba et Atirro par les vallées inférieures des fleuves Reventazon et Suerre ou Pacuar.

Entre le fleuve Matina et le fleuve Tarire se trouvaient les provinces de Pococi et de *Tariaca*. A l'est du Tarire jusqu'à la baie de l'Almirante habitaient les Cabécars, Viceitas, et Térrabas (Térrebes, Terbis ou Tiribis).

Dans la baie de l'Almirante, vers les sources du fleuve de la Estrella, se trouvait la colonie chichimèque déjà nom-

mée, dont le cacique Iztolin parla en mexicain avec Juan Vazquez de Coronado en 1564.

Les Changuenes occupaient les montagnes vers les sources du fleuve Róvalo.

Les Doraces, au sud de la lagune de Chiriqui et au pied de la Cordillère, n'étaient séparés de la belliqueuse tribu des *Guaymis* que par la vallée du fleuve Cricamola ou *Guaymi.*

Les Guaymis habitaient les côtes et le *Hinterland* situés entre le fleuve Guaymi et la ville de Conception de Veragua. En face de la vallée du Guaymi se trouve l'île de l'Escudo, limite juridictionnelle de Costa-Rica ; de sorte que les Guaymis se partageaient presque à moitié entre les juridictions de Costa-Rica et de Veragua.

A l'intérieur, sur les plateaux de Cartago, les provinces du Guarco, de Toyopan et d'Aserri occupent les faîtes des versants de l'Atlantique et du Pacifique ; à l'ouest, vers le golfe de Nicoya, se déroulent celles de Pacaca, Garabito et Chomes, séparées des Chorotegas par les montagnes de la Herradura et Tilaran.

Ces provinces, à partir de la chaîne de montagnes de la Herradura jusqu'à la vallée de Pacuar, formaient le territoire des Hüetars ou Güetars (*uei tlalli*, en nahuatl, terre grande), nom générique qui comprenait diverses tribus ou seigneuries de la même langue, entièrement distincte des langues de leurs voisins les Mangues et les Náhuas dont ils étaient ennemis, tout en ayant avec eux des rapports commerciaux fréquents.

Le *Guarco,* considéré par les Indigènes et par les Espagnols comme l'endroit le plus favorisé du pays, était le siège principal des Güétars, et les Espagnols y établirent la capi-

tale de Costa-Rica en 1563. *Guarco* vient du nahuatl *Qualcan*, de *qualli*, bon, convenable, et *can* suffixe de lieu. *Qualcan ou Guarco*, bon endroit, ou, selon le Père Alonso de Molina, « lieu abrité et convenable » comme l'est en effet la vallée de Cartago.

Au sud-est de Chorotega et des montagnes de la Herradura et au sud des Güétars, s'étendait sur l'Océan Pacifique entre les fleuves Pirris et Grande-de-Terraba, la province des *Quepos*, de laquelle le gouvernement espagnol forma le *Corregimiento de Quepo*, qui eut pour extrême limite vers le sud-est le fleuve Chiriqui-Viejo.

Les *Quepos* appartenaient, selon les conjectures les plus probables, à la famille des Güétars et habitaient de préférence les côtes. Ils étaient également ennemis des Mangues et des *Cotos* et *Borucas*, et soit par leurs guerres avec leurs voisins, soit à cause de leur faiblesse vis-à-vis des blancs qui les obligeaient à travailler, ce peuple s'éteignit vers le milieu du XVIIIe siècle, sans laisser de traces précises qui puissent nous renseigner sur leur origine.

Voisins des Quepos, les *Cotos* ou *Coctos* occupaient la vallée supérieure du fleuve Térraba (ancien fleuve Coto).

C'était une tribu aguerrie et nombreuse, adroite dans l'attaque et habile dans la défense. Ils réussirent à défaire l'avant-garde de Juan Vazquez de Coronado l'an 1563, et l'intervention personnelle de ce chef, avec le reste de ses troupes espagnoles renforcées par les Quepos et les Güétars, fut nécessaire pour prendre d'assaut la forteresse de Coto. Ces indigènes ne sont plus connus à Costa-Rica sous ce nom, mais il est certain que les Borucas ou Bruncas sont leurs descendants. Ces Borucas occupaient la région du golfe Dulce, ancien golfe d'Osa, à l'est du fleuve Térraba,

et on les a appelés Buricas, Burucas ou Bruncas Ils donnèrent leur nom à la province de Burica, découverte par le licencié Espinosa dans le premier voyage d'exploration que les Espagnols entreprirent en 1519 sur l'Océan Pacifique et à la pointe Burica, limite méridionale de Costa-Rica, par le 8e degré de latitude nord.

La province de Burica ou Boruca s'étendait à l'est jusqu'aux plaines de Chiriqui et faisait partie du *corregimiento* de Quepo. Aujourd'hui elle appartient virtuellement à la contrée de Puntarenas.

Les Térrabas qui ont donné leur nom à l'ancien fleuve Coto n'appartiennent pas par leur origine aux versants du Pacifique. Ils furent amenés vers l'an 1697 au pays qu'ils occupent aujourd'hui, dans le village de Térraba, en partie persuadés par les missionnaires, en partie de force, obligés à abandonner leurs montagnes abruptes du nord, vers les sources du Tilorio ou fleuve de la Estrella, du Yurquin et du Róvalo. On les a appelés indistinctement *Terbis, Térrebes, Térrabas*, mais ce dernier nom a prévalu. Il n'existe entre les Térrabas actuels et leurs congénères du nord aucune différence essentielle; ils se sont conservés tels quels, mais moins sauvages; la langue est la même; elle n'a subi d'autres modifications que celles déterminées par le milieu.

Náhuas (Aztèques) et Mangues (Chorotegas), Güétars, Cabécars, Viceïtas, Térrabas, Changuenes, Doraces, Guaymis, Quepos, Cotos et Borucas, telles étaient les principales peuplades qui occupaient le territoire de Costa-Rica au temps de la conquête.

Les Náhuas vinrent du nord et débarquèrent à Nicaragua vers l'an 1440 [1]. Quant aux Mangues, l'on doit admettre

1. D'après les calculs du Père Motolinia, d'accord avec ce que lui apprirent les Mexicains. Voyez son Histoire des Indiens de la Nouvelle Espagne dans Icazbalceta, *Documentos para la historia de Mexico*, t. I, p. 10.

comme opinion la plus sûre et la plus fondée, qu'ils s'étendirent du golfe de Nicoya et des bords des lacs du Nicaragua et de Managua (Xolotlan) jusqu'au sud du Mexique, où, jusqu'à ces dernières années, on parlait leur langue à Acalá (Chiapas).

Il sera presqu'impossible de déterminer les affinités ethniques des Güétars aussi longtemps que l'on n'aura pas découvert dans quelque bibliothèque les vocabulaires que durent écrire des franciscains aussi versés dans leurs langues que fray Pedro de Betanzos, fray Lorenzo de Bienvenida, fray Juan Baptista et beaucoup d'autres qui fondèrent sur le territoire plusieurs couvents et catéchisèrent les Güétars de Cartago ; mais l'archéologie démontre que s'ils n'eurent aucune parenté avec les Mexicains, ils furent soumis à leur influence, qui se faisait sentir grâce à leur commerce avec les Chorotegas et les Náhuas du golfe de Nicoya.

Les précieux joyaux d'or et les pierres artistement travaillées que l'on a trouvés dans les excavations d'Aguacaliente et de Turrialba démontrent que les Güétars n'étaient pas complètement sauvages. Ils se distinguaient à leur honneur de leurs voisins du nord et des Chorotegas, comme le prouve le fait qu'ils n'étaient pas anthropophages. Ainsi le reconnaît le voyageur italien Benzoni, qui visita Costa-Rica en 1544, et il appert ainsi de divers documents de l'époque.

Quant aux Guaymis, Changuenes et Borucas, leur affinité avec les tribus les plus orientales de l'isthme est visible, et il ne serait pas surprenant qu'ils aient une parenté étroite avec celles de la côte ferme depuis Paria jusqu'au Darien et même, comme l'affirme Brinton, avec les Chibchas.

De toutes ces tribus, qui, vers le milieu de l'an 1564, pou-

vaient compter cent mille âmes, il ne reste plus aujourd'hui que très peu de représentants.

Les Náhuas et Mangues de la région de Nicoya ont disparu complètement, bien que les premiers survivent encore au Mexique et que les derniers conservent quelques descendants à Masaya (Nicaragua) et à Acalá (Chiapas).

Il est inutile de dire que les Náhuas ont laissé des témoignages notables de leur civilisation matérielle, de leurs connaissances scientifiques et d'une langue qui pourrait encore être l'instrument d'une race cultivée de penseurs et d'artistes.

Les Chorotegas (Mangues), dont la farouche indépendance provoqua la colère de Pedrarias Dávila, qui prétendait les réduire à l'esclavage, et excita la clémence de Charles-Quint qui condamna cette prétention, ont aussi laissé quelques souvenirs de leur avancement dans les arts, comme le démontrent de nombreux objets d'or, de pierre et de terre exposés dans nos musées. Ces objets qui ont été trouvés dans les fouilles faites à Chira et Nicoya, nous fournissent des données précieuses pour l'histoire de l'orfèvrerie et de la céramique.

Des Corobicis ou Corbesis il ne reste plus que le nom donné à une rivière *Corobici* ou Curubici, affluent de la rivière Las Cañas qui se jette elle-même dans celle des Piedras, tributaire du fleuve Tempisque.

Tout porte à croire que les Guatusos actuels descendent des Corobicis dont le dialecte, selon Oviedo, était très distinct de celui des Chorotegas, Güétars et Mexicains. Peut-être sont-ils fils de ces indiens Votos qui habitaient les rives méridionales du Desaguadero (fleuve San Juan) et dont le village se trouvait près du premier rapide du fleuve (raudal del Toro).

Quoi qu'il en soit, ni les Votos ni les Corobicis n'ont laissé de traces de leur civilisation.

II

De nombreux vestiges des arts et de l'industrie des aborigènes de Costa-Rica ont été exposés à Madrid en 1892, à l'Exposition historico-américaine, et en 1893 à Chicago, et sont soigneusement conservés au Musée National de Costa-Rica.

On peut y voir, ayant appartenu aux Guatusos, un instrument en bois dont ils se servaient pour faire du feu par le même procédé que celui employé au Mexique ; une ficelle mince pour la pêche et diverses ocres en usage chez les Mexicains, dont ils se maquillaient, et que Fernandez d'Oviedo a signalées chez les Chontales de Nicaragua, proches voisins des Votos (Guatusos ?) dont ils sont séparés par le fleuve San-Juan.

De Nicoya l'on conserve une plaque de marbre parfaitement polie. Quelques anneaux qu'on devait enfiler sur un bâton ou suspendre au cou comme amulettes, paraissent être de la même matière. On conserve également de nombreux et variés objets de pierre tels que idoles, pierres à broyer ou *metates* de la même forme que celles du Mexique, couteaux, pointes de flèches de silice, obsidienne, jade, etc.; une foule de sièges ou petits bancs de pierre dont se servaient les caciques.

La céramique est représentée par de gracieux modèles de vases, marmites, pots, soucoupes, cuillères et sifflets ou ocarinas de fabrication admirable.

Le vase à la salamandre, comme nous pourrions l'appeler

puisqu'il est orné d'un animal en relief qui ressemble à une salamandre (quelques-uns croient que c'est un tigre, d'autres un caméléon), a trois pieds et est remarquable par la beauté de sa forme, par la régularité et la finesse de ses dessins et par ses concavités sonores qui renferment des petites pierres qui sonnent quand on agite le vase.

Comme travaux de métal, il n'y a de Nicoya que deux patènes d'or et trois reptiles de cuivre oxydé qui ne rendent pas assez justice à l'art et à l'abondance des travaux d'or des Chorotegas.

Gil González Dávila raconte que, à lui seul, le cacique de Nicoya lui donna quatorze mille *castellanos* d'or et qu'ayant embrassé le christianisme il le pria d'emporter ses idoles et lui donna « six statues d'or de la grandeur d'une palme [1] ».

Les caciques vassaux de Nicoya, c'est-à-dire ceux de Orotina, Zapandi, Cangen, Paro, Pococi, Chira et Chorotega, tous habitants des îles et des côtes du golfe, offrirent conjointement à Gil González 18,000 castellanos d'or.

La fabrication des objets d'or n'était pas moins abondante au pays des Güétars.

De *Aguacaliente*, dans l'ancienne vallée du *Guarco*, et de *Turrialba* l'on conserve plusieurs joyaux d'or fabriqués avec goût, fondus d'une seule pièce et sans aucune trace d'alliage ni de soudure.

1. « ....et j'arrivai à un cacique appelé Nicoya qui me fit cadeau de 14,000 castellanos d'or. Six mille et quelques personnes se convertirent à la foi chrétienne avec lui ainsi que ses femmes et ses chefs ; il y eut tant de chrétiens en dix jours que je fus là que, quand je partis, le cacique me dit d'emporter ses idoles puisqu'il n'avait plus à parler avec elles, et il me donna six statues d'or de la grandeur d'une palme et me demanda de laisser parmi eux un chrétien qui leur parlât de Dieu. Je ne pus accéder à sa demande, car je ne voulais pas en assumer la responsabilité et je manquais d'hommes. » (Lettre de Gil González Dávila à l'empereur Charles-Quint du 6 mars 1524, publiée par Peralta, *Costa Rica, Nicaragua y Panamá*, p. 3.)

Parmi les précieux échantillons de l'art sculptural des Güétars la pierre nommée des sacrifices, qui pourrait aussi bien être un grand *metate* destiné au broyage du maïs ou du cacao, et sept tables monolithes méritent une attention spéciale. Toutes furent trouvées à l'endroit dit Guayabo, au pied de la partie orientale du volcan de Turrialba.

Les Güétars ne mangeaient pas de chair humaine comme le firent, au grand scandale de ceux-ci et des Tariacas, les Mangues qui accompagnèrent Rodrigo de Contreras en 1540, quand ce gouverneur de Nicaragua descendit le Desaguadero et détruisit la colonie de Hernan Sánchez de Badajoz dans la vallée de Coaza (Talamanca). Leurs voisins de l'est, les Tariacas et les Viceitas, n'étaient pas non plus anthropophages, mais ils avaient l'habitude de sacrifier, en l'honneur de leurs morts importants, un certain nombre de jeunes esclaves. Ils avaient aussi l'habitude de sacrifier les prisonniers.

Quelques couteaux de jade que possède le Musée National de Costa-Rica doivent avoir servi à ces sacrifices et l'un d'eux est identique à celui que tient en main le sacrificateur du bas-relief de Santa Lucia Cozumahualpa (Escuintla, Guatemala) qui appartient au Musée d'ethnographie de Berlin.

Les indigènes de Talamanca fabriquaient des vêtements de coton très ouvragés, des objets d'or, des aigles, des lézards, des crapauds, des araignées, des médailles, des patènes et d'autres objets, en versant dans leurs moules l'or liquéfié dans des creusets de terre.

« Les Indiens, dit Fray Agustin de Ceballos, s'ornaient de ces objets d'or ; ils les portaient au cou, aux jambes et aux bras et enterraient avec le mort les objets qui lui avaient

appartenu afin qu'il put en jouir dans l'autre monde, car tous croyaient à l'immortalité de l'âme [1]. »

Dans la région du sud, les Quepos, les Cotos et les Borucas travaillaient l'or de la même manière que leurs voisins du nord dont ils étaient séparés par la presque inaccessible cordillère.

Juan Vazquez de Coronado dit dans sa relation du 4 mai 1563 que le cacique Corrohore (de Quepo) lui donna, sans qu'il les lui eût demandés et comme s'il se fut agi de fruits ou de cacao, dix objets d'or, parmi lesquels de petites aigles, un grain d'or de rivière qu'ils avaient commencé à travailler pour en faire une patène et une petite aigle récemment finie [2].

En parlant des Quepos, Coronado dit encore : « il y a dans cette province du cacao, des étoffes, du fil comme à Nicoya et toutes sortes de nourritures d'Indiens en très grande abondance ; c'est le peuple le plus propre et le plus raisonnable qu'on ait vu ici [3] ».

Les Cotos étaient un peuple belliqueux, les femmes labouraient les champs de maïs et aidaient leurs maris dans la guerre ; « peuple intelligent, ils se tatouent les bras et le corps, dit le même conquérant, ces Indiens ont un bon jugement et sont fidèles à leur parole. Ils ont détruit par la guerre plus de quarante peuples de leur contrée ; ils sont très riches en or, ont du coton, du maïs, des haricots, des fruits et des pécaris en abondance et beaucoup de chevreuils. Ils ont des habitations dans leurs champs de maïs et ils y enferment leurs maïs qu'ils transportent ensuite au fort où ils vont

1. Fray Agustin de Ceballos, *Memorial de la provincia de Costa Rica*, en 1610, dans Peralta, *Costa Rica, Nicaragua y Panamá*, p. 700 et 701.

2. Peralta, *Ubi supra*, p. 233.

3. Peralta, *Ubi supra*, p. 228.

coucher. Ils dorment dans des hamacs et gardent auprès d'eux des rateliers de lances pour les avoir toujours sous la main ».

Comme les Güétars, les Cotos sacrifiaient leurs prisonniers de guerre « à part les femmes et les enfants qu'ils gardent comme esclaves jusqu'à leur mort ».

Six jours avant l'arrivée de Vazquez de Coronado à Coto, ils avaient sacrifié sept Indiens de la province de Ara (Talamanca) « et les corps étaient encore frais ; ce qui porte à croire qu'ils ne mangent pas de chair humaine. Je les interrogeai à ce sujet et ils me répondirent que non [1] ».

Ce fut chez les Cotos, que les conquérants espagnols trouvèrent le plus de résistance. Vazquez de Coronado décrit leur forteresse ou citadelle, bien ingénieusement conçue et disposée en cercles concentriques qu'il fallait réduire l'un après l'autre pour se rendre maître de la ville.

Le docteur Thiel, l'éminent évêque de Costa-Rica, possède une collection précieuse d'objets provenant des Cotos tels que pierres, céramiques, divers ustensiles domestiques et engins de chasse.

La chouette, qui tient dans son bec une figure humaine et lance la semence du premier homme, est un bloc de pierre d'une grande valeur, car elle enchaîne la théogonie des Cotos à celle des autres peuples du Mexique et de l'Amérique du Sud.

Les statues de pierre provenant de Boruca sont, d'après le docteur Thiel, des représentations du dieu de la guerre, et il est vraisemblable, en effet, que des peuples qui s'entredévoraient eussent pour divinité principale le dieu des armées.

1. Peralta, *Ubi supra*, p. 236.

Quoi qu'il en soit, le champ des explorations archéologiques dans la région des Quepos, Cotos et Borucas promet aux chercheurs de l'avenir de grands trésors, plus précieux peut-être que ceux qui ont été découverts jusqu'à présent à Turrialba et Aguacaliente.

A PROPOS
D'UNE FIGURINE EN STÉATITE
DÉCOUVERTE PRÈS DE LYTTON, COLOMBIE ANGLAISE [1]

PAR

M. LE Dr E.-T. HAMY
Membre de l'Institut
Président de la Société des Américanistes de Paris

Au mois de juillet 1897, une partie des membres de la *Jessup North Pacific Expedition* explorait à Lytton le confluent des rivières Fraser et Thompson.

« A un demi mille au-dessous de Lytton, dit M. Harlan L. Smith, dans le rapport archéologique qu'il vient de faire paraître [2], sur la haute terrasse de gravier qui occupe la rive gauche de la Fraser, on trouvait l'emplacement d'un village... Dispersés à la surface du sable balayé par le vent, se voyaient de nombreux témoignages d'une habitation ancienne. C'étaient des copeaux de basalte vitreux, des pierres à feu brûlées et craquelées, etc. » et au milieu de tout cela on rencontrait un objet de pierre, sculpté dans une stéatite schis-

1. Note lue à la Société des Américanistes dans la séance du 4 décembre 1900.

2. Harlan L. Smith, *Archæology of Lytton, British Columbia* (The Jessup North Pacific Expedition, III.) *ap. Mem. of the Americ. Mus. of Nat. Hist.* Vol. II. p. 131. mars 1899.

teuse, dont M. Smith donne la figure en ajoutant simplement que « l'usage de cette pièce est indéterminé, *the use of this object is undetermined.* » Si l'estimable archéologue de la *Jessup Expedition* avait pris connaissance de l'article de Léon de Cessac, paru dans le premier numéro de la *Revue d'Ethnographie* [1], il aurait été fixé sur l'intérêt de la petite trouvaille qu'il s'est borné à mentionner, et il eût été en mesure d'établir certains rapprochements fort curieux entre la stéatite de Lytton et d'autres objets presque semblables découverts par le voyageur français dans une tombe de l'île San Nicolas, archipel Californien.

La sculpture figurée par M. Smith, dont je reproduis le dessin ci-contre, diffère à peine, en effet, de plusieurs de celles de la collection Cessac, au musée du Trocadéro. Haute de 35 mm., large de 16 et à peu près plate, elle présente vers le haut un renflement quadrilatère arrondi, sorte de tête grossière d'environ 1 centimètre, à laquelle succède un col, à peine un peu plus court. Le reste de la pièce représentant le corps, a la forme d'une demi-ellipse, et l'ensemble rappelle assez volontiers le corps d'un petit violon.



FIG. 1. Lytton (g. n.).

Il n'existe pas moins de cinq pièces, plus ou moins analogues à celle de Lytton, au musée d'Ethnographie du Trocadéro. Elles proviennent toutes, ainsi que je viens de le dire, d'une seule et même fouille pratiquée à San Nicolas par feu L. de Cessac. La première de ces statuettes figurée ci-contre (fig. 2), de grandeur naturelle (haut. 6 cent.; larg. 3, 4; épaiss. 1, 8), est taillée dans une pierre savonneuse d'un gris blond : elle offre les mêmes contours généraux que celle de

1. L. de Cessac. *Observations sur des fétiches de pierre sculptés en forme d'animaux, découverts à l'île de San Nicolas (Californie)* (*Rev. d'Ethnographie*, t. 1. pp. 30-40, 1882).

M. Smith, mais sur le renflement aplati qui correspond à la tête apparaissent quelques traits irréguliers, essai de limitation d'une surface qui correspondrait, semble-t-il, à une sorte de nez. En outre, deux larges rainures obliques, partant du cou, isolent les membres supérieurs qui sont seulement indiqués.



FIG. 2.
Saint-Nicolas (gr. nat.).

Une seconde pièce (fig. 3 à 5), à peine un peu plus haute (6 cent. 8), plus étroite, par contre (larg. 3) et surtout bien plus épaisse (4, 8), taillée dans une stétatite d'un gris foncé, verdâtre, montre d'une part le nez, saillant cette fois, au milieu d'une figure plate, bordée d'un relief adouci, et de l'autre, à la

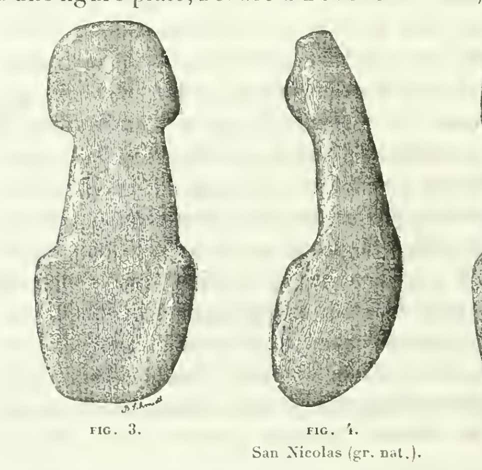


FIG. 3. FIG. 4. FIG. 5.
San Nicolas (gr. nat.).

base d'un col de longueur exagérée, les deux membres supé-

rieurs s'accentuent symétriquement à partir des épaules. La figurine est un peu tordue sur son axe et fortement courbée d'avant en arrière, suivant les inflexions naturelles du caillou irrégulier dans lequel elle a été taillée. Un renflement médian, fort appréciable, se dessine en arrière tout le long de l'axe de la pièce.

Que dans ce second type on égalise en largeur la tête et le col, que le relief fort adouci, qui encadre la face, soit remplacé par un bandeau carrément découpé, qu'à la saillie mollement arrondie, qui correspond au nez se substitue un quadrilatère nettement découpé, un troisième type sera réalisé, qui correspondra aux n°s 3 et 4 de la collection de Cessac. Les figures ci-contre représentent les dites pièces aux 2/3 de leur grandeur.

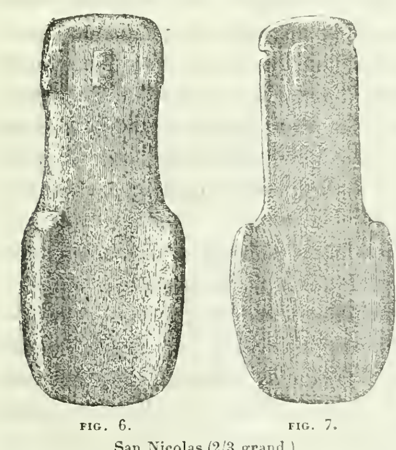


FIG. 6. FIG. 7.
San Nicolas (2/3 grand.).

Elles se distinguent tout d'abord des précédentes par leurs dimensions qui atteignent 10 et 11 centimètres de hauteur. La forme du bandeau varie; au lieu de limiter de trois côtés, comme dans la fig. 6, l'extrémité supérieure de la figure, il borde seulement le côté supérieur, dans la fig. 7, arrêté brusquement à la hauteur du nez, par deux encoches horizontales, très nettes, profondes de 2 millimètres, et qui ont servi à fixer une ligature destinée à accrocher l'objet.

Une cinquième figurine (fig. 8) toujours en stéatite, mais d'un gris bleuâtre, accentue considérablement dans ses contours la forme de violon commune à tout ce petit groupe. Elle mesure 9 c. 8 de hauteur, 4 c. 6 de largeur et 2, 3 d'épaisseur. La saillie nasale occupe un espace triangulaire allongé, de 15 m. de haut sur 5 de large tout à fait au sommet et l'axe est figuré d'un bout à l'autre de la pièce par un plan creux qui s'accentue principalement vers le bas. On ne voit aucune apparence de membre.

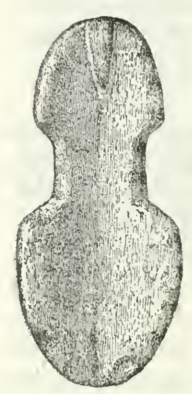


FIG. 8.
Saint-Nicolas (2/3 gr.).

Cette pierre sculptée et les quatre dont il était question précédemment, ont été rencontrées par L. de Cessac avec un fort grand nombre d'autres, d'une matière et d'un travail analogues, dans une tombe de l'île San Nicolas, archipel californien, ayant par conséquent contenu les restes d'un personnage important de la tribu éteinte des *Niminokotches*.

Toutes représentent, d'une façon plus ou moins rudimentaire, des animaux, dont quelques-uns, comme les cétacés, par exemple, offrent des caractères spécifiques assez apparents pour qu'on puisse, comme l'a fait L. de Cessac, leur imposer des noms : *Lagenorhyncus obliquidens, Balena Sibboldii*, etc. On reconnaît encore dans la collection, des orques, plusieurs sortes d'oiseaux, etc., et je suis porté à croire que l'artiste indigène avait voulu aussi sculpter des mammifères, quand il confectionna les figurines reproduits ci-dessus.

Or tout ce bagage ressemble étroitement à celui que traînent encore avec eux aujourd'hui certains chamanes Sibé-

riens, et il serait bien difficile de ne pas accepter que nos figures animales [1] aient, elles aussi, un caractère superstitieux et que le personnage, dans la tombe duquel elles étaient accumulées, ait été quelque sorcier, plus ou moins renommé, de l'archipel Californien.

Le *totémisme* est en grand honneur le long de la côte Nord-Ouest du Continent Américain. Or on sait que cet ensemble de croyances et de pratiques comporte notamment la figuration de nombreuses images d'animaux caractéristiques. Il se pourrait donc fort bien faire que nous ayons, tout simplement devant les yeux, des espèces de mammifères, représentées sous les formes de convention que prennent volontiers les *clan-totems*. Quoi qu'il en soit, il est particulièrement important de constater qu'*en deux points*, tels que le confluent des rivières Frazer et Thompson d'une part, et de l'autre l'île de San Nicolas, séparés sur la carte *par près de 17 degrés de latitude ou plus de 1800 kilomètres* [2], on trouve des vestiges qui se ressemblent à un tel degré et par la matière et par la forme et correspondent visiblement à des manifestations d'un même ordre de croyances et d'idées.......

Il m'a paru qu'il valait la peine d'appeler l'attention de mes collègues sur un rapprochement qui m'avait frappé de prime abord, en ouvrant le mémoire, d'ailleurs si remarquable, que M. Harlan L. Smith vient de nous adresser de New-York.

1. Observons seulement que les figures d'animaux actuellement sculptées par les Chamanes sibériens ne sont plus en pierre, mais en *fer*.

2. Le confluent des rivières Frazer et Thompson est presque exactement par 50° latitude Nord, tandis que l'île San Nicolas gît par un peu plus de 33°.

ANCIENNE SÉPULTURE DE LA RIVIÈRE ARAUCA

AFFLUENT DE L'ORÉNOQUE

PAR

M. LE Dr R. VERNEAU

Assistant d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle [1]

Membre de la Société des Américanistes de Paris

I

La rivière Arauca est un des affluents gauches de l'Orénoque. Elle se jette dans le fleuve entre le rio Meta et le rio Apure, par 7° environ de latitude N. et 67° de longitude O. Cette rivière prend sa source sur le versant oriental de la cordillère colombienne et, après un parcours d'une centaine de kilomètres à peine, elle sert de frontière au Vénézuela et à la Colombie sur une longueur d'un peu plus de 200 kilomètres. Son cours traverse enfin l'État de Bolivar et sa jonction avec l'Orénoque se fait à l'endroit que je viens d'indiquer, en plein territoire vénézuélien.

C'est vers le cours moyen de l'Arauca qu'un naturaliste, M. Mayeul Grisol, a découvert la curieuse sépulture dont je vous demande la permission de vous entretenir. La contrée dans laquelle il a fait ses récoltes est rarement visitée par

1. Communication faite à la Société des Américanistes de Paris dans sa séance du 5 décembre 1899. Voir la planche IV jointe à ce numéro.

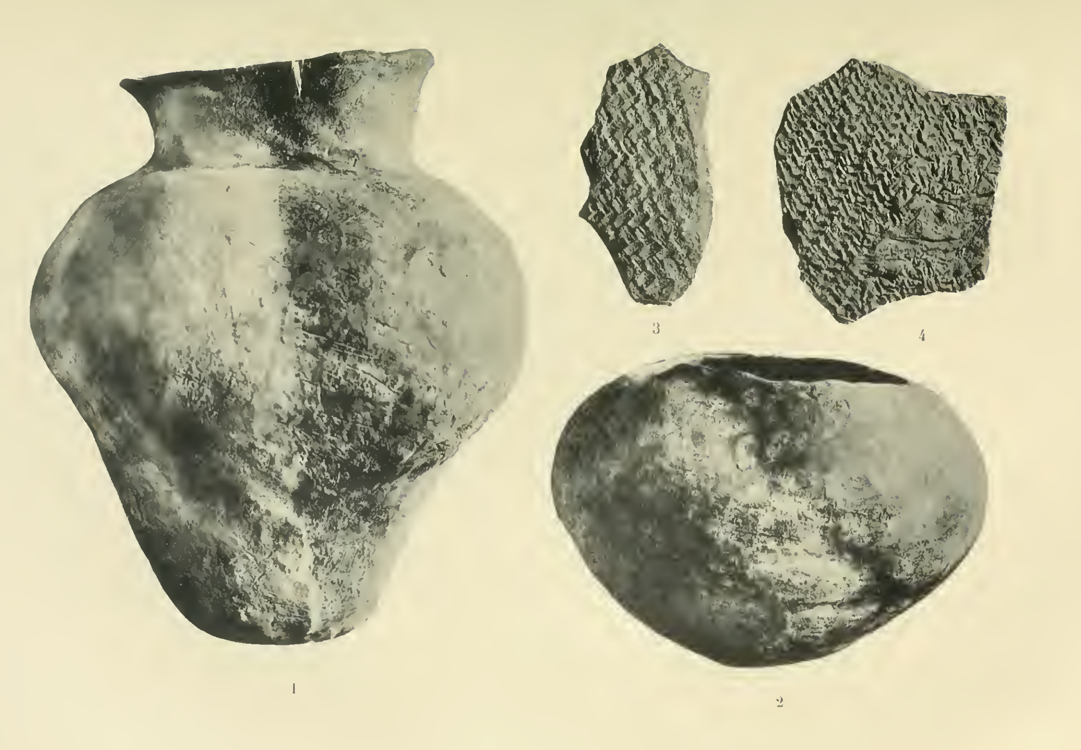
les voyageurs. Son éloignement des côtes, les difficultés des moyens de transport expliquent aisément que nous ne possédions rien dans nos collections qui provienne de cette région. Aussi devons-nous savoir gré à M. Mayeul Grisol de n'avoir pas reculé devant de sérieuses difficultés et une dépense assez élevée pour nous apporter les deux caisses dans lesquelles il avait renfermé ses récoltes.

Voici dans quelles circonstances le voyageur fit sa découverte. Il longeait le cours de l'Arauca qui, peu de temps auparavant, avait subi une crue considérable. A un endroit où la rivière se trouve resserrée entre de hautes rives, les eaux avaient atteint un niveau élevé et, étant donnée la force du courant, avaient raviné les berges. Aussi lorsqu'elles revinrent à leur niveau habituel, une certaine quantité de matériaux avait été entraînée au loin et des objets précédemment enfouis dans le sol avaient été mis au jour. M. Mayeul Grisol put ainsi apercevoir deux urnes qui gisaient à environ 2 m. 50 de la surface et qui étaient encore presque complètement enterrées. Il procéda à leur extraction avec toutes sortes de précautions et il put voir que l'une d'elles (la plus petite) était bouchée par une tête humaine dont le maxillaire supérieur reposait sur le bord ; la mandibule s'était détachée et n'a pas été recueillie. Une fois sorties de terre, les urnes parurent tellement fragiles au voyageur qu'il n'essaya pas de les vider. Il les emballa chacune dans une caisse distincte, les entoura d'une sorte de lien en herbe et les apporta ainsi à la côte. Les précautions prises par M. Mayeul Grisol n'empêchèrent pas les deux vases funéraires d'arriver brisés, ainsi que le crâne qui bouchait l'un d'eux. Mais la terre qui les remplissait avait formé au contenu une gangue solide d'où j'ai pu extraire quelques pièces intéressantes.

La sépulture découverte par M. Mayeul Grisol n'est pas la première de ce genre qu'aient rencontrée des voyageurs. M. Geay, notamment, au cours de ses longues excursions à travers le Vénézuela, a plusieurs fois trouvé des vases contenant des ossements humains. « Les urnes funéraires que j'ai rencontrées, dit-il, dans différentes localités voisines de la Portuguesa, de l'Apure et de l'Arauca étaient enterrées dans le sol et recouvertes d'une épaisse couche de terre végétale entremêlée par place d'ossements de poissons. Les ossements ne peuvent être enlevés, ils sont en général mal conservés et s'effritent rapidement au contact de l'air [1]. »

M. Geay a bien voulu me fournir verbalement quelques renseignements complémentaires. Très souvent les urnes qu'il a découvertes gisaient sur les berges des cours d'eau, comme celles que nous a rapportées M. Mayeul Grisol, et c'est à la suite de grandes crues qu'elles avaient été mises au jour. Le missionnaire a pu faire d'intéressantes observations dans quelques localités où plusieurs vases funéraires étaient superposés, séparés les uns des autres par une épaisseur plus ou moins considérable de terre végétale. Les urnes enfouies à la plus grande profondeur étaient toujours des poteries simples, sans ornements. A un niveau supérieur se trouvaient des vases décorés de têtes d'animaux, auprès desquels gisaient fréquemment des objets en terre affectant la forme de phallus. Plus haut encore, les urnes offraient une ornementation spéciale, que M. Geay décrit en ces termes : « Deux sortes de dessins sont employés à cette ornementation, toutes deux tirées du règne animal ; l'une représente les écailles d'une tortue terrestre, l'autre la disposition des

1. F. Geay, *Les Llanos*, in *La science française*, V^e^ année, n° 37, p. 172 (1895).



POTERIES DE LA RIVIÈRE ARAUCA

1. 2. Urnes funéraires ; 3. 4 Fragments de vases obtenus en poussant de l'argile dans des corbeilles en vannerie

plaques formant le squelette dermique d'un poisson de la famille des silures, le *curite* [1]. » Je reviendrai plus loin sur ce décor, qui ne me paraît pas du tout être tiré du règne animal. Pour le moment, je me bornerai à ajouter qu'au-dessus des urnes offrant l'ornementation à laquelle je viens de faire allusion, on rencontre de nouveau des poteries simples, sans décors; mais elles sont plus soignées, plus lisses que celles du fond.

On savait depuis longtemps que beaucoup de tribus guaranies avaient l'habitude d'ensevelir leurs morts dans de grandes urnes en terre cuite. Debret raconte que les Guaranis du Brésil confectionnaient des vases assez vastes pour y loger un cadavre tout entier [2]. Les Oyampis de l'Oyapok enterraient d'abord le mort dans une fosse profonde et, au bout d'un an environ, ils recueillaient les os, les nettoyaient et les déposaient alors dans des urnes dont M. le Dr Hamy a représenté un beau spécimen dans le luxueux ouvrage qu'il a consacré à la galerie américaine du Musée d'ethnographie [3]. C'étaient également des urnes de dimensions trop exiguës pour recevoir un corps entier qui étaient en usage dans les Guyanes et dans presque tout le bassin de l'Orénoque. Humboldt en avait rencontré dans la région des *Raudals* ou grandes cataractes, et il nous dit que les plus grandes mesuraient « 3 pieds de haut et 4 pieds 3 pouces de long. » Les os qu'elles contenaient n'y avaient été déposés qu'un certain temps après la mort. « Les Indiens nous racontaient, dit le grand voyageur, que l'on met le cadavre frais dans la terre humide, afin que les chairs se consument peu à peu.

1. *Loc. cit.*
2. Debret, *Voyage pittoresque au Brésil.* Paris, 1820.
3. E. T. Hamy, *Galerie américaine du Musée ethnographique du Trocadéro*, pl. LVII.

Après l'espace de quelques mois, on les retire, et, avec des pierres aiguisées, on racle la chair restée sur les os. Plusieurs hordes de la Guyane suivent encore cette coutume [1]. » Crevaux, V. Marcano, J. Chaffanjon ont rencontré des urnes de ce genre dans la région des cataractes et l'une d'elles est figurée dans l'album du professeur Hamy (pl. LVIII).

Mais les vases funéraires anciennement découverts et presque tous ceux qui ont été signalés par les explorateurs modernes gisaient dans des grottes naturelles ou même dans de petites anfractuosités de rochers; les urnes enfouies dans le sol n'avaient guère été mentionnées, que je sache, avant la publication de la note de M. Geay.

II

J'ai dit que, malgré les précautions qu'il avait prises, M. Mayeul Grisol n'avait pu réussir à rapporter intacts ses deux vases funéraires. Quand il voulut procéder à leur déballage, il les trouva brisés en une multitude de petits fragments. Il avait cru qu'en les transportant pleins de terre ils seraient moins exposés à se rompre, et c'est le contraire qui devait forcément se produire. Aussi son désappointement fut-il grand lorsque, voulant montrer à un ami les urnes qu'il avait eu tant de peine à ramener en France, il ne put lui mettre sous les yeux que des débris. C'est alors qu'il vint m'offrir ses vases emiéttés que je me suis empressé d'accepter, espérant bien, avec de la patience, arriver à en tirer profit. Mon espoir n'a pas été déçu : il m'a été possible

1. A. de Humboldt, *Voyages aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, Paris, 1824.

de reconstituer les deux pièces et de faire quelques observations qui me paraissent intéressantes.

Nos deux urnes diffèrent l'une de l'autre par la grandeur aussi bien que par la forme. Elles ont été fabriquées sans le secours du tour, comme toutes les poteries de ces contrées, mais elles n'en dénotent pas moins une véritable habileté de main. La plus grande (pl. IV, fig. 1) affecte, à sa partie inférieure, la forme d'un tronc de cône très allongé ; le fond n'en est pas absolument plat, mais elle peut cependant se tenir en équilibre sur sa base. La panse se renfle d'une façon notable, de telle sorte que le vase, qui ne mesure en bas que 20 centimètres de diamètre, atteint 45 à 48 centimètres de diamètre dans sa partie la plus dilatée. Au-dessus de ce point, on observe un brusque rétrécissement que surmonte un col de 23 centimètres de diamètre. Enfin le col s'évase un peu en haut et se termine par un rebord irrégulier qui limite une ouverture de 28 centimètres 1/2. L'urne est quelque peu affaissée d'un côté; par suite de cet affaissement, qui s'est incontestablement produit avant la cuisson, la hauteur mesurée verticalement n'est que de 49 centimètres en un point, tandis qu'elle atteint 55 centimètres dans le point opposé.

Le seconde urne (pl. IX, fig. 2) offre des dimensions sensiblement plus réduites et une forme bien différente de celle que je viens de décrire. En bas, elle est presque régulièrement hémisphérique ; en haut la courbe rentre brusquement. Le fond en est arrondi, et si on pose la pièce sur une surface plane, elle se trouve en équilibre tout à fait instable. L'ouverture n'en est pas parfaitement circulaire : elle mesure 21 centimètres dans un sens et 24 centimètres dans l'autre. Le diamètre maximum de la panse s'élève à 37 centimètres ; la

hauteur du vase, prise verticalement est de 22 centimètres d'un côté et de 25 centimètres du côté opposé.

Les deux urnes de M. Mayeul Grisol ont subi un certain degré de cuisson. Toutes les parties, d'ailleurs, n'en sont pas également cuites; en quelques points on note une coloration noirâtre, ailleurs la teinte est blanchâtre ou jaunâtre, et, dans les parties qui ont été exposées à la chaleur la plus forte, la terre est d'un rouge brique.

Malgré les dimensions assez notables du plus grand de nos vases funéraires, il eut été absolument impossible d'y loger un corps entier. J'ai dit que le col ne mesurait extérieurement que 23 centimètres de diamètre, et si on défalque de ce chiffre l'épaisseur des parois qui atteint jusqu'à un centimètre et demi, on voit que l'entrée se trouve réduite à 20 centimètres environ. Tout au plus aurait-on pu introduire une tête par cette ouverture.

Quoique je ne possède aucun renseignement positif à cet égard, je ne pense pas que nos deux urnes aient été pourvues d'un couvercle. Je puis même affirmer que la plus petite n'en possédait pas, car une tête était à cheval sur le bord, de telle façon que toute la face faisait saillie en dehors du vase. Par conséquent, elles diffèrent, à ce point de vue, des urnes rencontrées précédemment dans la région des *raudals* de l'Orénoque. M. le D[r] G. Marcano nous dit, en effet : « Les vases des grottes sont très réguliers et dénotent une habileté d'autant plus grande que leurs fabricants ne connaissaient pas le tour. Il n'en est pas de même de leurs formes qui n'offrent aucune variété. Ce sont des *urnes funéraires à couvercles*, de différentes grandeurs, mais toutes pareilles les unes aux autres. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la figure 14 pour se rendre compte de cette monotonie… Les

unes sont presque cylindriques, les autres rétrécies à l'entrée ; de telle façon que la base est beaucoup plus large que le col, et comme le fond est toujours très convexe, il est impossible de leur faire garder un équilibre stable [1]. » Notre confrère a figuré plusieurs des couvercles dont il parle ; il les décrit longuement et nous apprend qu'ils ressemblent toujours « à une calotte », qu'ils sont percés de trous pour les attacher solidement et que « leur face convexe est constamment surmontée d'un animal à corps allongé et debout, attitude toujours la même [2]. » Il ne croit pas possible d'ailleurs de déterminer l'animal en question. « La seule particularité qui mérite d'être mentionnée est que les uns ont un museau pointu et les autres une face large. La meilleure preuve de leur peu de variété est que, dans les fragments des urnes cassées, quelque petits qu'ils soient, on reconnaît immédiatement la portion du couvercle à laquelle on a affaire. »

C'est une urne exactement comparable que représente la planche LVIII du grand ouvrage de M. Hamy. Elle aussi est munie d'un couvercle en forme de calotte surmonté d'un animal debout, dans lequel l'auteur n'hésite pas à voir « un singe marchant, très grossièrement modelé, long de 0 m. 10, haut d'un peu plus de 0 m. 05, qu'on prendrait facilement pour un sajou cornu (*Cebus fatuellus*). On sait, ajoute-t-il, que le singe joue un rôle décoratif important dans toute la céramique du nord de l'Amérique méridionale, et que c'est notamment sa tête qui forme le principal décor des anciennes

1. G. Marcano, *Ethnographie précolombienne du Vénézuéla*, région des Raudals de l'Orénoque, in *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 2e série, t. IV, 1893, p. 189.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 193.

terres cuites des Antilles [1]. » Je noterai encore que l'urne figurée par M. Hamy porte deux trous « largement percés pour la ficelle qui attache le couvercle au vase », comme celles qu'a décrites M. Marcano.

L'absence de ces trous sur les vases que nous a apportés M. Mayeul Grisol est une nouvelle raison pour nous faire croire qu'elles n'ont jamais été munies de ce couvercle surmonté d'un animal, qui paraît si caractéristique des urnes de la région des grandes cataractes. Devons-nous en conclure que les potiers qui ont fabriqué les nôtres n'avaient pas l'habileté, l'expérience de ceux qui ont modelé les vases funéraires des grottes? Je serais assez porté à le croire et à regarder les urnes de l'Arauca comme remontant à une époque plus ancienne. Elles correspondent tout à fait, comme type et comme facture, aux poteries simples, que M. Geay a rencontrées à une grande profondeur et qui gisaient au-dessous des vases à têtes d'animaux.

Dans les couches qui surmontaient les vases à ossements, M. Mayeul Grisol a recueilli quelques fragments de ces poteries décorées auxquelles j'ai fait allusion plus haut. M. Geay à qui je les ai montrés avant son départ pour les Guyanes n'a pas hésité à reconnaître dans l'ornementation des écailles de tortue et des plaques dermiques de *curite*. J'ai fait photographier deux des morceaux les plus caractéristiques (pl. IV, fig. 3 et 4), et je ne puis voir dans les dessins ni écailles de tortue, ni plaques dermiques de silure. Au prepremier coup d'œil on s'aperçoit qu'il s'agit d'un travail de vannerie, et l'examen attentif des épreuves photographiques démontre que les poteries portent l'empreinte de corbeilles

1. E. T. Hamy, *op. cit.*, p. 116.

probablement en roseau, à l'intérieur desquelles on a poussé de l'argile suivant le procédé dont nous a entretenu M. le Dr Hamy. On voit très nettement l'entrelacement des roseaux qui ont servi à confectionner les corbeilles et on distingue même, en plusieurs points, des portions de tiges qui se sont fendues dans le travail. Par conséquent, il est impossible, à mon sens, d'admettre que ces décors représentant des écailles de tortue ou des plaques dermiques de silure, et rien n'autorise à supposer qu'une idée religieuse a dû guider les potiers dans le choix de ces ornements. Nous n'avons pas le droit de penser que les céramistes du Vénézuéla aient voulu figurer certains animaux qui « ont fait partie du culte religieux et ont été plus ou moins bien représentés à cet effet en idoles de terre cuite et sur les mucuras et mucuritas (vases) destinées au culte [1]. »

III

Ce qui n'est pas contestable, c'est que les urnes de M. Mayeul Grisol aient eu une destination funéraire. Le voyageur avait essayé de dégager les objets empâtés dans la terre qui remplissait la plus grande et il avait pu recueillir une hache polie entière (fig. 1) et un fragment d'une autre hache, également polie.

La hache entière mesure 98 millimètres de longueur sur 50 millimètres de largeur maxima. Fort épaisse à l'extrémité opposée au tranchant, elle se termine de ce côté par une surface elliptique, à peu près plane, de 44 millimètres sur 38 millimètres. Cette surface offre une apparence rugueuse

1. F. Geay, *loc. cit.*

et montre que l'outil a certainement servi de marteau. L'autre extrémité est elle-même d'une épaisseur remarquable, de sorte que l'instrument a plutôt dû servir comme instrument contondant que comme outil tranchant. Une gorge circulaire, peu profonde, a permis de fixer solidement dans une emmanchure. Cette hache est en éclogite.



Fig. 1. — Hache en éclogite.

Le fragment de hache provient d'une pièce qui offrait une forme complètement différente ; elle se terminait par une pointe obtuse à l'extrémité opposée au tranchant, comme beaucoup de nos haches bretonnes. Je remarquerai en passant que les mêmes légendes circulent en Amérique, dans l'Europe occidentale et dans l'Extrême-Orient, relativement à l'origine des haches polies. Pour les métis de l'Orénoque ces instruments sont lancés par le tonnerre et c'est grâce à eux que la foudre peut fendre les arbres et se creuser un trou dans le sol.

En dehors de ces deux objets, l'urne ne contenait que de la terre, quelques fragments de charbon et une grande quantité d'ossements humains. Ces ossements ont appartenu à deux sujets adultes et à deux sujets jeunes, peut-être à ceux dont les crânes étaient déposés dans le second vase. Voici la liste approximative des débris humains que j'ai pu recueillir, en fort mauvais état d'ailleurs.

30 vertèbres ;
1 sacrum ;
1 sternum ;
38 côtes ; } d'adultes ;

2 omoplates d'adultes ;
1 — d'enfant ;
2 humérus (droit et gauche) d'adulte ;
1 — d'enfant ;
2 cubitus (droit et gauche) d'adultes, de deux sujets différents ;
2 radius (droit et gauche) d'adulte ;
3 — d'enfants ;
2 os iliaques d'adulte ;
2 fémurs gauches d'adultes ;
1 rotule ;
2 tibias gauches d'adultes ;
3 — d'enfants ;
1 fragment de péroné d'adulte ;
2 astragales d'adulte ;
1 calcanéum.

En outre, l'urne contenait de nombreux os des pieds et des mains.

Les ossements humains n'avaient pas tous été râclés « avec des pierres aiguisées » comme l'a dit Humboldt. En effet, dans un bloc de terre qui était resté intact, j'ai rencontré un pied dont les os étaient encore dans leur position normale ; les phalanges étaient articulées entre elles et le premier segment de chaque doigt s'articulait avec le métatarsien correspondant. Il est donc évident que le pied avait été introduit dans l'urne à un moment où les ligaments maintenaient encore en place le métatarse et les phalanges. Néan-

moins le mélange que présentaient les autres os, dénote d'une façon non moins évidente, que les cadavres avaient été inhumés ailleurs avant qu'on n'en recueillît les os pour les déposer dans le vase funéraire. Ce fait est confirmé par une autre observation : les os contenus dans l'urne provenaient des sujets différents et chacun de ces sujets n'était représenté que par une faible partie de son squelette.

Le contenu de la deuxième urne formait une masse compacte qui reproduisait exactement la forme de la cavité du vase. La terre était tellement dure par places qu'il a fallu procéder avec beaucoup de précautions pour dégager les ossements contenus au milieu de cette masse. Il m'a été possible cependant de me rendre un compte très exact de la disposition des os humains à l'intérieur du récipient.

Au fond du vase des côtes avaient été placées avec soin de façon à constituer une sorte de lit sur lequel avaient été déposés un crâne d'adulte, avec sa mâchoire inférieure, et une tête d'enfant. Dans un vide qui existait le long de la paroi de l'urne, on avait introduit un occipital et deux pariétaux provenant d'un jeune sujet. Un sternum, une clavicule, une omoplate, deux vertèbres, plusieurs phalanges avaient également trouvé place dans ce vase qui ne mesurait, je l'ai dit, que 37 centimètres de diamètre maximum et 22 à 25 centimètres de hauteur. J'ai déjà mentionné une autre tête qui se trouvait à cheval sur le bord de l'urne.

Aucun objet d'industrie n'accompagnait les ossements ; mais, au milieu de la terre, j'ai rencontré des fragments de charbon et des cendres qui contrastaient par leur couleur d'un gris clair avec la teinte sombre de l'humus. L'absence de toute trace de brûlure sur les os et de suie à l'intérieur du vase ne permet pas de supposer que du feu ait été allumé

dans l'urne elle-même. Les cendres et le charbon proviennent très vraisemblablement de l'extérieur et ont pénétré dans le récipient de la même manière que la terre qui empâtait les os.

Ici, encore, il s'agit incontestablement d'une seconde inhumation. On peut présumer que certains sujets n'avaient pas séjourné longtemps en terre ; tel est le cas, par exemple, de l'enfant dont la tête était complète. Un long séjour dans le sol aurait amené à coup sûr une désarticulation des os du crâne et de la face, comme le fait s'était produit pour le second enfant dont nous n'avons retrouvé que quelques débris.

Grâce aux précautions dont je me suis entouré, il m'a été possible de retirer intacte la tête d'adulte contenue dans l'urne. Celle de l'enfant s'est à peine brisée et il a été facile de la réparer. Il n'en a pas été de même du crâne posé à cheval sur le bord du vase, quoiqu'il eût appartenu à un individu parfaitement adulte. Rien ne l'avait préservé contre les chocs et il avait été fracturé dans le voyage. Mais nous avons pu en recueillir tous les morceaux dont la plupart, d'ailleurs, ne s'étaient pas déplacés, car ils avaient été maintenus par la terre qui leur formait une véritable gangue. Cette tête est aujourd'hui réparée et elle se prête fort bien à une étude détaillée.

La présence, dans les urnes, de débris provenant de deux adultes et deux enfants pourrait faire supposer qu'il s'agissait d'une sépulture de famille : les adultes seraient le père et la mère des deux jeunes sujets. L'étude des crânes m'a démontré qu'il n'en était rien. Les deux adultes appartenaient l'un et l'autre au sexe masculin. C'étaient deux hommes paraissant différer quelque peu au point de vue de l'âge. L'un avait perdu toutes ses molaires droites et la première molaire gauche ; la suture sagittale s'oblitérait et la coronale com-

mençait à s'effacer. Le second, au contraire, avait toutes ses dents en place et les sutures crâniennes étaient encore largement ouvertes, à part la coronale qui a commencé à s'ossifier sur les parties latérales.

IV

Il nous reste à faire connaître les caractères physiques de nos Indiens de l'Arauca.

Bien qu'à l'exception des crânes, toutes les autres parties du squelette soient en assez mauvais état, on peut affirmer que nos individus étaient de petite taille. Impossible d'ailleurs d'évaluer cette taille d'une façon précise, car aucun os long n'est complet. Toutefois on peut affirmer que le plus grand des fémurs ne dépassait pas 44 centimètres de longueur, ce qui correspondrait, d'après M. Manouvrier, à une taille de 1 m. 654. Mais l'autre sujet adulte était d'une stature sensiblement inférieure.

Malgré leur petite taille, les Indiens de l'Arauca étaient relativement robustes. Les surfaces d'insertion des muscles sont bien indiquées et, sur les fémurs, les lignes âpres font une saillie assez notable. J'ajouterai que ces fémurs n'offrent pas d'aplatissement sensible à la partie supérieure de leur diaphyse; l'un d'eux est même remarquablement développé dans le sens antéro-postérieur, car son indice atteint 90, 62; l'autre présente un léger degré de platymérie, avec l'indice 76,66.

Au point de vue de la taille, les Indiens de l'Arauca rappelleraient entièrement ceux des Raudals de l'Orénoque. En effet, dans le travail que j'ai cité, M. le Dr G. Marcano, donne

la longueur de 75 os des membres recueillis dans le *Cero de Luna*, et je me suis servi de ses chiffres pour calculer approximativement la stature de ses sujets. Ce travail ne pouvait être fait avec précision, car l'auteur n'a pas distingué le sexe des individus. J'ai obtenu comme taille moyenne 1 m. 59 ou 1 m. 60. La même évaluation faite à l'aide des os longs d'une vieille femme trouvée dans le *Cerro de los Muertos* conduit à lui attribuer une taille de 1 m. 58. Enfin cinq fémurs découverts dans l'île de Tapurero correspondent à une stature de 1 m. 61 environ. La taille moyenne des anciens Indiens des Raudals de l'Orénoque oscillerait, par suite, entre 1 m. 58 et 1 m. 61, chiffres certainement très faibles.

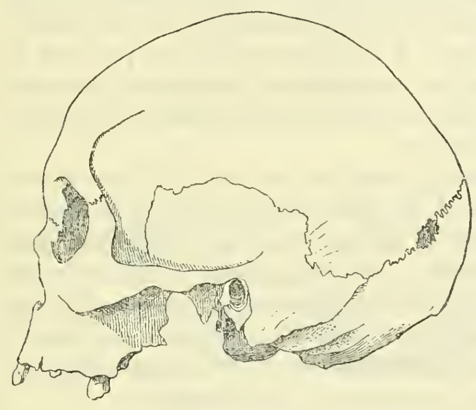


Fig. 2. — Crâne à légère déformation oxycéphale.

Ce n'est donc pas par la taille que les anciens habitants de l'Arauca se distingueraient de leurs voisins de la région des grandes cataractes. — Voyons si les caractères céphaliques offrent des particularités plus saillantes.

Nos deux crânes d'adultes, les seuls dont nous nous occuperons, présentent l'un et l'autre des traces très manifestes de déformation artificielle. Le n° 1 est devenu quelque peu oxycéphale par suite de cette déformation ; toutefois son diamètre vertical basilo-bregmatique (130 millimètres) n'atteint

pas le diamètre transverse maximum, (136 millimètres), la tête s'étant fortement développée en largeur en même temps qu'elle se développait en hauteur (indice transverso-vertical = 95,59). Le front est fuyant et les bosses frontales sont situées très bas. Une surélévation notable existe immédiatement en arrière du bregma. Plus en arrière, se montre un vaste méplat qui porte sur toute la moitié postérieure des pariétaux et sur une petite partie de l'écaille occipitale. C'est en ce point et sur le front qu'a été exercée la compression ayant donné naissance à la déformation dont je viens de parler et qui a eu pour conséquence d'empêcher la tête de se développer d'avant en arrière; aussi l'indice céphalique horizontal atteint-il 81,43.

Lorsqu'on regarde le crâne par en haut, on note un renflement très marqué de la région temporale et un rétrécissement assez accusé de la portion antérieure du frontal (diamètre frontal minimum = 93 millimètres). En arrière existe une légère plagiocéphalie due, selon toute apparence, à l'appareil de compression qui a été appliqué plutôt à gauche qu'à droite. Je signalerai enfin le peu de saillie des bosses pariétales, dont on peut à peine trouver l'emplacement.

La face est mégasème, avec un indice approximatif de 72. Cependant les arcades zygomatiques sont très écartées; mais la hauteur de la face atteint un chiffre fort notable (93 millimètres) pour une tête relativement petite. Les arcades sourcilières sont très saillantes à leur partie interne, et la glabelle est elle-même fortement en relief. Les orbites, très grandes dans tous les sens, donnent un indice mégasème (89,74). Le nez, à la fois long et large, est mésorhinien (indice nasal = 52,94 ?) ; ce qui le caractérise, c'est le peu de dépression de sa racine. Enfin le maxillaire supérieur montre un

prognathisme sous-nasal des plus accusés, l'angle facial sous-nasal atteignant 70° tandis que l'angle facial alvéolaire tombe à 59°. Toutefois, grâce à la faible saillie de toute la partie supérieure de la face, la projection faciale ne dépasse pas 18 millimètres.

Le crâne n° 2 présente le type de déformation dite couchée (fig. 3). Le front est extrêmement fuyant et les bosses frontales



Fig. 3. — Crâne à déformation couchée.

sont tout à fait rejetées en haut. Toute la voûte montre un surbaissement des plus notables et la partie supérieure de l'écaille occipitale se projette assez sensiblement en arrière. Un vaste plan, oblique en bas et en avant, s'étend depuis le quart supérieur de cette écaille jusqu'au trou occipital. C'est à la nuque et sur le front qu'a été sûrement exercée la compression qui a eu pour résultat de déformer la tête.

La *norma verticalis* diffère surtout de la précédente par la proéminence de la partie supérieure de l'écaille occipitale.

On note le même renflement de la région temporale, la même atténuation des bosses pariétales, la même étroitesse du front.

Les caractères faciaux rappellent également ceux de la tête n° 1 ; toutefois la glabelle et les arcades sourcilières, quoique bien accusées, ne font pas une saillie aussi exagérée. La portion sous-nasale du maxillaire supérieur, bien moins haute que chez l'autre sujet, montre néanmoins un prognathisme assez accentué, qui porte également sur la région moyenne de la face.

Dans le tableau suivant j'ai consigné les principales mesures de ces deux têtes.

	MESURES DU CRANE		N° 1	N° 2
PROJECTIONS	Antérieure	totale..	88	96
		faciale.	18	23
	Postérieure		88	93
DIAMÈTRES	Antéro-postérieur max.		167	178
	Transverse maximum..		136	144
	— bitemporal		»	140
	— biauriculaire		126	130
	— bimastoïdien..		103	107
	— frontal maxim.		108	113
	— — minim.		93	93
	— occipit maxim.		109	104
	Vertical basilo-bregmatique		130	132
COURBES	Horizontale	totale	485	510
		préauric.	227	232
	Transverse	totale	409	430
		sus-auric.	276	290
	Frontale	cérébrale.	88	85
		totale	115	115
	Pariétale		103	118
	Occipitale		113	111
	Longueur du trou occipital.		35	36
	Largeur —		29	33
	Ligne naso-basilaire		96	102
	Circonf. médiane totale		462	482
INDICES	Long. = 100	largeur.	81.43	80.90
		hauteur	77.84	74.15
	Larg. = 100	hauteur	95.59	91.66

	MESURES DE LA FACE		N° 1	N° 2
LARGEURS DE LA FACE	Biorbitaire externe		105	110
	Interorbitaire		»	24
	Bizygomatique maxim.		130 ?	139
	Bimaxill. minimum		61 ?	62
ORBITES	Largeur		39	40
	Hauteur		35	39
NEZ	Largeur des os nasaux	supér.	16	15
		minima.	»	10
	Larg. max. de l'ouvert.		27 ?	27
	Long. totale du nez		51	53
HAUTEURS DE LA FACE	Sous-cérébr. du front.		25	28
	Intermaxillaire		20	18
	Totale de la face		94	97
	— de la pommette..		24	28
	Orbito-alvéolaire		42	39
VOUTE PALATINE	Longueur		»	50
	Largeur		»	39
	Dist. au trou occipital.		»	41
MAXILLAIRE INFÉR.	Biangulaire		»	96
	Angulo-symphys		»	80
	Hauteur branche mont.		»	49
	— symphyse		»	27
ANGLES	Facial sous-nasal		70°	65°
	— alvéolaire		59°	59°
INDICES	Orbitaire		89.74	97.50
	Nasal		52.94 ?	41.51
	Facial		72.30 ?	69.78

Dans les deux intéressants mémoires que le Dr G. Marcano a consacrés à l'ethnographie précolombienne du Vénézuela [1], l'auteur nous dit : « Les tribus à crâne dolichocéphale, à petite intelligence et ne pratiquant pas les déformations artificielles, étaient plus abondantes dans les régions méridionales du Vénézuéla précolombien, tandis que, dans les régions septentrionales, prédominaient les crânes brachycéphales déformés et à plus forte capacité. Nous assistons à une filtration de peuples déjà mélangés dont un double courant entraînait les brachycéphales du nord et les dolichocéphales du sud. La sous-dolichocéphalie méridionale se continue avec la dolichocéphalie vraie des autochtones du Brésil ; quant aux rapports craniologiques des tribus d'Aragua avec les plus septentrionales, nous ne possédons aucune donnée pour les établir [2]. »

Les deux crânes que nous venons de décrire démontrent que, sur le cours moyen de l'Arauca, vivaient des tribus qui comptaient dans leur sein des brachycéphales, se rapprochant à beaucoup de points de vue des habitants du nord. Malgré la déformation, qui n'a pu avoir pour résultat que d'allonger la tête d'un de nos sujets, son indice atteint encore 80,90 ; l'autre nous donne un indice céphalique encore plus élevé.

L'étude des déformations nous conduirait à la même conclusion. Sur les confins de la Colombie, nous avons, en effet, rencontré une tête déformée exactement suivant le même procédé que beaucoup de celles qui ont été recueillies dans les

1. G. Marcano, *Ethnographie précolombienne du Vénézuela*. — I. *Vallées d'Aragua et de Caracas*. — II. *Région des Raudals de l'Orénoque* (*Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 2e série, t. IV, 1893).

2. *Op. cit.*, p. 216.

régions plus septentrionales. Par suite, avec le Dr Marcano, nous nous croyons en droit de dire qu'à une époque déjà ancienne des mélanges s'étaient accomplis sur le territoire du Vénézuéla et que, notamment, les tribus de l'Arauca avaient été infiltrées d'éléments qui, ainsi qu'il résulte des recherches de notre savant confrère, étaient partis du nord pour gagner les contrées plus méridionales.

EXCURSION DANS LES VALLÉES CALCHAQUIES

(PROVINCE DE TUCUMAN)

POTERIES INDIGÈNES

PAR

M. LE Cte HENRY DE LA VAULX

Membre de la Société des Américanistes de Paris [1]

Au retour de mon voyage en Patagonie, je visitais les collections renfermées au musée de la Plata ayant trait aux antiquités des provinces andines septentrionales de la République Argentine, c'est-à-dire des provinces de Catamarca, Tucuman, Salta et Jujuy. J'avais un loisir de trois semaines avant de rentrer en France, et j'eus alors l'idée de faire un voyage de reconnaissance dans ce coin de territoire, à seule fin de me documenter sur la manière d'y mener plus tard une mission. Le 28 août 1897, je me mettais en route pour Tucuman, où j'arrivais le 30 confortablement installé dans un splendide pullmann américain.

J'avais choisi comme but de mon excursion les vallées

1. Communication faite à la Société des Américanistes de Paris, dans sa séance du 9 janvier 1900. V. la planche V.

Calchaquies qui s'étendent du nord au sud depuis la province de Salta jusqu'à la province de Catamarca, séparant les Cordillères en deux chaînes parallèles. Le 3 septembre seulement, après de longues marches dans la montagne à des altitudes de 2 à 3 mille mètres, au milieu de bourrasques de neige, nous débouchions dans les vallées Calchaquies, et bientôt nous arrivions au village de Colalao del Valle; nous nous arrêtions juste le temps nécessaire pour prendre quelque nourriture et le soir, nous étions au Bañado, dans la maison d'un chilien, un nommé Alvarez, pour qui j'avais des lettres de recommandation. La vallée à cet endroit est très large; dans le lointain à l'ouest s'étendent les ruines de la cité antique de Quilmes. Cette ville représente le plus important vestige d'une civilisation disparue, et partout, aux alentours, l'on trouve des souvenirs des races Calchaquies. C'est en ce point que M. Zavaleta avait quelques mois auparavant fait exécuter des fouilles par des gauchos ignorants. Aussi ces fouilles faites sans ordre et sans méthode donnèrent-elles des résultats infimes. Je me fis conduire par mon hôte à l'endroit où M. Zavaleta avait fait exécuter ses recherches. De tous côtés à terre gisaient des débris de poteries. Je faisais aussitôt commencer une tranchée, et bientôt la pelle venait frapper contre une matière dure. C'était une urne; peu à peu je la dégageais des terres qui l'entouraient. Je faisais continuer les fouilles en avant et circulairement. Je me trouvais dans une grande fosse, remplie d'urnes posées verticalement et rangées les unes à côté des autres en cercle. Généralement une urne de grosse taille de forme globuleuse occupait le centre entourée de quatre à cinq urnes de moindre dimension et de formes plus élancées. Je parvins à découvrir dans cette même fosse trente-cinq à quarante urnes rangées comme je

viens de le dire. Chaque vase était recouvert d'un plat (pucu). Dans l'intérieur de ces urnes, je trouvai des fragments de crânes d'enfants en bas âge. Jamais je ne pus découvrir d'autres ossements. La tête seule paraissait avoir été déposée dans ces urnes. Je ne rencontrai aucun autre objet tel que des bijoux, des flèches de pierre, etc., ni aucune cendre; je tiens à insister sur ce point que ces urnes renfermaient uniquement des crânes d'enfants, et un seul dans chaque vase. Cela me fait supposer que je me trouvais en présence d'urnes de sacrifices. Je dois remarquer toutefois que je ne rencontrai jamais un crâne intact; les différentes parties de la boîte crânienne étaient désagrégées et réduites souvent en poussière. Peut-être le reste du squelette plus fragile était-il déjà complètement détruit. Cela est fort invraisemblable, et l'absence complète d'ossements dans des urnes où des squelettes entiers auraient été inhumés m'étonnerait grandement.

Je passe maintenant à la description des vases que j'ai pu retirer pendant les fouilles, et qui sont exposés dans la galerie américaine du musée d'Ethnographie du Trocadéro. Plusieurs sont malheureusement en mauvais état, car je n'avais pas à ma disposition des moyens de transport très commodes, cette expédition n'étant qu'un simple voyage de reconnaissance. En outre, sous l'action de l'air et du soleil, les vases devenaient très friables et malgré toutes les précautions que je prenais, ils se réduisaient souvent en poudre. Néanmoins, les urnes que je pus emporter à Paris sont au nombre de neuf; elles affectent trois formes différentes.

Le premier exemplaire, représenté dans la collection par un seul spécimen, est une sorte de jarre de forme ovoïde à fond tronc conique, avec un petit rebord à l'orifice. Au sommet de

la panse l'on remarque un nez se prolongeant vers le haut par des sourcils arqués en relief, ainsi que deux yeux saillants à paupières horizontales, une petite bouche et un petit menton également en saillies. Un décor d'un brun violacé sur fond rouge orne le vase en formant des rinceaux; il y avait deux petites anses placées très bas, mais elles sont cassées.

La 2e forme (deux spécimens) est globuleuse à fond tronc conique. L'une des urnes a le col très bas et évasé, une figure en relief sur la panse, le nez et les sourcils arqués ne faisant qu'un seul motif, en forme de V dont les branches se recourberaient vers le bas, deux petites anses placées très bas et à ouvertures verticales; la partie supérieure seule de l'urne est engobée de blanc avec une grecque d'un brun violet pour décor.

La deuxième urne de forme globuleuse, plus élégante, est surmontée d'un col cylindrique à bord évasé; la moitié supérieure seule est engobée de blanc et ornée de grecques toujours du même ton violet, deux petites anses à ouvertures verticales sont placées sur la partie inférieure.

La 3e forme, la plus nombreuse dans la collection, se compose de six urnes en terre rouge engobée de blanc avec une décoration d'un brun violet, englobant le vase de haut en bas. Malheureusement, dans la série, il m'a été impossible de compléter la hauteur pour deux urnes dont les cols sont absents; les autres varient de 0 m. 55 à 0 m. 68. L'évasement du col va de 0 m. 34 à 0 m. 41 de diamètre. Le vase est de forme élancée à fond tronc conique, avec une panse légèrement globuleuse; deux petites anses y sont placées très bas; ouvertes verticalement comme pour passer une courroie. Le col cylindrique évasé a de 0 m. 27 à 0 m. 37 de hauteur. Le

décor varie d'une urne à l'autre. Sur trois vases, une séparation médiane indique le nez d'un trait plein ou formé de lignes parallèles remontant vers le bord de l'urne traçant deux sourcils arqués; de chaque côté un cercle avec un point central indique l'œil duquel descend des lignes en zig-zag simulant des larmes. La quatrième urne a un nez peint en forme de V très court. La cinquième urne a le haut du col absent; la sixième a des caractères spéciaux sur laquelle je reviendrai tout à l'heure.

L'ensemble des peintures décorant les vases forme certainement des sujets hiéroglyphiques, qui ont jusqu'ici été interprétés avec la plus grande imagination. Ce décor se compose de lignes brisées, triangles, grecques en escalier, chevrons, damiers, triangles quadrillés, autruches avec une croix sur le corps, serpents, quadrupèdes ou personnages dans l'attitude de la grenouille, le dos orné de grecques en escalier entre des lignes parallèles, etc.

La 6[e] urne a la panse un peu plus renflée que les précédentes; et, en plus de la décoration ordinaire, elle est ornée de deux petits bras très maigres placés en relief en demi cercles se rejoignant pour tenir entre des doigts très longs, une petite coupe, sans doute vase à offrande. L'orifice du col manque, et on ne peut savoir comment est formée la tête du personnage.

Cette attitude de l'offrande se trouve reproduite sur quelques vases à Chicha, rencontrés dans les Nécropoles des environs de Lima au Pérou. Ces vases beaucoup plus petits représentent des personnages grossièrement indiqués; la tête coiffée d'un bonnet cylindrique forme le col du vase, deux petits bras tiennent le gobelet à offrande, des peintures d'un ton brun violet marquent les contours ou les saillies des

membres du personnage, quelquefois des tatouages ou des parties de vêtement. Le fond du vase est engobé de blanc.

En dehors des urnes, la collection que j'ai formée se compose de neuf écuelles ou pucus.

On peut aussi les diviser en 3 catégories.

La 1re catégorie comprend sept spécimens ; ils sont en forme de calottes, fabriqués avec de la terre rouge, engobés de blanc et décorés intérieurement ou extérieurement de grecques, chevrons, serpents, etc., de même couleur que les urnes; ils portent deux petits boutons en relief de chaque côté du bord extérieur.

Ces Pucus, comme je l'ai dit plus haut, bouchaient l'orifice des vases et couvraient les crânes déposés dans les urnes.

Les deux autres catégories de pucus sont représentées chacune par un seul spécimen et, détail curieux, je les rencontrai dans la même urne l'un en dessous de l'autre.

L'urne dans laquelle j'ai trouvé ces écuelles est, sinon la plus intacte de la série, du moins une des plus complètes. La première écuelle en terre noire assez fine, lustrée, a un fond plat de 0,05 de diamètre ; son ouverture a 0,15 c. de diamètre; sa hauteur est de 0,08 c. Elle est ornée extérieurement au bord d'un galon de z couchés entre deux lignes parallèles gravées sur la terre encore fraîche; elle est d'une fabrication absolument différente des autres écuelles et des urnes déjà décrites. Elle était posée à même le crâne d'un enfant, l'ouverture par en bas. Au dessus se trouvait un autre pucu beaucoup plus grand (0,39 c. de diamètre, sur 0,20 de hauteur; le diamètre du col de l'urne, dont il bouchait l'orifice, a 0,40 c.). Ce dernier pucu représente la 3e catégorie, il varie complètement de contour, de fabrication et de décor. Ceux

remarqués jusqu'à présent étaient convexes ou tronc coniques; celui-ci prend la forme mamelonnée avec le bout déprimé. La terre et le degré de cuisson paraissent être identique aux urnes de la 1[re] catégorie. Mais la partie extérieure est décorée de petites hachures circulaires; l'intérieur sans décor est lissé au pouce. Le décor observé sur ce vase diffère donc complètement de ceux décrits jusqu'ici, il n'a pu être obtenu qu'en poussant de la terre molle dans l'intérieur d'un panier. Les parties saillantes des entrelacs de brindilles, de roseaux, d'osier ou de branchages servant à la confection du panier se trouvant moulées par la terre ont conservé leurs empreintes sur le contour extérieur du pucu. La partie déprimée du fond montre très nettement la forme carrée amorce de départ pour la confection de la vannerie. Cette manière de procéder était d'un usage assez répandu chez les peuplades primitives, et a été conservée encore jusqu'à une époque récente. Dans la collection que j'ai rapportée de Patagonie, l'on trouve aussi des fragments de poterie dont le décor est natté et fabriqué de la même façon (Musée d'Ethnog., n[os] 47523 à 47528); ils proviennent des Paraderos anciens entre Saint-Gabriel et Choelo-Choel (Rio Negro). Le musée d'ethnographie a dans ses collections, des fragments venant des Indiens Pueblos du Nouveau-Mexique de la collection de M. Pinart, et offrant des dépressions semblables. M. de Cessac a observé le même procédé chez les naturels de la Californie. Le vase obtenu en poussant la terre dans la vannerie était mis au feu, et le panier en se consumant aidait à la cuisson de la terre.

Le musée possède encore de nombreux spécimens de poteries fabriquées par le même procédé par des populations qui n'ont certainement pas eu de rapprochement possible avec

les nôtres, puisqu'ils proviennent des différentes explorations faites au Sahara par M. Foureau [1].

Ce n'est donc pas un procédé local; mais il est intéressant à rapprocher surtout pour l'Amérique du Nord avec les indiens Pueblos, qui fabriquent aussi des vases en terre engobés de blanc avec des enluminures à tons bruns ou violacés (très semblables comme teintes aux ornementations des vases calchaquis).

La collection se termine par un petit vase en terre bien cuite, imitation grossière des Aryballes du Haut-Pérou; une petite tête creuse en terre cuite (applique de vase), sourcils saillants, petit nez, tatouage sur les joues; une amulette en albâtre de forme triangulaire, les pointes formant des petits cercles superposés. La même forme d'amulette un peu plus grosse se trouve dans une vitrine du Pérou (Col. Wiener nº 4198).

Il faut ajouter en outre à la collection six haches de pierre à gorges; elles rappellent celles de l'Amérique du Nord et tout particulièrement celles de l'Arizona.

Telles sont, succinctement décrites, les collections que je pus me procurer durant mon excursion à la vallée des Calchaquis.

Je profitai de mon séjour pour aller visiter les ruines de Quilmes. Malheureusement le temps me manquait pour y faire des fouilles sérieuses. Cependant, dans l'anfractuosité d'un rocher, je pus découvrir une sépulture : elle avait l'aspect d'une grotte; trois urnes y étaient renfermées : deux de ces

1. M. le Dr Hamy, ayant fait faire des expériences pour se rendre compte de quelle partie de l'Afrique pouvait bien venir la vannerie se rapprochant des empreintes reproduites sur les fragments de poteries de M. Foureau, n'a obtenu un résultat que lorsque les recherches se sont tournées vers l'Éthiopie et le Çomal.

urnes posées verticalement sur le sol étaient au 1er plan; dans le fond, reposait verticalement le troisième vase; ce dernier était rempli de cendre. J'examinai le contenu des deux urnes de l'avant : l'une contenait une terre très gluante et compacte, résidu sans doute d'aliments décomposés; la 2e urne, située à droite en regardant le fond de la grotte, était recouverte d'un pucu. Au-dessous, je découvris les squelettes entiers de deux enfants et je rapportai les crânes qui sont à la galerie d'Anthropologie du Muséum. J'étais donc ici en présence d'une véritable sépulture, avec vases d'offrande, isolée dans le fond d'une petite grotte. C'est pourquoi, je pense, que les urnes que je rencontrai au Bañado rangées symétriquement et dans lesquelles je retrouvai seulement des débris de crâne, contenaient les restes d'immenses sacrifices, n'étaient point des sépultures véritables. Je suis persuadé que des fouilles bien menées dans la cité de Quilmes amèneraient des découvertes considérables; mais il faudrait énormément de temps et d'argent pour enregistrer des résultats importants, car la cité de Quilmes est immense. Jusqu'à présent toutes les fouilles qui y ont été faites n'ont presque rien produit, car elles n'ont pas été méthodiques et bien souvent aussi, elles ont été conduites sans patience; l'on sautait d'un point à un autre sans esprit de suite si les recherches n'étaient pas immédiatement couronnées de succès.

LES « LETTRES ÉDIFIANTES »

ET LA DESCRIPTION DE LA MISSION DE KOUROU

PAR

HENRI FROIDEVAUX

Secrétaire général de la Société des Américanistes de Paris

Le recueil communément désigné sous le nom abrégé de *Lettres édifiantes* [1] contient, entre les dates de 1729 et de 1734, une série de lettres très intéressantes et très précieuses pour l'histoire de la Guyane française, adressées à leurs supérieurs par les missionnaires établis dans ce pays. On y trouve des renseignements très utiles sur l'état général de la colonie, sur ses tribus indiennes, sur les travaux apostoliques des religieux, etc. Il est bon toutefois de ne se servir de ces documents qu'avec réserve, et après en avoir contrôlé les indications; tantôt, en effet, de regrettables fautes d'impression viennent en défigurer le texte [2], tantôt (ce qui est plus grave) des lettres entières ou des parties de lettres ont été rédigées à Paris, et publiées sous le nom de mission-

1. On se rappelle quel en est le titre exact : « Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus... »

2. Cf. notre note intitulée *Une faute d'impression des Lettres édifiantes* (*Journal Soc. des Américanistes de Paris*, t. II, p. 25-29).

naires qui n'avaient jamais songé à écrire ce que leur attribue le recueil des *Lettres édifiantes.*

C'est dans une lettre écrite par le P. Lombard et datée de la mission de Kourou, le 11 avril 1733, que se trouve le plus curieux exemple de ces interpolations.

I

Dans une lettre adressée dix ans auparavant à son frère Jean [1], jésuite comme lui et provincial de la province de Lyon vers l'année 1730, le P. Pierre-Aimé Lombard avait raconté avec une simplicité admirable les origines de la mission de Kourou et fourni quelques détails sur l'état actuel de cette mission, fondée par lui en 1713-1714 sur les bords du fleuve Kourou, à une lieue de son embouchure [2]. « J'y ai fait bâtir, écrivait-il [3], une église assez propre, mais à la façon des bâtiments indiens, c'est-à-dire couverte de feuilles. Depuis huit à neuf ans qu'elle est bâtie, elle est déjà en fort mauvais état et menace ruine de tous côtés. Je songe à en faire une plus solide... Je commencerai bientôt et j'espère en venir à bout.

« ... J'ai de quatre sortes de nations indiennes toutes différentes, partagées en quatre grands carbets avec leurs chefs; la nation principale et la plus nombreuse, c'est celle des

1. Le P. Labat la dit datée du 22 décembre 1723 (*Voyage du chevalier Des Marchais*, t. IV, p. 425).

2. Le texte de cette relation très intéressante se trouve dans l'ouvrage du P. Labat intitulé : *Voyage du chevalier Des Marchais en Guinée, isles voisines et à Cayenne*, fait en 1725, 1726 et 1727, t. IV, p. 426-508. Il est reproduit dans *Voyages et travaux des Missionnaires de la Compagnie de Jésus*. T. I : *Mission de Cayenne*, p. 279-342.

3. Labat, *Voyage du chevalier des Marchais*..., IV, 499-504.

Galibis, dont c'est ici proprement le pays... J'en ai ici deux carbets nombreux, qui ont chacun leur capitaine, nommés par M. le Gouverneur et avec brevet de lui. Le plus ancien de ces deux capitaines s'appelle Louis-Rémi Tourappo... ; l'autre est tout jeune et s'appelle Valentin... Ces deux carbets peuvent faire peut-être le nombre de deux cent cinquante personnes et davantage. Un autre carbet est d'une nation qu'on appelle *Coussaris,* dont le pays est au-delà d'Oyapoc... Ils sont à peu près trente à quarante personnes... Une autre nation venue de la Rivière des Amazones, s'est encore établie ici par mes soins. On les appelle Maraones. Ils se sont aussi tous faits chrétiens... Ils sont environ trente personnes. Mais la plus nombreuse de toutes les nations que j'ai assemblées ici et sans contredit la meilleure est celle des Arouas. J'en ai plus de cinquante, et j'en ramasse tous les jours... J'en attire le plus que je puis à la mission de Kourou, et le bon traitement que je tâche de faire à ceux qui y sont établis, en attire tous les jours quelques-uns. Peu à peu, j'espère les avoir tous... Leur carbet est séparé de celui des Galibis, et ils ont leur chef particulier nommé par M. le Gouverneur. »

II

Telle est en réalité la première description un peu détaillée qu'on possède de la mission de Kourou; celle du botaniste Pierre Barrère, qui a paru postérieurement, mais qui se rapporte, elle aussi, à l'année 1723 [1], et celle du chevalier de

1. « C'est sur les bords de la rivière de Kourou, à une lieue de son embouchure, que les RR. PP. jésuites ont établi une mission, où ils ont rassemblé plusieurs nations indiennes errantes et répandues dans les forêts. On ne saurait assez louer le zèle avec

Milhau [1] ne sont bien plutôt que de simples mentions, et ne peuvent en aucune manière être comparées à la précédente. Il faut, pour trouver de la même mission une nouvelle description détaillée, arriver à l'année 1734.

A cette époque parut, dans le XXI[e] volume des *Lettres édifiantes et curieuses*, la lettre du 11 avril 1733 dont il a été question plus haut. Adressée par le P. Pierre-Aimé Lombard au P. de la Neuville, procureur des missions de l'Amérique, cette relation contenait une description très précise et très minutieuse tout à la fois de la mission de Kourou qui avait été transférée vers 1725 à l'embouchure même du fleuve. « Je vous ai déjà entretenu [2], y lisait-on [3], de la première peuplade établie à Kourou, où nous avons rassemblé un grand nombre de sauvages, et de l'Église que nous y avons construite. Cette peuplade est située dans une fort belle anse arrosée de la rivière Kourou, qui se jette en cet endroit dans la mer [4]. Nos sauvages l'ont assez bien fortifiée ; elle est fraisée, palissadée et défendue par des espèces de petits bastions. Toutes les rues sont tirées au cordeau, et aboutissent à une grande place au milieu de laquelle est bâtie l'Église, où les

lequel ces bons Pères cultivent cette Église et instruisent des vérités de notre religion plus de cinq cents Indiens qu'ils ont soumis au joug de l'Évangile » (Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, p. 22-23).

1. Voy. Labat, *Voyage du chevalier Des Marchais*..., III, 202 : « Ce zélé missionnaire a rassemblé en une même bourgade plus de six cents personnes qui vivent d'une manière si parfaitement chrétienne, qu'on trouverait chez eux la manière dont les premiers chrétiens vivaient, si les Livres Saints qui nous l'ont apprise étaient perdus. »

2. Cf. la lettre du P. Lombard à son frère, en date du 26 septembre 1726 (Labat, *op. laud.*, p. 508-509).

3. P. 467-468.

4. On en trouvera l'emplacement porté sur la carte de l' « Entrée de la Rivière de Kourou » que Bellin a insérée en 1762 dans sa *Description géographique de la Guyane*, p. 163 ; elle est aussi indiquée sur la « Carte de la Guïane Françoise », dressée par d'Anville en 1729, et placée en tête du tome IV du *Voyage du chevalier des Marchais* (« Mission du P. Lombard J. »).

sauvages se rendent matin et soir, avant et après le travail, pour faire la prière et écouter une courte instruction.

« ... Deux grands logements que j'ai fait bâtir servent d'infirmeries, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Deux Indiens ont soin de la première et deux Indiennes de la seconde. Je leur ai fait apprendre à saigner, et assez de chirurgie et de pharmacie pour préparer les médicaments dont les malades ont besoin et les donner à propos. Vous ne nous laissez manquer d'aucun des meilleurs remèdes de France, et ils ont ici plus de force et de vertu qu'en France même [1]. »

III

Tout le monde, quand fut publiée cette lettre du P. Lombard, la considéra comme authentique, et admira les résultats vraiment merveilleux obtenus par le pieux supérieur des missions de la Guyane. Aussi La Condamine ne fut-il pas peu surpris, — quand en l'année 1744, au moment où il procédait sur la colline de Coroy à ses expériences sur la vitesse du son [2], il se rendit à la mission des Jésuites avec plusieurs habitants de Cayenne, l'ingénieur Fresneau et le Dr Artur entre autres, — de trouver cette mission toute autre que la décrivait la lettre du 11 avril 1733. « Aucun de nous, écrit le Dr Artur, n'apperçut à Courou le moindre vestige de ces petits bastions bien fraisés et palissadés, dont les Indiens avaient fortifié leur peuplade, s'il en fallait croire une prétendue lettre du père Lombard, qu'on peut lire dans le vingtième volume

1. P. 472.

2. Voy., à cet égard, nos *Observations scientifiques de La Condamine pendant son séjour à Cayenne, 1744* (*Bull. Géog. Hist. et Desc.*, 1897, p. 59-97).

des *Lettres curieuses et édifiantes* [1], non plus que ces deux infirmeries, l'une destinée aux Indiens malades, et servie par des Indiens, et l'autre à l'usage des femmes servie par des Indiennes, ny ces ruës tirées au cordeau aboutissant touttes a une grande place régulière, au milieu de la Ville que le rédacteur vante a son lecteur. Tout cela est de pure imagination, et le père Lombard désavouait hauttement cette lettre. Cette peuplade composée alors d'environ trois cents Indiens hommes, femmes et enfants [2], était partagée en deux carbets, l'un de Galibis, et l'autre d'Arouas, reste de ceux qui habitaient auparavant sur les bords de la rivière d'Ouya. La partie habitée par les Galibis, et qui était la plus considérable, était sur la rivière, vis-à-vis de son embouchure, composée de casses isolées et répanduës çà et là sans ordre; au milieu d'elles était le carbet de les Indiens. On appelle ainsi une espèce de grande halle couverte de feuilles qui tombent jusqu'à terre, et ferment exactement des deux côtés, et un des pignons; l'autre, qui est ordinairement sous le vent, reste ouvert dans toutte sa largeur du haut en bas. C'est là que les Indiens se rassemblent et passent la plus grande partie de la journée, les hommes à fumer, à travailler ou à converser ensemble (ce qu'on appelle carbetter), les femmes à filer ou à faire les autres petits ouvrages dont elles s'occupent. C'est là aussi que les Indiens reçoivent les étrangers qui les viennent visiter. Les casses particulières des Indiens ont un rez-de-chaussée ouvert de tous côtés, plancheyées de pineau, sorte

1. On a vu plus haut que la lettre du P. Lombard a paru dans le XXI[e] et non dans le XX[e] recueil des *Lettres édifiantes*.

2. Ainsi la mission aurait diminué entre l'année 1723, date à laquelle le P. Lombard écrivait à son frère et parlait d'environ 400 Indiens (comme on a pu le voir plus haut) et l'année 1744 ; cette diminution pourrait s'expliquer par le départ des Coussaris et des Maraones, dont ne parle plus le D[r] Artur.

de palmiers fort moelleux, dont les Indiens fendent le tronc pour en faire des espèces de petites planches étroittes à cet usage ; les Européens en font des lattes. Sur cet espèce de plancher est un galletas bien couvert de feuilles de palmiste, ou ils font leur petit ménage, et ou ils couchent; on monte à ce galletas par une espèce d'échelle formée d'un tronc d'arbre, entaillé de distance en distance, et qui repond à une ouverture qu'on laisse dans le planché. La maison du missionnaire qui était grande et belle avec un étage sur le rez-de-chaussée et des galleries tout autour, haut et bas, était à une des extrémités du village, faisant face d'un côté à l'embouchure de la Rivière, et, de l'autre côté à une espèce de grande cour ouverte, et fermée seulement en partie par cette maison et ses autres bâtiments en dépendants, disposés en ailes. L'église, qui figurait assez mal avec la maison du missionnaire, était du côté du village [1], séparée seulement de cette maison par une petite ruelle. Les Arouas formoient une espèce de hameau a quelque distance de là, sur le bord de la mer vers le nord, bâti comme la bourgade des Galibis, avec son carbet particulier [2] ».

1. Cette église avait remplacé celle dont parle le P. Lombard dans sa lettre à son frère, qui menaçait ruine dès l'année 1723. « C'est au travail et au zèle de ses néophytes, écrit le P. Fauque en 1729, que ce missionnaire est redevable de la première église qui ait été élevée dans ces terres infidèles ; il en avait dressé le plan en l'année 1726, comme vous en fûtes informé par une lettre de notre révérend Père supérieur Général.

« Le corps de ce saint édifice a 84 pieds de long sur 40 de large ; on a pris sur la longueur 18 pieds pour faire la sacristie et une chambre propre à loger le missionnaire. L'une et l'autre sont placées derrière le maître-autel ; le chœur, la nef et les deux ailes qui l'accompagnent sont bien éclairez ; et si l'on avoit pu ajouter à l'autel la décoration d'un retable, j'ose dire que la nouvelle église de Kourou seroit regardée, même en Europe, comme un ouvrage de bon goût.

« On en fit la bénédiction solennelle le troisième dimanche de l'Avent, c'est-à-dire le 12 décembre de l'année dernière. » (*Lettres édifiantes*, vol. XIX, p. 406-407).

2. Artur, *Histoire des Colonies françoises de la Guianne*, t. II, p. 569-571 (Bibl. nat., mss., nouv. acq. fr., nº 2572). Cf. *Observations scientifiques de La Condamine,... loc. cit.*, p. 81-82.

IV

Cette description de la mission de Kourou, si différente de celle qu'on a pu lire tout à l'heure, rédigée par un homme impartial, est en quelque manière confirmée par celle qu'en a donnée dix-huit ans plus tard, en l'année 1762, le botaniste J.-B. Christophe Fusée Aublet. Ce voyageur est loin d'être modéré ; il voyait en effet dans les Jésuites les auteurs responsables de l'échec d'une de ses expéditions et des souffrances qu'il avait alors endurées [1]. Son témoignage doit donc n'être accepté qu'avec de très grandes réserves ; il convient cependant de le citer.

« Ce fut, dit-il, dans un fragment de son journal adressé en 1763 à M. de Bombarde [2], après 9 heures du soir que [le 17 octobre 1762] nous passâmes la rivière [de Kourou] pour arriver à cette fameuse mission, qui dément bien les *Lettres édifiantes*, qui parlent d'alignements et de rues. Il n'y a point trace d'établissement; les bords du rivage sont couverts par des paletuviers, l'intérieur par la forest; l'église et le grand presbitaire (*sic*) avec une dépendance en magasin considérable sont même attenant les grands bois.

« L'on ne voit donc que quelques carbets cachés dans des brousailles, où se tiennent les Indiens qui servent à la chasse et à la pêche considérable que MM. les Jésuites font. Ils avaient alors au moins quatre mille livres de poissons bouca-

1. Nous avons essayé d'en fournir la preuve dans l'*Étude sur les Recherches scientifiques de Fusée Aublet à la Guyane Française, 1762-1764* (*Bull. Géog. Hist. et Desc.*, 1897, p. 429-433).

2. Bibl. nat., mss. fr., n° 6244, fol. 102.

nés et salés, mêlés de différents gibiers, en leur magasin [1]. C'est là une branche de commerce de cette mission [2] ».

V

Seul, le témoignage de Fusée Aublet ne suffirait pas à former une conviction, et ne permettrait pas de critiquer le texte des *Lettres édifiantes;* rapproché du texte autrement modéré et catégorique du Dr Artur, il en est tout autrement. En réalité, il y a exagération absolue dans la description de la mission de Kourou insérée dans le XXIe recueil des *Lettres édifiantes;* tout au moins, une partie de la relation publiée dans ce volume sous le nom du P. Pierre-Aimé Lombard a été rédigée ailleurs qu'à la Guyane, et le pieux et véridique missionnaire, quand il en a eu connaissance, en a complètement désavoué la paternité. Voilà ce qui ressort avec la plus grande netteté du récit du Dr Artur et ce qu'il importe d'en retenir; c'est une preuve nouvelle qu'il est nécessaire à tout historien désireux de se servir des *Lettres édifiantes*, de commencer par en soumettre le texte à une critique rigoureuse [3].

1. « C'est une mission ou bresbitaire (*sic*) infectant », écrit un peu plus bas Aublet.

2. Aublet ajoute encore : « Dans un autre temps, je rendrai compte du terrain immense qu'ils [les Jésuites] possèdent, de l'avantage de l'emplacement où ils se sont établis, par lequel ils se rendent maîtres de la rivière..... L'on avait fait rentrer tous les Indiens à leurs petites habitations. » Puis il parle des « montagnes de Kourou, occupées par les Pères et en parties cultivées; c'est ce qu'ils appellent notre habitation, à la distance d'une grande lieue par terre de la mission. » (*Loc. cit.*, fol. 102-103).

3. Il n'y a rien à conclure du court passage que Bellin a consacré, dans sa *Description géographique de la Guyane,* à la mission de Kourou : « En 1714, écrit-il (p. 164), les Jésuites y établirent une mission, où ils attirèrent plusieurs nations indiennes qui étaient errantes et répandues dans les forêts ; ce qui forme aujourd'hui une bourgade assez considérable, où quelques Français de Cayenne sont venus s'établir. »

NÉCROLOGIE

HENRI COUDREAU

« Henri Coudreau, écrivais-je, il y a six ans déjà, est l'un des plus populaires entre les explorateurs contemporains ; toutes nos Sociétés de Géographie le connaissent et l'apprécient, et chaque fois que son nom est inscrit au programme de l'une d'elles on est sûr de faire salle comble. C'est que ce causeur au geste animé, à l'œil qui brille, à la bouche un peu moqueuse, dit ses histoires d'outremer avec une verve rare et qu'il excelle à combiner l'anecdote pittoresque aux récits scientifiques. Ses livres sont, comme ses discours, pleins de renseignements intéressants et utiles, d'épisodes spirituellement détaillés, de vues originales et bien personnelles [1]. »

Hélas ! nous venons de perdre au Brésil, emporté par la fièvre, le conférencier brillant et animé, le voyageur instruit et courageux, le patriote ardent et désintéressé, dont nous saluions naguère avec bonheur les brillants débuts. Henri Coudreau est mort le 10 novembre 1899 en redescendant le rio Trombetas, dont il venait de terminer l'exploration.

Il était né le 6 mai 1852 à Sonnac, Charente-Inférieure. Tout enfant, il avait voulu être marin, mais sa famille en avait fait un clerc de notaire. Dégoûté bien vite des inventaires et des contrats, et de plus en plus porté vers les choses lointaines par un esprit curieux et agité, il entrait bientôt à l'École de Cluny avec l'espoir secret d'atteindre, par le professorat, aux missions qui l'attiraient.

1. Cf. H. Coudreau, *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française*. Paris, Hachette, 1895, gr. in-8°. Préface par E.-T. Hamy, p. 1.

Ce fut la terre d'Afrique qui le séduisit tout d'abord, et pendant ses trois années de Cluny, il lui donna tous ses loisirs. Une chaire d'histoire et de géographie lui fut même offerte par l'École professionnelle. C'était la session du Congrès de l'Association française, le jeune professeur parla d'Ouargla et du Sahara et tenta, sans succès d'ailleurs, de faire partie de la mission Flatters. On le nomme au lycée de Clermont-Ferrand sous couleur de compensation. Il est bientôt fatigué de la monotonie d'une existence trop bien réglée, demande les Colonies et part pour Cayenne (1881).

La Guyane devient dès lors son champ d'exploration et il parcourt, en tous sens, avec un courage et une persévérance admirables, cette *France Equinoxiale*. Une première mission, obtenue du sous-secrétaire des Colonies, le conduit de 1883 à 1885, par Counani, de l'Aragouary à l'Amazone, au Rio Negro, au Rio Branco et aux montagnes de la Lune. Le Ministère de l'Instruction publique, aidé de quelques ressources fournies par l'administration Coloniale, l'envoie de 1887 à 1889 au Maroni, à l'Oyapok et aux Tumuc-Humac. Sous les auspices des mêmes administrations, il visite de 1889 à 1891 les hauts affluents de l'Oyapok et du Yari, et toute la Guyane Centrale, Inini, Camopi, Approuague, etc. Depuis 1893 il avait organisé un service d'exploration dans l'État du Para, et abordé successivement le Tapayoz, le Xingu, le Tocantins, l'Araguaya, l'Itaboca, l'Itacuyuna, la zone comprise entre le Tocantins et le Xingu, le Yamunda, enfin le Trombetas, qui lui fut fatal.

Le *Pays de Ouargla* (1881) avait été le produit de ses premiers rêves de jeunesse ; les *Richesses de la Guyane française* montrent en 1883, l'emploi de son temps à Cayenne. Un gros ouvrage en deux volumes avec atlas sur la *France Equinoxiale* en 1887 et deux notices intitulées *Voyage au Rio Branco* et les *Français en Amazonie*, publiées vers la même époque, renferment les résultats de sa première mission. Les *Dialectes indiens de Guyane* (1892) et le beau volume de 1895 intitulé *Chez nos Indiens* sont les fruits du second et du troisième voyage. Qu'on ajoute à tout cela une *Carte de la Guyane française jusqu'à l'Équateur* au 625,000^e, sept volumes in-4° avec atlas contenant ses relations de voyage au Tapayoz, au Xingu, etc., et une vingtaine de brochures sur *le Contesté franco-brésilien*, la *Haute-Guyane*, les *Caraïbes*, les *Tumuc-Humac*, le *Brésil nouveau*, l'*Émigration au Nouveau*

Monde, etc., etc., on se trouvera en présence d'une œuvre dénotant une activité peu commune de voyageur et d'écrivain.

Réveiller la vieille question du territoire contesté franco-brésilien et tenter de la résoudre au plus grand bénéfice de notre pays ; mettre en lumière les grands intérêts de la France en ces régions immenses du merveilleux bassin amazonien ; réagir contre la mauvaise réputation de la Guyane, fondée sur les souvenirs d'anciennes tentatives de colonisation, mal conduites et désastreuses ; démontrer l'acclimatement possible de la race blanche par le mélange avec les races indigènes ou acclimatées ; justifier enfin de leur renom de sauvagerie ces Indiens dont il fut l'apôtre et avec lesquels il a vécu seize longues années, telles sont les tâches multiples que s'est imposé Coudreau. Il a mis au service de ces diverses causes beaucoup de conscience scientifique, une grande indépendance d'esprit et des formes littéraires que nous avons tous appréciées.

E.-T. Hamy.

DANIEL G. BRINTON

Notre Société vient de perdre dans M. Daniel G. Brinton un membre correspondant qui a consacré de nombreux travaux à l'élucidation des divers problèmes que soulèvent les questions relatives aux origines américaines. Il était né en 1837, dans la Pensylvanie, et obtint ses grades universitaires à Yale, l'un de ces grands collèges américains qui commencent à rivaliser avec ceux de la vieille Europe. Il pratiqua d'abord la médecine, et pendant la guerre de Sécession fut attaché au 11e corps d'armée comme chirurgien major. Après la guerre, son goût pour toutes ces questions d'ordre divers, mais connexes que nous embrassons sous le nom d'Américanisme, lui fit abandonner l'art de guérir pour ces nouvelles études auxquelles il finit par se consacrer entièrement. Il toucha à toutes, et s'il les a plutôt effleurées que creusées, il a su appeler sur elles l'attention et parfois y projeter quelque lumière. Il est mort professeur d'ethnologie et d'archéologie à l'Académie nationale des sciences de Philadelphie et professeur de linguistique et d'archéologie américaines à l'Université de la même ville.

Ses travaux sont nombreux ; il a écrit une foule d'articles, de brochures et de mémoires dont plusieurs ont fait quelque bruit et n'ont point été sans utilité. Ses ouvrages principaux, composés pour la plupart de petites monographies, portent les titres suivants : *Myths of the New World, Aboriginal american authors and their productions, American hero myths, The maya chronicles, Essays of an Americanist.* Il avait commencé la publication d'une Bibliothèque d'auteurs aborigènes qui contient des matériaux précieux. Le Dr Brinton était, dit-on, un excellent homme et un homme généreux. Peu de temps avant sa mort il donna à l'Université de Pensylvanie une importante collection d'*Americana* qu'il avait formée patiemment. Pour nous, Américanistes, son grand titre est d'avoir aimé l'américanisme ; il lui donna tout son temps et si, dans son ardeur de néophyte, — ce qu'il fut toujours, — il embrassa plus qu'il ne pouvait étreindre, il faut lui tenir compte de cette ardeur même et des efforts souvent heureux qu'elle lui a inspirés.

Henry VIGNAUD.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

VIII

SÉANCE DU 4 JUILLET 1899.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, DE L'INSTITUT.

— Le procès verbal de la séance du 6 juin est lu et adopté. Au sujet d'un passage de ce procès-verbal relatif au *Codex Telleriano-Remensis*, M. le Dr HAMY montre les relations qui existent entre ce manuscrit et celui du Vatican, connu maintenant sous le nom de *Codex Rios*.

— Le prince Roland BONAPARTE accepte de réunir pour la société des Américanistes tous les documents relatifs aux journaux publiés en langues indigènes en Amérique; il fera ensuite à ce sujet une communication à la société.

— M. le Dr HAMY résume le mouvement du Musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1898 et donne avec plus de détails les chiffres relatifs à l'Amérique. Il résulte de l'inventaire que l'ensemble des collections d'Océanie, d'Afrique et d'Amérique s'est augmenté de 2,155 objets, dont 1,901 pour l'Amérique seule. L'entrée la plus importante est celle des pièces (au nombre de 1,356) rapportées par notre collègue M. le comte Henri DE LA VAULX de la Patagonie; 350 objets mexicains de la collection Labadie sont également entrés au musée, ainsi que 71 objets de la côte nord-ouest offerts par M. MANNET; 17 pièces de Colombie ont été données par Mme veuve CHAPER, 15 ont été envoyées du rio Hacha par MM. PENON, etc. Il est sorti dans le même espace de temps 247 objets; différence en plus 2,008.

— M. Henri FROIDEVAUX présente M. RACOVITZA, un compagnon de

M. de Gerlache dans les régions centrales, qui a été chargé par le professeur Robert Lehmann-Nietsche de saluer en son nom la société des Américanistes de Paris.

— M. Racovitza invité par le président à prendre la parole, commence par parler du séjour de la mission de Gerlache à la Terre de Feu; elle y est demeurée un mois à l'aller et est entrée en relations avec les Onas et les Yagans, deux des tribus qui habitent le pays.

Les Yagans disparaissent complètement ; dans quelques années il n'y en aura plus. On compte aujourd'hui une trentaine de Yagans, tous phtisiques au dernier degré. Les habits qu'ils ont reçus des missionnaires provenaient probablement des hôpitaux de Londres; ils leur ont donné la phtisie; aussi se faut-il hâter de les étudier. Un vocabulaire très complet de leur langue a été recueilli par M. Bridges, mort il y a deux ans; 35 ans de séjour dans le pays lui avaient permis de constituer un dictionnaire de 30,000 alinéas qui a été confié au médecin accompagnant l'expédition de Gerlache. Ce dernier publiera ce dictionnaire, en Amérique probablement.

Les Onas disparaissent aussi très rapidement; n'ayant plus de guanacos, ils en sont réduits à chasser le *guanaco blanc*, le mouton, et des sociétés chiliennes ont entrepris une véritable extermination de ces indigènes dont le nombre diminue très vite. On distingue chez eux trois familles principales, parlant trois dialectes différents. Un de ces dialectes est probablement perdu; le deuxième parlé sur les bords méridionaux du détroit de Magellan, a été recueilli par M. Bridges fils, qui le parle lui-même ; il a confié également son travail au médecin de l'expédition de Gerlache. Quant au troisième, il serait facile d'en faire l'étude; la troisième tribu, attaquée en effet par les Chiliens (dont le gouvernement interne les indigènes qu'il capture à l'île Dawson où sont établis les Pères Silésiens) était représentée à Dawson en mars 1898 par 180 indiens, Onas et Alakaloufs surtout, auxquels il faut joindre quelques Tehuelches. M. Racovitza a fait en Patagonie une courte excursion d'un mois avec M. Moreno sans voir le moindre indigène. Il reste en tout quinze Indiens faisant la chasse au guanaco dans la province de Santa-Cruz ; et encore compte-t-on deux Anglais parmi ces Indiens.

— Invité par le président à donner un aperçu du voyage de la *Belgica*

dans les régions australes, M. Racovitza raconte comment ce navire se dirigea des canaux de la Terre de Feu vers le sud dans la direction des Shetland méridionales, puis au sud. Deux côtes furent signalées : la Terre de Palmer et la Terre de la Trinité. La *Belgica* se dirigea entre elles et constata l'existence du golfe de Huges qui est un détroit unissant le détroit de Bransfield au Pacifique méridional. La terre de Palmer est un très grand archipel, et la terre de la Trinité l'amorce d'une île qui porte le même nom. A sa sortie du canal du Pacifique, le navire belge fut empêché par la banquise d'atterrir aux terres de Graham et d'Alexandre I. Il continua donc sa route vers l'ouest pour hiverner en Australie et faire une seconde campagne d'été dans les eaux antarctiques; mais pris dans la banquise par la longitude de 83°, il dut y séjourner treize mois.

Pendant ce temps les observations scientifiques n'ont pas cessé à bord de la *Belgica*. La banquise flottante qui tenait le bâtiment emprisonné dérivait de dix milles par jour; ainsi a été exécutée l'exploration d'une région marine d'une trentaine de degrés. Les observations météorologiques ont été faites d'heure en heure durant tout l'hiver. Les sondages fourniront beaucoup de faits nouveaux à ceux qui croient à l'existence d'un continent antarctique; des fonds constants de 500 à 600 mètres ont été trouvés et prouvent l'existence en cette région d'un plateau continental recevant des dépôts provenant de leurs terres situées plus au sud. Dès qu'on est sorti de la banquise, on rencontre 2,800 mètres de profondeur, et 4,040 mètres entre le cap Horn et les Shetland du sud. Il existe donc un saut fort brusque.

Au point de vue zoologique l'expédition n'a trouvé aucune espèce nouvelle : la faune du plateau continental a un caractère abyssal comme plus au nord. Sur les terres visitées, la flore se compose de mousses, de lichens, d'algues et d'une seule graminée, l'*Ira antarctica*, qui existe à la Terre des Etats. La faune est très pauvre, sauf la faune microscopique.

— M. Gabriel Marcel demande comment s'explique la pauvreté de la faune.

— M. Racovitza : Les terres sont entièrement couvertes de glace et de neige ; en juillet la glace descend jusqu'à la mer. Sur les roches

verticales seules on peut voir la terre. On a trouvé quatre espèces de phoques, cinq de pingouins et sept à huit de pétrels.

— M. le Dr Hamy remercie M. Racovitza de son exposé si précis, si intéressant et si plein de faits. Il constate à son tour l'intérêt très vif que présente l'expédition antarctique de la *Belgica*, le premier navire qui ait hiverné dans les contrées antarctiques.

— M. Gustave Baz offre quelques notes archéologiques extraites de journaux américains relatives à l'épigraphie du Mexique et aux mesures prises pour la conservation des monuments du Yucatan.

— M. Léon Diguet annonce que son départ de Paris aura lieu le 20 juillet; il se propose d'aller dans le Huanchaco où il y a beaucoup à faire au point de vue minier et géologique. Il reviendra au milieu de l'été de 1900.

— M. le Dr Hamy souhaite une heureuse exploration au voyageur qui va repartir et qui a déjà fait de si bonne besogne.

Le même membre signale la récente publication d'un nouveau volume du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque nationale (Supplément français) dont plusieurs numéros intéressent l'Amérique, et lève la séance après avoir souhaité de bonnes vacances à ses collègues.

IX

SÉANCE DU 7 NOVEMBRE 1899.

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

— Le procès-verbal de la séance du 4 juillet est lu et adopté; le secrétaire général présente les livres reçus pendant les vacances. Ce sont les derniers numéros du *Globus* adressés par son directeur, M. le Dr Andree, les Etudes de M. Léon Diguet sur la Basse Californie et la Sierra de Nayarit, et une nouvelle édition du livre de M. de Santa Anna Nery sur le pays des Amazones dont M. Désiré Pector accepte de rendre compte.

— M. le marquis de Peralta présente ses deux ouvrages publiés en français et relatifs au litige pendant entre le Costa-Rica et la république

de Colombie. Il indique comment il a procédé dans la rédaction de ces deux volumes et lit un fragment de l'introduction du tome I.

— M. Henri FROIDEVAUX rendra compte de ces deux ouvrages, de la présentation desquels M. le Dr HAMY remercie cordialement le marquis de Péralta.

— M. Henri CORDIER offre de la part de M. F. DEL PASO Y TRONCOSO, notre correspondant, un mémoire composé à l'occasion du Congrès des Orientalistes de Rome ; c'est un auto relatif au sacrifice d'Isaac. M. Henri CORDIER accepte de faire un rapport sur cet ouvrage dont l'auteur sera remercié par les soins du secrétaire général.

— M. CORDIER annonce que M. OPPERT adressera à la société un rapport sur l'Américanisme au Congrès des Orientalistes de Rome.

— M. le Dr HAMY annonce que notre membre d'honneur M. MASPERO est reparti pour l'Egypte, que M. le duc DE LOUBAT a fondé à Berlin une chaire d'américanisme pour M. SELER, qui était jusqu'ici privat-docent et qui est devenu professeur, enfin que nos collègues HORATIO HALE, membre d'honneur, et BRINTON, membre correspondant, sont morts pendant les vacances. M. le Dr HAMY se charge de rédiger une notice nécrologique sur HORATIO HALE, M. VIGNAUD rédigera la biographie de BRINTON.

— M. PUTNAM est nommé par acclamation membre d'honneur à la place de M. HORATIO HALE. Il sera statué dans la prochaine séance sur la nomination de deux membres correspondants : M. Albert GATCHET, présenté par MM. PECTOR et CHARNAY, et M. E. GÉNIN présenté par MM. le Dr HAMY et Désiré CHARNAY.

— La correspondance comprend une lettre du ministre de l'Instruction publique accompagnant l'envoi de circulaires relatives au Congrès des Sociétés savantes en 1900.

— M. Henri FROIDEVAUX présente le numéro 8 du *Journal de la Société* et lit une courte note relative à la prise du navire français le *Triton* par les Anglais dans les eaux de Saint-Domingue le 8 mars 1743, (cf. plus haut, p. 122). Il entretient ensuite la société des inscriptions commémoratives relatives à des navigateurs normands qui, partis de Honfleur, ont abordé en Amérique au XVIe et au XVIIe siècle. Ces inscriptions ont été apposées pendant les vacances au musée Saint-Etienne, à côté duquel existait en septembre une exposition nor-

mande-canadienne dont le secrétaire général montre en quelques mots l'intérêt.

— M. le Dr Hamy fait une communication « sur un petit manuscrit daté du Cap Français le 29 juillet 1790 par Artaud, médecin du roi. » Il débute par retracer la biographie de ce Lorrain qui fut reçu docteur en médecine le 12 juillet 1770 avec une thèse sur la dilatation des artères, et qui en 1771 alla rejoindre un de ses frères à Saint-Domingue. Revenu à Paris en 1777 pour se défendre contre des accusations professionnelles, il retourne à Saint-Domingue, fait partie du cercle des Philadelphes au Cap Français, prononce en 1785, un discours à la première séance publique de ce cercle, et commence en 1780 une série d'études ethnologiques, qui ont paru dans le *Journal de physique* de La Mettrie, en ont été publiées par le Cercle des Philadelphes. Artaud semble être mort au milieu de 1791.

— Le manuscrit inédit présenté par M. le Dr E.-T. Hamy est une notice dirigée contre Charlevoix, où Artaud défend les Indiens contre cet auteur et qui devait sans doute paraître aussi dans le *Journal de physique.*

La séance est levée à 6 heures.

X

SÉANCE DU MARDI 5 DÉCEMBRE 1899.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

— Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le Dr Hamy fournit des indications complémentaires sur Artaud, sur lequel il a reçu de Pont à Mousson des renseignements nouveaux et précis.

Lecture est donnée d'une circulaire ministérielle demandant à la société si elle veut participer à l'Exposition, et la priant d'envoyer son adhésion au ministère avant le 20 décembre. La réunion décide de répondre affirmativement à cette lettre et de faire relier les volumes parus du *Journal*, en vue de l'Exposition.

— Une carte en souvenir de D. Brinton ayant été adressée à la

société, il est décidé que le secrétaire adressera une lettre de condoléances à Mme Brinton.

— M. le Dr Hamy donne lecture d'une lettre du duc de Loubat, et analyse rapidement le contenu des derniers numéros de l'*American Anthropologist* et du *Globus*, puis il signale l'intérêt des catalogues des collections Latimer et Guesde qu'il offre à la société pour sa bibliothèque.

— M. Charnay offre le compte rendu du congrès des Américanistes (session de Stockholm), pour lequel lui sont votés des remerciements par la société.

— Membres correspondants reçus : MM. Gatchet et Génin, présentés à la séance du 7 novembre.

— M. Herrera, directeur du musée de Mexico, est présenté par MM. le Dr E.-T. Hamy et Charnay comme membre correspondant.

— M. le Dr Hamy lit une notice nécrologique sur M. Brinton adressée à la société par M. Henry Vignaud. Cette notice sera insérée au *Journal* (Cf. plus haut, p. 188-189).

— M. le Dr Hamy lit une courte notice sur le *Codice Messicano di Bologna*, récemment publié aux frais du duc de Loubat. A la suite de cette lecture, M. Charnay énonce l'opinion que ce *codex* vient probablement de Tabasco.

— M. le Dr Verneau entretient la société de la découverte d'une ancienne sépulture sur les bords de la rivière Arauca, affluent de l'Orénoque par M. Mayeul Grisol. Il expose comment la découverte a été faite et rapproche cette sépulture de celles qui ont été vues par M. Geay au Vénézuela. Il étudie les urnes trouvées par M. Grisol, et note leur différence d'avec les urnes funéraires décrites par MM. les Dr Marcano et Hamy : il les croit d'une époque plus ancienne que ces dernières et indique leur procédé de fabrication par la vannerie. Dans ces urnes ont été faits des enterrements secondaires ; on y trouve une grande quantité d'ossements provenant de sujets différents, il y avait aussi du charbon et des cendres dans le plus petit vase.

M. Verneau étudie ensuite les crânes et les caractères physiques des Indiens de l'Arauca et en signale les déformations qui ne sont pas exceptionnelles.

— A la suite d'un échange d'observations entre MM. les Drs Hamy

et Verneau, le président résume l'histoire de la fabrication des céramiques par la vannerie chez les Indiens du Nouveau Monde.

— M. le comte Henry de la Vaulx croit avoir dans sa collection du Trocadéro des vases calchaquis de fabrication équivalente. Il en donnera la description dès la séance de janvier.

La séance est levée à 6 heures 10.

XI

SÉANCE DU 9 JANVIER 1900.

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

— Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, le Secrétaire général dépose sur le bureau un certain nombre de récents numéros du *Globus*, adressés par M. Andree à la société pour sa bibliothèque.

— M. Hamy annonce, au nom de M. Charnay, que les collections qui lui avaient été confisquées il y a 18 ans par l'Etat Mexicain vont lui être restituées, au terme d'une loi récemment votée par la législature des États-Unis du Mexique. Ces collections seront probablement en mai à Paris, à moins que de nouveaux obstacles ne viennent à la traverse.

— M. Henry Vignaud annonce que la *Smithsonian Institution* exposera à Paris en 1900;—le Mexique également, dit M. Hamy. Par contre rien ou presque rien d'intéressant ne semble devoir venir de l'Amérique méridionale à l'Exposition Universelle de Paris.

— M. le comte Henri de la Vaulx fait une communication relative aux poteries calchaquies de sa collection. Il débute par remercier M. Hebert de l'aide qu'il lui a prêtée, par raconter ses fouilles dans la vallée du rio Calchaqui au Bañado, par indiquer comment les vases qu'il a trouvés étaient disposés. Il a rapporté du Bañado 9 vases de 3 types différents, dont il compare la fabrication aux poteries rapportées par M. Fernand Foureau du Sahara. M. de la Vaulx parle enfin de sa visite aux ruines de la cité de Quilmès où il a trouvé deux squelettes d'enfants.

— M. le président remercie le comte H. de la Vaulx de son intéres-

sante communication et signale les analogies des poteries calchaquies avec celles du Pérou et des Pueblos.

— M. Pector fait hommage de son ouvrage récemment publié intitulé : « *Notes sur l'Américanisme*. Quelques-unes de ses lacunes en 1900. » C'est un inventaire de la science américaine en 1900 qu'a bien voulu présenter au public M. le Dr Hamy (cf. plus bas, p. 203).

— Le président remercie M. Pector de faire ainsi hommage de son ouvrage à la Société.

— M. Gabriel Marcel dit ensuite quelques mots des publications officielles relatives au contesté franco-brésilien, et donne des nouvelles de M. Girard de Rialle qui se proposait récemment d'aller pousser une pointe vers le sud du Chili. M. Hamy signale comme susceptibles de présenter de l'intérêt pour l'américanisme et pouvant retenir l'attention de M. Girard de Rialle les tumuli de l'âge de la pierre qui existent le long de la côte Chilienne vers Coronel.

— M. Hamy, après avoir annoncé la mort de M. Henry Coudreau et de M. Rameau Saint-Père, donne des nouvelles du duc de Loubat qui quitte les Etats-Unis pour se rendre au Mexique et qui a formé de nouveaux projets intéressants pour les Américanistes, entre autres celui de reproduire le Codex Aubin. Notre collègue a inauguré récemment (en décembre) les salles d'archéologie du Central Museum dont M. Saville est conservateur.

— M. Hamy signale ensuite rapidement, en se réservant d'y revenir plus longuement dans une prochaine séance, les communications relatives à l'Amérique faites au Congrès des sociétés savantes (session de Toulouse) et lève la séance à 6 heures.

XII

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1900.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

— Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté, puis le secrétaire général dépouille la correspondance qui comprend des cir-

culaires ministérielles relatives à l'envoi des publications de la Société à l'Exposition Universelle.

— M. Chavero remercie de sa nomination de membre correspondant et annonce au Dr Hamy l'envoi d'une biographie d'Icazbalcéta.

— Les livres offerts sont les derniers numéros du *Globus*, un appendice à l'ouvrage de Wilson sur le Swâstika, et un travail du même auteur sur les débuts de l'anthropologie préhistorique.

— M. le marquis de Peralta date de l'année 1525 unė carte appartenant au portulan du Hâvre que lui a signalé M. le Dr Hamy. Ce portulan est un atlas majorquin, dont la partie méditerranéenne semble au Dr Hamy une reproduction de Pilestrina et dont cinq cartes sont relatives à l'Amérique et offrent pour la première fois, sans lacune, le tracé de la côte du Nouveau-Monde, depuis la Floride jusqu'à l'estuaire de la Plata. Le portulan porte la ville de Puerto-Cavallos qui a été fondée en 1524 par Hil Gonçalez d'Avila. Au point de vue des côtes au fond de la mer des Antilles, M. de Peralta rapproche ce portulan d'une carte publiée par Kretschmer, mais le trouve très inférieur aux cartes de Duran.

— M. Hildebrando Castellon annonce qu'il vient d'être organisé au Nicaragua un musée national, l'abbé Guzman en serait le conservateur.

— M. le Dr Hamy entretient la Société des communications faites au Congrès de Toulouse sur l'américanisme, et insiste sur le projet de percement du Nicaragua formé à la fin du xviiie siècle par Louis de Ségur. M. de Péralta signale un projet de même genre formé par Diego de Marcano en 1620.

La séance est levée à 5 h. 40.

XIII

SÉANCE DU 13 MARS 1900.

Présidence de M. le Dr E.-T. HAMY, de l'Institut.

— Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté; puis le secrétaire général indique le titre des livres offerts depuis la séance du

6 février. Ce sont *la Descripcion historia y temporicion del Codice Pictorico de los Antiguos Nahuas*, par M. Francisco DEL PASO Y TRONCOSO ; — le travail de M. R. DE LA GRASSERIE sur les langues zoque et mixe, — un fascicule de la *Numismatic and Antiquarian Society*, une nécrologie de BRINTON, plusieurs numéros du *Globus*.

— M. le comte DE CHARENCEY fait une communication sur les épreuves de l'autre vie d'après les mythologies bouddhique et mexicaine. Dans certaines traditions mexicaines, il voit un reflet de traditions populaires très anciennes en Orient.

— M. le Dr HAMY après avoir remercié M. DE CHARENCEY de sa communication, annonce que le gouvernement mexicain a enfin rendu à M. CHARNAY les caisses qu'il avait naguère laissées en dépôt au Mexique. Il y a dans ces caisses 500 à 600 pièces provenant des abords du Popocatepelt, objets doubles en très grand nombre qu'on pourra utilement échanger avec d'autres musées. Ces pièces sont des échantillons d'industries artistiques très locales, presque exclusivement consacrées au dieu de la pluie. Ces collections complémentaires, si elles n'apportent pas beaucoup de documents vraiment nouveaux, n'en offrent pas moins un réel intérêt.

— M. le Dr CAPITAN est présenté comme membre ordinaire par MM. le Dr HAMY et Henri FROIDEVAUX.

— M. Henri VIGNAUD qui prépare un grand travail sur l'histoire de la découverte de l'Amérique, voudra bien communiquer dans quelques mois, des chapitres de son ouvrage à notre Société. M. le Dr HAMY, qui annonce cette nouvelle à ses collègues, vient d'en lire un fragment très intéressant consacré à l'étude critique de la lettre de Toscanelli à Colomb.

La séance est levée à 6 heures.

XIV

SÉANCE DU 3 AVRIL 1900.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr HAMY, DE L'INSTITUT.

— Après la lecture et l'adoption du dernier procès-verbal, M. Henri

Froidevaux, dépouillant la correspondance, annonce avoir reçu du secrétaire du Collège de France une réponse officieuse favorable pour la tenue du Congrès des Américanistes dans cet établissement et explique qu'une demande officielle a été ensuite adressée à M. Gaston Paris par le bureau du Congrès. La réponse n'est pas encore arrivée.

— La correspondance imprimée se compose des derniers numéros du *Globus*.

—M. le Dr Hamy annonce qu'il est question d'ériger deux monuments à Jacques Cartier, l'un à Saint-Malo, l'autre à Montréal

— M. le comte de Charencey étudiant quelques noms d'animaux dans les idiomes des deux continents, se déclare frappé des ressemblances qui existent entre les noms des ruminants dans les langues asiatiques et dans les langues américaines, et en fournit quelques exemples.

— M. Henri Froidevaux donne lecture de certains passages du chevalier de Milhau, dont le manuscrit est à la Bibliothèque du Muséum, et dans lesquels ce dernier reproche au P. Labat d'avoir, dans ses *voyages du chevalier Des Marchais*, travesti et faussé ses renseignements.

— M. le Dr Hamy dit qu'il serait bon à cet égard de consulter le manuscrit original du P. Labat. Peut-être se trouve-t-il aux Archives nationales, comme celui du *Voyage aux Antilles*.

— M. le Dr Capitan, présenté à la séance du 13 mars, est élu membre ordinaire de la société des Américanistes.

BULLETIN CRITIQUE

Codice Messicano di Bologna o Codice Cospiano, reproducido en fotocromografia a expensas de S. E. el duque de Loubat. Roma, 1898, petit in-8.

Les bibliothèques d'Italie possèdent trois manuscrits mexicains antérieurs à la conquête, tous trois figurés d'une manière défectueuse dans les deux premiers volumes du grand ouvrage de lord Kingsborough, tous trois reproduits récemment par les procédés les plus parfaits, grâce à la munificence de notre président honoraire, M. le duc de Loubat.

Il a déjà été question ici même du *Codex Vaticanus* et du *Borgianus;* le *Cospianus* complète cette précieuse collection.

Ce Codex était auparavant désigné sous le nom de *Codex de Bologne;* notre collègue Fr. del Paso y Troncoso lui a attribué le nom de *Cospianus* en souvenir du marquis Fernando Cospi, dans le musée duquel il a longtemps figuré avec honneur.

Ce Codex offre une particularité intéressante ; il est demeuré inachevé, ce qui permet de se rendre un compte exact des procédés de fabrication en usage chez les artistes indigènes. Dans l'état où il est tombé entre les mains des Espagnols, le manuscrit, formé de 38 pages pliées en accordéon, n'en avait encore que 24 qui portassent des signes figurés. Treize étaient faits d'un côté, onze de l'autre par deux mains fort inégales ; l'une, infiniment plus habile, ayant exécuté les pages de dessus, l'autre, beaucoup plus maladroite, s'étant essayée sur les pages opposées. Le premier des deux artistes ne s'écarte pas de la tradition, et son œuvre reproduit à peu près le commencement du *Codex*

Vaticanus, n° 3773; par contre le second a introduit dans ses tableaux une numération qui rappelle celle des manuscrits mayas, ce qui porte à croire qu'il travaillait chez quelque peuple de l'Anahusac, limitrophe du Yucatan.

L'exécution matérielle du nouveau *Codex* est aussi satisfaisante que celle des deux autres antérieurement reproduits par Danesi. Les Américanistes pourront se servir avec confiance de ces photochromographies, que la généreuse intervention du duc de Loubat vient ainsi mettre à la disposition de tous. E. T. HAMY.

Désiré PECTOR. *Notes sur l'Américanisme. Quelques-unes de ses lacunes en 1900*, avec une préface du Dr E. T. Hamy. Paris, 1900, 1 vol. in-8°.

L'ouvrage de M. Pector, que j'ai volontiers consenti à présenter au public, est un ouvrage de propagande et de vulgarisation. L'auteur, qui s'est trouvé depuis vingt ans, dans l'exercice de ses fonctions consulaires, en rapports constants avec un très grand nombre de jeunes gens des meilleures familles de l'Amérique Centrale, venus à Paris pour leurs études, pour leurs intérêts, pour leurs plaisirs, s'est constamment efforcé de développer chez ces visiteurs le goût des *études locales* presque toujours si négligées chez eux. Il a rédigé pour eux des articles nombreux et variés sur les diverses régions du Centre Américain et c'est encore en partie pour eux qu'il a écrit ce volume destiné à les mettre rapidement au courant des *Desiderata de l'américanisme*. M. Pector entreprenait là, sans aucun doute, une tâche ingrate et méritoire. Il lui fallait, pour la mener à bien, lire et annoter soigneusement les livres anciens sur le Nouveau Monde qui constituent déjà une bibliothèque volumineuse ; puis dépouiller, avec une scrupuleuse attention, les publications variées que chaque courrier d'Amérique nous apporte plus nombreuses et plus importantes. M. Pector n'a pas faibli devant cette lourde besogne et les lecteurs lui sauront gré de leur avoir ainsi facilité l'accès d'un vaste champ d'études, dont les abords étaient naguère encore particulièrement difficiles.

E. H.

Das Tonalamatl der Aubin'schen Sammlung, eine altmexicanisch Bilderhandschrift der Bibliothèque Nationale *in Paris*, auf Kosten S. E. des Herzog von LOUBAT, herausgegebens mit Einleitung und Erlæuterung von Dr Eduard SELER, Professor für American. Sprach-Volks-und Alterthumskunde in Berlin. Berlin, 1900, in-4° obl.

M. le duc de Loubat poursuit avec persévérance l'œuvre qu'il a entreprise, il y a près de dix ans et, grâce à sa munificence, les savants qui s'occupent des antiquités du Nouveau Monde auront bientôt des fac-similés irréprochables des principaux monuments écrits du Mexique et de l'Amérique Centrale. Je présente aujourd'hui à la Société un nouveau spécimen de cette collection de reproductions, exécuté en photochromie avec grand soin par M. Monrocq et accompagné d'un commentaire détaillé de notre collègue étranger M. le professeur Seler, de l'Université de Berlin.

C'est le manuscrit connu sous le nom de *Tonalamatl d'Aubin*, qui fit partie, au milieu du XVIIIe siècle, de la fameuse collection du chevalier B. Boturini et est devenu beaucoup plus tard la propriété de Waldeck, puis d'Aubin, enfin de Goupil, qui l'a légué avec le reste de sa collection, à la Bibliothèque Nationale. Ce livre d'astrologie se composait primitivement de 20 feuillets, dont les deux premiers ont accidentellement disparu. Sur chacun de ces feuillets sont peintes des figures que M. Seler a commentées avec une érudition et une clarté qui font désirer, dans l'intérêt de nos études, qu'on en traduise bientôt le texte allemand en anglais ou en français, à l'usage des hommes d'étude de plus en plus nombreux qui s'intéressent à ces matières difficiles aux États-Unis ou dans l'Amérique latine.

E. T. HAMY.

Sacrificio de Isaac. — Auto en Lengua Mexicana (anonimo) escrito en el año 1678. — Traducido del Español por Francisco del Paso y Troncoso, director del Museo Nacional de

Mexico en Hommaje al XII Congreso Internacional de Orientalistas que se reunira en Roma del 3 al 15 de octubre de 1899. Florencia, Tip. de Salvador Landi, 1899, pet. in-4, pp. 29.

Cette plaquette élégante, présentée au Congrès des Orientalistes de Rome par don Francisco del Paso y Troncoso, est une œuvre anonyme écrite en 1678 en langue mexicaine et dont le manuscrit appartient au licencié D. Alfredo Chavero. Le manuscrit se compose de trois pièces, dont celle publiée aujourd'hui. Don Francisco n'a pas vu l'original, et la copie dont il s'est servi pour la traduction en espagnol est celle qui a été terminée par un certain Bernabé Vasquez le 1er février 1760. Les personnages de cette petite pièce dramatique sont Dieu le Père, un Ange, Abraham, Sara, Isaac, deux cavaliers, Agar l'esclave, Ismael, deux domestiques, un démon. Il était intéressant de rapprocher la légende mexicaine de la tradition biblique. L'épisode le plus curieux assurément, est celui qui traite d'Agar et de son fils Ismael. Cet incident, dit Don Francisco dans son avertissement, est écrit en langue mexicaine de manière que l'on ne découvre ni qu'Agar ait été la concubine du Patriarche, ni que son fils était le frère d'Isaac par le père. Une seule fois, Ismaël appelle-t-il Isaac *no' Kniuhtçinén,* mot dérivé de *Ikniuhtli,* qui s'emploie beaucoup plus dans le sens d'ami que dans celui de frère, par lequel il est traduit d'une manière ambiguë ; à plus forte raison, parce qu'il est usité par Ismaël lui-même à la fin de la phrase pour désigner d'autres enfants qui ne sont que des amis.

Henri Cordier.

MOUVEMENT AMÉRICANISTE

Fouilles à Mexico. — On vient de découvrir à Mexico, en poursuivant des travaux de voirie, divers objets des plus intéressants appartenant aux temps antérieurs à la conquête espagnole. En voici l'énumération :

Deux statues représentant le dieu Ehecatl (dieu du vent) ; l'une porte un masque, le corps est peint en rouge, jaune et noir, et les couleurs sont encore très vives. Auprès de ces idoles gisaient deux disques en or, concaves, en forme de plats assez épais et de 20 centimètres de large ;

Quatre oreillettes également en or ;

Un bijou représentant le dieu de l'air, des perles en pierre.

Quelques amulettes de pierre verte, plusieurs haches de silex, des lances et quelques idoles de pierre, de diverses espèces, en jade et en obsidienne et un fort curieux masque en pyrite de fer.

Divers couteaux de grandes dimensions, un autre masque de diorite, des cassolettes en terre cuite, peintes en couleur et diverses figures en pierre et en terre cuite, également coloriées.

On suppose qu'on vient de découvrir l'une des 78 chapelles qui entouraient le grand temple de Mexico et dont nous parle Sahagun dans son livre II.

La première chapelle découverte a été celle de Teoyaomiqui (déesse de la mort), accompagnée de ses attributs et de fort curieuses pièces de terre cuite.

La seconde est celle d'Ehecatl, dieu de l'air, avec divers objets constituant ses attributs.

L'on espère découvrir encore quelques-unes des autres chapelles qui existaient autrefois.

Les fouilles se poursuivent et l'on vient d'exhumer deux statues : l'une rappelant l'Indio triste du Muséum, l'autre, plus petite, représenterait le dieu *Macuil Xochitl,* les cinq fleurs; puis viennent quantité d'urnes funéraires en terre noire et de nombreux crânes d'enfants.

Les travailleurs amènent encore au jour deux grands vases de 60 centimètres de hauteur, dont les dessins sont en bon état et les couleurs demeurées très vives.

Au milieu d'une foule de débris on récolte quatre encensoirs couverts de dessins jaunes, rouges, blancs et noirs.

Les travailleurs découvrent ensuite deux urnes funéraires en terre cuite, peintes en rouge avec un couvercle rond. Elles affectent la forme d'un hérisson et sont en parfait état de conservation.

Des ossements humains se mêlent à une multitude de perles en pierre et l'on découvre un bâton de commandement appelé *tlatl* et dont se servaient les généraux aztecs.

Si ces fouilles poursuivies à Mexico, dans la rue des Escalerillas, sur l'emplacement des chapelles qui entouraient le grand temple, ont donné et donnent les résultats les plus intéressants, c'est à la profondeur des excavations que ces résultats sont dus.

En effet, aucun des objets n'a été recueilli à moins de 6 mètres de profondeur.

Il est difficile de se figurer que le niveau actuel de la place de Mexico se soit élevé à ce point : cependant les fouilles de la rue des Escalerillas nous en donnent la preuve. On a en effet découvert trois séries de pavés parfaitement caractérisés, la première reposant sur une épaisse couche de *tezontlé,* la seconde sur une couche de béton, puis ensuite le terrain qu'on peut croire le terrain primitif de l'ancienne ville. En somme, l'étude des fouilles accuse pour l'emplacement actuel une surélévation de 6 mètres au-dessus du niveau de l'ancienne ville antique.

Le gouvernement mexicain a voté des fonds pour la continuation des travaux.

G. Baz.

Une figurine de pierre de San Augustin au British Museum. — Lorsqu'en février 1877 on organisa au palais de l'Industrie l'exposition pro-

visoire des missions scientifiques, qui fut le berceau du Musée d'ethnographie, M. André, qui revenait de Colombie fit exécuter d'après des photographies agrandies, plusieurs plâtres peints, reproduisant les plus importantes des figures sacrées que l'on rencontre à San Augustin, tout en haut de la vallée de la Magdalena. Quelques-unes de ces reproductions, assez imparfaites d'ailleurs, ont survécu à l'exposition et se voient encore dans l'une des galeries du Trocadéro. En 1878, la section Colombienne de l'Exposition Universelle nous montrait une cinquantaine de dessins représentant des figures d'hommes et d'animaux, de grandes dimensions, exécutées à l'aide de procédés assez élémentaires, et présentant généralement ces formes carrées et lourdes qui sont communes à toute la statuaire sud-américaine (Cf. C. Marquez, *Prehistoria y viages*, Bogota, 1893).

C'est une de ces figures que le vice-amiral Dowding, de la marine britannique, a démontée et apportée en 1899 au *British museum*. Elle représente un guerrier avec son bouclier et sa massue, vêtue d'une ceinture d'étoffe et d'un filet autour de la tête. C'est une des plus petites et des moins lourdes de la série de San Augustin, qui est ainsi venue à Londres ; on assure que celles qu'on voit encore sur place, s'enfoncent dans un sol mou et tendent à disparaître. Il serait bien intéressant d'en avoir au moins des photographies dans les musées d'archéologie américaine. E. HAMY.

Un bouclier en cuivre battu des Indiens Steckines. — M. O. M. Dalton écrit quelques lignes dans les *Anthropological Reviews and Miscellanea* (n° 54) à propos d'un bouclier de cuivre battu acquis par un agent de la compagnie de la baie d'Hudson d'un Indien de la tribu des Steckines ou Stackines sur la Rivière du Cuivre. Cette arme défensive, relativement ancienne, en forme de quadrilatère allongé, élargi à ses deux extrémités, est curieusement décorée en haut d'une sculpture qui représente le *grizzly*, suivant les formes conventionnelles données à ce carnassier sur toute la côte N.-O. La moitié inférieure porte un ornement en forme de T, ce qui a valu à la pièce le nom de *Tau-Shield*. On trouvera une bonne figure de cette pièce unique dans le Journal de l'Institut anthropologique de Grande Bretagne et d'Irlande.

E. H.

Les études américaines au Congrès international des Orientalistes de Rome. — Lors du XII[e] congrès international des Orientalistes, tenu à Rome au mois d'octobre 1899, une section avait été ajoutée pour les études américaines, envisagées au point de vue des études orientales. L'idée était bonne, et cette réunion partielle put servir de transition entre le congrès de Mexico et celui qui s'est tenu à Paris au mois de septembre 1900.

La section XII consacrée à l'américanisme avait le titre de : *Langues, peuples et civilisations de l'Amérique* (dans leurs rapports avec les langues, les peuples et les civilisations de l'Asie). Trois Mémoires étaient inscrits au programme : Prof. G. Sergi, *Sulle origini americane.* — Prof. Dyneley Prince, *The inflexion of the substantive in the Algonkin languages.* — Dott. Vincenzo Grossi : *La mitologia zoologica dell' Amazzonia.* — *Le origini asiatiche della civiltà americana.* — Le Président de la section était notre savant collègue, M. Francisco del Paso y Troncoso et le secrétaire, M. le D[r] Vincent Grossi, professeur à Gènes.

Henri Cordier.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

AU 30 AVRIL 1900

ADAM (Lucien), président de chambre à la Cour d'appel de Rennes (Ille-et-Vilaine).

ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

AMBROSETTI (Juan), *C.*, La Plata, République Argentine.

ARMOUR (Allison V.), Room 900, 87-Wabash Avenue, Chicago.

BASSANO (Duc DE), 9, rue Dumont-d'Urville, Paris.

BAYE (Baron DE), 58, avenue de la Grande-Armée, Paris.

BAZ (Gustave), Secrétaire de la Légation du Mexique, 7, rue Alfred de Vigny, Paris.

BENNETT (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

BLANC (Édouard), explorateur, 52, rue de Varenne, Paris.

BONAPARTE (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.

BOURGET (Paul), 7, rue Monsieur, Paris.

BOVALLIUS, *C*, à Stockholm.

BOWDICH (Charles P.), 38, State Street, Boston, Massachusetts, États-Unis.

CAPITAN (D[r]), 7, rue des Ursulines, Paris.

CASGRAIN (abbé), *C.*, Québec, Dominion Canadien.

CASTELLON (Hildebrando), 7, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, Paris.

CHARENCEY (Comte DE), 25, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

CHARNAY (Désiré), explorateur, 46, rue des Marais, Paris.

CHAVERO (D[r] Eduardo), *C.*, Mexico.

CORDIER (Henri), professeur à l'École des Langues orientales vivantes; 3, place Vintimille, Paris.

DIGUET (Léon), explorateur, 16, rue Lacuée, Paris.

EUSTIS (James B.), *C*, ancien ambassadeur des États-Unis, à Paris.

Fabre (Hector), commissaire général du Canada; 10, rue de Rome, Paris.

Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, secrétaire de l'Office colonial près la Faculté des Lettres; 12, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris.

Gaffarel (Paul), professeur à la Faculté des lettres, 10, rue du Gaz, Dijon (Côte-d'Or).

Gatchet (Albert), *C.*, États-Unis.

Génin (E.), *C.*, Mexico.

Giglioli (Enrico H.), *C*, professeur à l'Institut des Études supérieures de Florence, Italie.

Grasserie (Raoul de la), juge au tribunal de Rennes, 4, rue Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine).

Hamy (Dr E.-T.), professeur au Muséum d'Histoire naturelle, conservateur du Musée d'Ethnographie, membre de l'Institut, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire; Paris.

Herrera, *C.*, directeur du Musée de Mexico, Mexique.

Holmes (W. H.), *C*, Field Columbian Museum, Chicago, Illinois, États-Unis.

Hulot (Baron), secrétaire général de la Société de Géographie, 30, rue de Grenelle, Paris.

Kergorlay (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

Lacombe (Le P.), *C*, O. M. I., Edmonton, Alta, N. W. T., Dominion Canadien.

Laugier-Villars (Comte de), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.

Lemoyne de Martigny, 10, rue de Rome, Paris.

Loubat (Duc de), *D*, *H*, 47, rue Dumont d'Urville, Paris.

Lumholz (Carl), *C*, explorateur, New-York.

Maler (Teobert), *C.*, Mexique.

Marcel (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale (Cartes et plans); 18, route de la Plaine, le Vésinet (Seine-et-Oise).

Marin, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

Maspero (Gaston), *H*, professeur au Collège de France, membre de l'Institut; 24, avenue de l'Observatoire, Paris.

Maudsley (Alfred R.), *C*, 32, Montpelier Square, S. W., London, Angleterre.

Maunoir (Charles), secrétaire général honoraire de la Société de Géographie, 3, square du Roule, Paris.

Mirabaud (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.

Mitre (Général Bartolomé), *H*, République Argentine.

Monnier (Marcel), explorateur, 7, rue Martignac, Paris.

Montané (Dr Louis), 14, San-Ignacio, la Havane, Cuba.

Moreno (Fr.), *C*, Directeur du Muséum d'Histoire naturelle de la Plata, République Argentine.

Nordenskiöld (Baron A, E.), *C*, associé étranger de l'Académie des sciences, Stockholm, Suède,

Nuttall (M[me] Zélia), 4, Beuststrasse, Dresde, Saxe.

Oppert (Jules), *H*, professeur au Collège de France, membre de l'Institut; 2, rue de Sfax, Paris.

Paso y Troncoso (Francisco del), *C*, direttore del Museo nacional del Mexico; 61, via Ricasoli, Florence, Italie.

Pector (Désiré), 3, rue Rossini, Paris.

Peralta (Marquis de), *D*, ministre plénipotentiaire de Costa Rica; 53, avenue Montaigne, Paris.

Powell (John W.), *C*, director of the Bureau of Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, États-Unis.

Putnam (Prof. Frederick Ward), *H*, Peabody Museum, Massachusetts, États-Unis.

Régamey (Félix), 4, rue Coëtlogon, Paris.

Reiss (W.), *C*, Könitz, Thuringe.

Rockhill (William Woodville), *C*, Department of State, Washington, États-Unis.

Santa-Anna-Néry (Baron de), 91, rue de la Béotie, Paris.

Saussure (Henri de), *C*, Genève (Suisse).

Schmidt (Waldemar) *C*, Copenhague (Danemark).

Seler, *C*, Teglitz, par Berlin.

Turenne d'Aynac (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

Vanderbilt (William Kissan), *D*, 133, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Vaulx (comte Henry de La), 122, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Verneau (D[r] René), assistant d'Anthropologie au Muséum, directeur de *L'Anthropologie*; 148, rue Broca, Paris.

Vignaud (Henry), premier secrétaire de l'ambassade des États-Unis; 59, rue Galilée, Paris.

Virchow (Prof. Rud.), *C*, 10, Lessingstrasse, Berlin, Prusse.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE ET GRAVURES

PLANCHES HORS TEXTE

GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES DU TOME III

MÉMOIRES

NÉCROLOGIE

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

BULLETIN CRITIQUE

MOUVEMENT AMÉRICANISTE

Le Gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU.